ORIENT ET OCCIDENT

—

I

La confrontation des deux vieilles moitiés du monde a cessé d'être un exercice de critique historique, découpé dans le temps comme une image qu'on compare à une autre image. C'est un phénomène tragique. Par ses mille contacts chaque jour répétés, entrecroisés, multipliés, variant sans cesse de point d'impulsion et de point d'application, les mille moyens d'interpénétration employés dans les derniers siècles, conquête, colonisation, émigration, voyages, universités, livres, radiodiffusion, cinéma, universalité des techniques, cette confrontation nous bouleverse tous, surtout ceux d'entre nous qui ne s'en aperçoivent pas. Elle envahit notre vie intérieure. Elle devient notre vie intérieure. Elle nous impose à tout moment un choix quand il faut agir, un choix quand il faut penser, ou bien, dans le royaume des mystiques, une conciliation qui n'a pas d'autre espoir de s'imposer à l'ensemble des hommes que ce dynamisme spirituel puisé dans notre éducation de plus en plus complexe, nos intérêts de plus en plus solidaires, nos métissages de plus en plus évidents. Elle monte de nos entrailles comme une croissance vivante, une arborescence vasculaire et nerveuse, pour s'épanouir dans nos esprits.

Il faut avoir le courage de l'avouer. L'uniformisation du monde est possible par le dehors, la science, les communications, les outils, les œuvres qui la répandent, la

politique, la diplomatie, la législation, la nécessité de choisir quelque jour entre une guerre universelle qui trancherait jusqu'aux racines de l'humanité dans la terre, ou une organisation économique et juridique qui fera des marchandises et idées une monnaie d'échange identique pour tous. Mais cette uniformisation est-elle souhaitable? Ne nous conduirait-elle pas à un mécanisme universalisé, à cette aveugle horreur des cités d'abeilles ou de termites où non seulement l'individu, mais la collectivité perdent leur accent dans l'automatisme quotidien, unanime, infini du geste, machine humaine huilée de notre sang, articulée de nos squelettes et de nos muscles, alimentée de notre substance nerveuse, morne, sombre, toujours identique à elle-même, condamnée sans fin à ajouter des ressorts à des ressorts, des bielles à des bielles et des dents à des dents pour une insoupçonnable destinée? Ne peut-on espérer, au contraire, qu'un poème jaillira d'un contact plus profond qui, sans négliger les outils de pénétration de la technique, en les développant au contraire, nous conduirait non plus à l'uniformité extérieure, mais à l'unité intérieure dont le germe, depuis toujours, sommeille en toute religion, en toute philosophie et dont les civilisations, telles que l'Histoire les présente, ne sont que des reflets visibles, des images projetées dans le plastique, la poésie, la musique, la danse, la société? Des incarnations, diraient les Asiatiques. Des formes, diraient les Européens. Des apparences, diraient tous les mystiques soit d'Occident, soit d'Orient. Mais, répondraient tous les sages, des apparences nécessaires à manifester la réalité même de notre esprit.

Inutile de démontrer que la solidarité universelle est devenue le personnage le plus actif de l'économie mondiale. L'évidence est là. L'immense réseau technique qui couvre le globe et s'enchevêtre chaque jour un peu plus à sa surface, a créé un système nerveux commun à l'humanité entière, même si l'on admet que cette humanité

comporte des parties hautes et des parties basses. Ceci devient sans intérêt. Le système nerveux d'un animal quelconque, le système nerveux d'un homme solidarise ses régions les plus nobles — moelle, cerveau, — avec ses régions les plus humbles, plante des pieds, si vous voulez. C'est par un travail spontané, et du dedans au dehors, que la vie organique distribue, harmonise et hiérarchise ses fonctions. Le foie n'est ni supérieur, ni inférieur au poumon, et si le cœur jouit d'une gloire plus grande que l'intestin, elle n'est pas plus justifiée. L'humanité est un fait, un fait d'ordre biologique. Ses parties mortes se détachent d'elles-mêmes, ses parties vivantes se développent et groupent autour de leur croissance les fonctions nécessaires à cette croissance. Et l'Histoire nous montre que si tantôt telle fonction a prévalu, tantôt telle autre, nous n'avons pas besoin d'invoquer les causes finales pour montrer que l'harmonie en devenir constant de l'organisme humain est faite de ces éclipses et de ces dominations alternatives. Nous regardons comme prouvé que non seulement l'Europe et l'Asie — ainsi que chaque peuple pris à part de l'Europe et de l'Asie — n'ont cessé de refluer l'une sur l'autre, tantôt pour remplir un vide amené par le développement trop unilatéral de la civilisation occidentale, tantôt pour remplir un vide amené par le développement trop unilatéral de la civilisation orientale.

La civilisation grecque en son ensemble est inconcevable sans l'Egypte — qui appartient au moins autant par son esprit à l'Asie qu'à l'Afrique, — sans l'Assyrie, sans la Chaldée, sans la Perse, même sans les Indes lointaines. Et c'est l'expédition d'Alexandre qui a révélé à l'Asie l'incomparable instrument d'expression qu'a été la sculpture aussi bien pour l'Asie que pour la Grèce. C'est le Christ, un Asiatique, mais un Asiatique pénétré à son insu de culture occidentale, qui a introduit en Occident la révélation de l'embrasement spirituel que Çakiamouni avait

répandu sur l'Asie. Ce sont les Arabes, comme lui de cette région intermédiaire entre les deux continents, qui ont solidarisé avec la science européenne antique l'Europe moderne elle-même et les échos assourdis de l'Asie dont la science européenne antique était la rationalisation, — car, remarquons-le en passant, toute mystique est le fruit de mille connaissances accumulées, toute connaissance est un débris d'une mystique déclinante. Ce sont les Croisades et les navigations des Occidentaux qui ont ébranlé l'âme asiatique en introduisant lentement et sporadiquement en elle les visions, les habitudes, les méthodes de l'Occident. C'est la conquête européenne aux Indes, en Indochine, en Sibérie, en Insulinde, sur les lisières de la Chine, qui a conseillé au Japon d'apprendre à se servir de la technique européenne pour lui donner en Asie droit de cité. Echange incessant et fécond si l'on considère le temps indépendamment des figures fugitives que son action sur l'espace modèle çà et là.

Il y a même eu des préfigurations grandioses de ce vaste équilibre vers qui le monde évolue sans doute et qu'il trouvera peut-être, au moins provisoirement. Les temples monolithes, les pagodes, les bibles sculptées sur la roche, les mosquées, sont à peu près contemporains des cathédrales. Une même vie intérieure, partout acharnée à établir le contact de la terre avec les visions de l'esprit, les a arrachés à la même heure aux travaux matériels des hommes, et avec la même énergie, le même cœur, la même flamme, pour élever comme une offrande unanime vers le ciel, ou plutôt vers le devenir, les images de ce que tous aiment et contemplent en commun, l'amour, le visage humain, la vie des bêtes et des plantes, les métiers, leurs outils. Il y a même dans la sculpture asiatique, particulièrement brahmaniste et bouddhiste, moyen d'expression mystique pourtant, dans ses formes qui semblent remuer, tourner, se superposer, s'interpénétrer, se confondre, émerger tour à tour d'une pénombre com-

mune, un pressentiment du cinématographe, moyen d'expression scientifique imaginé par les Européens.

II

Ici, une question grave se pose. Avant les transports rapides, le commerce, l'apostolat, le livre et les œuvres d'art dans le passé, concuremment à eux dans le présent, la guerre a constitué un instrument d'échange, peut-être le plus actif. Les Européens pourraient retourner aux Asiatiques le reproche que les Asiatiques adressent aux Européens. Aucune équivoque n'est permise. Dès la préhistoire, au milieu des dolichocéphales blancs ou noirs qui peuplaient, de temps immémoriaux, la péninsule occidentale de l'Eurasie, apparaît le brachycéphale, dont l'habitat primitif se situe sans doute vers les hautes régions des fleuves sibériens, chinois, hindous. Plus tard, à l'origine des premières stylisations de l'âme européenne, avec les Pelasges, les Scandinaves, les Hellènes, les Celtes, les Romains, on trouve ces tribus guerrières descendues par les vallées européennes soit de l'Orient de l'Europe, soit de l'Occident de l'Asie, au gré des théories de l'heure, mais en tout cas de la plaine d'herbe qui va des confins désertiques de la Chine aux confins désertiques des Carpathes et du Danube. Plus tard encore, les Arabes partis de l'Asie antérieure portent la guerre de conquête jusqu'au cœur de l'Europe occidentale, où ils demeurent sept cents ans. Enfin, et surtout, ce sont les vastes migrations mongoles, sorties du centre de l'Asie, qui ont appris la guerre massive à l'Europe, et qui, à demi refoulées par l'Europe où elles ont pourtant contribué à créer les civilisations russe, polonaise, hongroise, allemande même, ont devancé, en bouleversant les vieilles sociétés chinoises et hindoues, la pénétration militaire et morale de l'Europe en Extrême-Orient, et fourni au Japon une charpente aristocratique capable d'arrêter la marée eu-

ropéenne en attendant de la refouler vers sa source. Donc, on ne saurait trop insister là-dessus, égalité des œuvres de guerre. Egalité dans le temps, par conséquent dommages et profits globaux sensiblement identiques.

Avant d'aborder les œuvres de paix, examinons donc avec un peu plus d'attention les anathèmes que l'Asie adresse à l'Europe, sa trop turbulente élève, arrachons les masques fixés par les mystiques sur la face de l'Occident, les masques fixés par les positivistes sur la face de l'Orient. Ceci pour le bien de l'un et de l'autre. En bon classificateur d'Occident, caractérisons les dissemblances que réprouve l'Oriental pour saisir les ressemblances, et plus profondément les rapports où l'unité mystique qui lui est chère se révélera à nous. C'est la différenciation anatomique de Lamarck, auteur de la classification animale actuelle, qui l'a conduit à démontrer l'unité biologique de tous les êtres vivants.

Il s'agit d'abord de bien poser le problème de la guerre. Admettons que les deux plus grands peuples de l'Orient — Chinois et Hindous — soient résolument et pour jamais pacifistes, ou plus simplement pacifiques. Cela peut se soutenir si l'on ne tient pas compte des conditions économiques qui ont, presque de tout temps, déchaîné la guerre, mais cela n'a tenu, sans doute, qu'au fait que ces peuples de cultivateurs vivaient jusqu'aux derniers siècles à l'aise sur des territoires très fertiles que débordent leurs multitudes au moment où, par malheur pour elles, une Europe mieux armée qu'elles leur interdit d'en sortir. Cependant, même ainsi, la question serait mal posée. Il s'agit au fond de savoir si la guerre endémique qu'elles se sont livrée à elles-mêmes par l'indifférence à la maladie, l'imprévoyance sociale, la famine, l'absence d'hygiène, le dédain du mieux-être, n'y a pas tué plus de monde, en deux cents années, que les guerres européennes durant le même temps. Le confucianisme est la consécration sociale de l'obéissance dans la résignation et la

douceur, qui a ouvert si souvent les portes du territoire chinois aux envahisseurs du dehors, et les portes de la mort à l'épidémie et à la misère, ces envahisseurs du dedans. Le brahmanisme est la consécration mystique du massacre universel, si grandiose, à la vérité, qu'elle a pris aux Indes l'allure d'une épopée dramatique, imposée au peuple le mieux préparé sur terre à accepter les puissances contradictoires de la fécondité et du néant par un climat redoutable et la confusion continue des formes qui naissent et meurent, des fauves qui tuent pour se nourrir, des serpents qui mordent pour se défendre, des miasmes qui empoisonnent pour dispenser la pourriture fécondante, des éléments qui engloutissent et recréent sans lassitude. Il est difficile de contester qu'en dehors des carnages périodiques qui ont maintenu malgré tout le minimum nécessaire du sens de la mort en Occident, le carnage permanent de l'indifférence orientale, qui vient d'ailleurs d'une vue plus profonde du destin et d'un abandon moins ingénu à l'illusion statique, ait entretenu en Asie, par les rafales mortelles qu'il souffle sur l'enfance, l'anesthésie qu'il verse aux énergies de défense et de réaction, un état de l'intelligence encore plus meurtrier que la volonté organisatrice dont les formes militaires de la tuerie universelle furent les manifestations chez l'Européen. Le problème de la guerre n'est peut-être bien que là. Du moins n'a-t-il peut-être été que là jusqu'à la confrontation actuelle. Le massacre extérieur, auquel l'Occidental se livre systématiquement et à intervalles plus ou moins éloignés comme on nettoie les écuries d'Augias ou perce de flèches les oiseaux sinistres du Stymphale, a abouti au culte du héros. Il a constitué pour lui le moyen d'une démonstration rationnelle de sa supériorité à organiser les lendemains en vue d'un ordre social où doit régner la prospérité économique et culturelle, le bien-être et la santé. Le massacre intérieur continu auquel consent l'Oriental a fait naître chez

lui le culte du saint. C'est un moyen pour lui de délivrer l'esprit métaphysique tendu vers la recherche d'une vérité transcendante que les biens de la terre, discutables et transitoires, n'intéressent pas.

Ainsi, guerre partout, chronique en Orient, périodique en Occident, et, dans les formes qu'elle a prises jusqu'à présent, nécessaire à la sauvegarde du principe d'activité vitale que la paresse de son esprit désagrégerait chez l'Européen, et que la paresse de son corps endormirait chez l'Asiatique. Shakespeare, à peu près seul chez nous, a dénoncé les méfaits d'une paix trop longue — du moins à peu près seul chez nous a-t-il eu le droit de les dénoncer. Il a vu dans la « sécurité » le moyen au moins provisoire du bonheur matériel, mais aussi, grâce à l'entassement même des biens qu'elle apporte, la rouille lente des ressorts, la ruine de l'énergie, l'abandon progressif des saintes réactions de la colère et des revendications révolutionnaires de la grandeur fatiguée d'être traînée dans l'ordure.

En dépit de ses crimes et de ses ruines, l'horrible guerre dont elle sort, ivre de sang et de fatigue, a rendu un service à l'Europe, unique sans doute, mais capital. Elle l'a mise en face d'elle-même, pour la première fois depuis l'apparition du Christ. Il est parfaitement possible, et probable, que les effroyables excès de la méthode militaire conduisent à sa suppression, que le sang cesse de couler. Et sans doute cela pour installer dans les âmes un sens si élevé de la nécessité du drame humain que ses hécatombes cachées délivreront chez les peuples en lutte ces harmonies miraculeuses qui succèdent aux grands massacres, enracinent le Parthénon dans les guerres médiques, la mosquée et la cathédrale dans la chevauchée de l'Islam, les Croisades, les insurrections communales, et les pagodes de l'Inde et de la Chine dans les incursions des Tartares et des Mongols. Mais l'Orient n'a pas plus le droit de prétendre que sa tendresse universelle

apportera la paix à l'Occident, que l'Occident n'a le droit de prétendre que ses cruelles méthodes d'expansion doivent imposer à l'Orient la notion arbitraire de ce qu'il appelle l'ordre. A tout prendre, en se retirant, il peut laisser à l'Orient un présent d'une valeur égale à celui dont l'Orient l'a doté à plusieurs reprises en infusant à l'Occident, accablé de biens matériels, cette immortelle vie intérieure qui pousse comme une fleur sur le fumier de sa misère, de sa crasse, de son indifférence à n'être qu'un éclair, mais un éclair unique, dans le néant de l'effort matériel. Je sais bien que l'Orient a maudit la science qui s'est en effet, depuis deux ou trois siècles, confondue avec la guerre de plus en plus étroitement. Mais il ne faut pas qu'il oublie qu'elle s'est aussi confondue de plus en plus étroitement avec la santé et le bien-être et qu'en même temps qu'elle multipliait les moyens de mourir, elle multipliait plus encore les moyens de vivre.

Il conviendrait aussi que l'Occident lassé ne condamne pas la guerre devant huit cents millions de pauvres, précisément à l'heure où ces huit cents millions de pauvres commencent à apprendre de lui comment on se sert de ses armes. Ou alors qu'il les dépose, et rentre chez lui. Il devient nécessaire qu'Orient et Occident traitent sur un pied d'égalité. L'Occident ne saurait pénétrer l'Orient s'il ne reconnaît pas que l'indifférence de l'Orient à marcher vers ses horizons environné de cadavres d'enfants et de multitude faméliques, lui a valu de pouvoir fixer des lumières spirituelles qu'il n'a lui-même entrevues qu'à peine. L'Orient ne rendrait pas justice à l'Occident s'il ne reconnaissait pas aux connaissances exactes que lui apporte l'Occident dans ses croiseurs et ses voitures militaires, la vertu d'assainir les cimes où l'esprit s'empare de sa réalité. Le problème ne sera-t-il pas résolu le jour — ne riez pas — où l'hygiène et le chemin de fer seront devenus pour l'Asie une incarnation de Vichnou, et où la religion administrative de l'Europe acceptera que

la matière la plus humble et le doute le plus cruel soient, au même titre que l'idéalisme nécessaire, incorporés à sa foi? L'entente est possible, c'est certain, puisqu'on peut découvrir en toute harmonie des éléments dont l'opposition pure et simple créerait des antinomies irréductibles. Mais elle n'est, il me semble, réalisable, que si l'Orient et l'Occident renoncent à se reprocher réciproquement leurs vices respectifs au lieu de se demander quelles vertus ils conditionnent et surtout s'ils dénoncent les formes confessionnelles dont les dogmes dissimulent le visage et glacent le cœur. L'esprit religieux unanime, qui conditionne la confiance en l'homme et en ses grandes destinées, doit partout se substituer à ces fragments cristallisés de l'univers mystique qu'on appelle religions. Et je l'avoue. Je n'ai pas l'impression que l'Occident soit mieux préparé que l'Orient à cette tâche capitale. Il a prétendu assurer ses pas aussi méticuleusement dans l'autre vie que sur la terre. N'est-ce pas le meilleur moyen de trébucher dans le ciel?

III

En effet, si l'Orient est essentiellement mystique, c'est, bien plutôt qu'une foi effective, un doute transcendant qui le hante et, par là même, maintient en lui un état d'ivresse spirituelle où il ne cesse d'alimenter et de bercer sa possession lyrique de l'esprit. Une multitude de croyances aux dogmes peu consistants, enchevêtrés, larges, et aux passages subtils, laisse l'intelligence libre de se mouvoir dans un infini qu'une métaphysique grandiose organise et retouche sans cesse pour la satisfaction de la connaissance désintéressée. Tandis que l'Occident, qui n'est pas mystique, éprouve le besoin d'étayer sa médiocrité spirituelle sur des dogmes immobiles qui introduisent dans « le ciel » une administration des âmes aussi rigoureuse que sur terre. Enfant dans ce domaine,

il lui faut tuteurs et lisières. Et il arrive ainsi que, par un paradoxe étrange, l'esprit religieux règne unanimement là où la liberté et le vague des cultes vont jusqu'à l'athéisme complet, tandis qu'ici la religion la plus stricte et même la plus sincère habite l'intelligence la plus positive et la plus intéressée. Ce qui domine là, c'est l'intuition du possible, et ici la soif du certain. L'Occident rationalise jusqu'au sentiment religieux, l'Orient spiritualise jusqu'au fait. La pensée, en Occident, est devenue une mécanique, séparée des sens d'où elle sort, séparée de la vie sur qui elle prétend œuvrer, séparée de ses fins, séparée de ses sources, portée ainsi à se confondre tantôt avec l'objet d'utilité immédiate, tantôt avec une abstraction distincte de l'objet. En Orient, la pensée est mêlée à tout, sur le plan de la vie jaillissante même, elle passe sans arrêt dans les formes pour les féconder, dans les abstractions pour les nourrir. Sa fluidité ignore classifications et tiroirs, mais se fait par là même des auxiliaires précieux qui aident à la maîtriser. On ne s'étonnera donc plus que la plénitude et l'intensité de la vie intérieure masquent chez l'Oriental le monde extérieur, et que l'activité de la vie extérieure nécessite chez l'Occidental, pour accuser une vie intérieure précaire, une architecture religieuse et morale cristallisée dans le dogme et la loi. Et puisque ces deux attitudes d'esprit marquent respectivement les deux grandes moitiés du monde, on ne s'étonnera plus qu'elles pénètrent non seulement les formes religieuses, mais aussi toutes les manifestations de la connaissance et du cœur. Là donc la société, la littérature revêtiront, avec une rigueur plus ou moins approchée, un caractère scientifique, et ici, avec un lyrisme plus ou moins émouvant, un caractère poétique.

Attachons-nous avec un peu plus d'attention à ces apparences d'où l'Occident prétend tirer l'esprit comme on presse une grappe pour en extraire le vin, et où l'Orient, au contraire, remontant plus loin et plus profond, dé-

couvre l'action des nourritures cachées qui s'y concentrent pour se transformer en grappe et se sublimiser en vin. Pour ne prendre que les deux pôles qui définissent le mieux ces deux attitudes, voyez la tendance constante à la perfection formelle de l'art grec, dont l'art occidental entier est plus ou moins dérivé, et le symbolisme invincible de l'art hindou, animateur, par l'intermédiaire du bouddhisme, de toute l'esthétique d'Asie. L'Occident n'a jamais pu se dégager tout à fait d'une hantise de la vérité objective et du caractère individuel dont son époque la plus orientale — si l'on peut dire — l'art chrétien du moyen âge, porte lui-même les traces. L'Orient n'a pu, même par l'entremise des Persans et des Japonais, les plus Européens des Asiatiques, échapper aux rythmes subjectifs et universels qui le marquent. Là, même et peut-être surtout chez les Allemands, qui obéissent pourtant aux suggestions de la musique, intervention constante du réalisme anatomique, des directives de la science, de la critique individuelle sans cesse acharnée à interdire l'accès des grandes harmonies à tout ce qui n'est pas chose solide, objet, fait contrôlable, pondérable, mesurable par l'expérience et la raison. Ici, même chez les Japonais, invincible recherche de la qualité spirituelle, admission des formes du rêve, anéantissement de l'individu dans la perception sensuelle de la vie universelle et de la communion dans son esprit partout présent. Qu'importe, pour un Asiatique, que telle statue ait vingt bras, telle personnification morale quatre têtes, si ces vingt bras, ces quatre têtes expriment une réalité intérieure profondément éprouvée? L'imagination poétique et métaphysique, la certitude confuse que la même âme circule dans toutes les formes, rendent immédiatement émouvant et agissant le symbole concrétisé. Au lieu que chez l'Occidental la vérité concrète entre toute armée dans l'esprit, n'y subissant que des déformations qui tiennent à la personnalité de l'artiste et participent à

l'orienter selon sa voie propre vers la conquête de réalités extérieures immuables où toutes les intelligences, sinon tous les cœurs, pourront puiser les éléments d'une éducation commune. L'Orient s'unit par l'intérieur et l'âme. L'Occident s'uniformise par la critique et l'extérieur. De là, ici, l'affirmation de chacun de ceux qui apportent leur pierre à l'édifice stable où la raison commande que chacun ait sa chambre, voire son appartement. Et là l'anonymat, dans l'éternelle construction d'une demeure commune où il n'y a pas de cloisons intérieures, mais seulement des organes de circulation invisibles qui ne tiennent pas compte du confort matériel de chaque être, mais du besoin spirituel de tous. On comprend que l'architecture, extériorisation méthodique des exigences sociales, soit le langage commun des hommes de l'Occident, et le poème philosophique ou religieux, intériorisation enivrée des exigences mystiques, le langage commun des hommes de l'Orient.

Dans ces deux visions essentielles, que favorisent des milieux très différents, ici clément, et poussant l'homme à le conquérir pour l'aménager, là tantôt ingrat, tantôt terrible, et ouvrant à l'homme les seuls refuges de la méditation, tout se tient, la nature intime des peuples, leur action dans la puissance, leurs réactions devant la catastrophe, leur organisation politique et sociale en vue du rendement maximum de leurs hautes facultés. Pas de patrie proprement dite, pas d'histoire, pas de nation en Orient, sauf au Japon dont précisément le climat, sain et vivifiant, la situation défensive, le creuset unificateur, grâce à son isolement, ont façonné une âme qui observe un heureux équilibre entre les exigences de l'action et la ferveur contemplative. En Asie, l'union des êtres s'effectue musicalement plutôt que plastiquement, et par l'agglutination des besoins invisibles, non des intérêts visibles. Les peuples y restent attachés à une symbolique universelle, non à un réalisme local. Qui vit, comme l'Eu-

ropéen, par et pour l'étendue, se développe forcément dans son cadre concret, qui est le territoire national, où le temps le réintègre avec obstination par un processus de volonté et de continuité qui constitue précisément l'Histoire. Qui vit en pensée, comme l'Oriental, y ensevelit l'étendue. La précision des événements proches, l'organisation méthodique en vue de les surmonter, ce qu'il appelle loi, administration, conscription, impôt, budget, et, dans le domaine religieux dogme, appartient à l'Européen, tandis que l'Oriental, prévoyant l'événement ultime, soit son anéantissement fatal dans le néant des siècles et l'anonymat de l'esprit, néglige les réactions immédiates qui lui permettraient de prévenir ceux qui le séparent de lui.

Il s'ensuit, pour l'un et l'autre, des répercussions morales profondes. L'idéalisme, c'est-à-dire un but à atteindre indépendamment de la structure réelle de l'univers, un but de progrès continu, de solidarité dans les œuvres, sinon dans les esprits, de conquête patiente du mieux-être, de purification des instincts en vue de fortifier la volonté et d'améliorer peu à peu les conditions de l'existence caractérisent le premier. On dirait que, les yeux fixés sur une image sublimée de l'homme, il tente peu à peu de réaliser cette image en écartant les obstacles matériels et en éliminant les obstacles moraux qui l'en séparent, ce qui conditionne à coup sûr un sens puissant de ses énergies, mais une science assez rudimentaire de sa véritable nature. Au contraire, une introspection insistante, qui parvient à identifier les lois terribles de l'esprit avec le déroulement implacable de la vie universelle, conduit le second à une connaissance de l'homme qui exclut, ou à tout le moins rend plus malaisée la perception de cette image. De là l'optimisme social de l'Occident que justifie dans une assez large mesure la puissance matérielle, et même morale, qui fut plusieurs siècles son partage, et le pessimisme social de l'Orient, qui a entraîné

aux Indes l'effrayant régime des castes, reflet fidèle d'un panthéisme dont les croyances à des transmigrations sans fin paralysent la volonté, tandis que le rituel chinois, en cultivant l'obéissance au nom d'une sagesse transcendante, huile à tel point le ressort social qu'il aboutit à l'automatisme. Sans doute, à première vue, le Chinois semble plus loin que nous-mêmes de l'Hindou, car sa vie spirituelle a disparu de la masse du peuple, ou du moins y a pris un caractère de passivité systématique dont l'assouplissement progressif, en éteignant les velléités de l'action, a peut-être renforcé les qualités affectives. Mais il s'en rapproche comme malgré lui, par le fatalisme social que la sagesse absolue, indifférente aux fins divines, entraîne en suivant un processus analogue à celui de l'intelligence absolue, qui ne voit au fond, dans les fins divines, qu'un aveugle enchaînement de forces, où la volonté de l'homme roule comme feuille dans le vent.

IV

Pour une entente profonde entre Occident et Orient que prépareraient des accords politiques et économiques organisant la production mondiale et répartissant efforts et richesses selon les facultés et les ressources de chacun, et sans lesquels cette entente serait inféconde et peut-être même impossible, sur quel terrain convient-il de se placer? Parlons net. Résumons nos dissemblances essentielles. Mais par là ramassons nos forces pour réduire ces dissemblances dans la mesure où elles pourraient servir d'éléments complémentaires à une harmonie que nous souhaitons. Nous qualifiions de légendes, voire même de mensonges, leurs croyances et leurs récits. Mais la vérité, pour eux, c'est ce qui se passe en eux-mêmes. Et si la vérité, pour nous, c'est ce qui se passe hors de nous-mêmes, est-il si surprenant qu'ils regardent nos recherches comme

puériles, et inutiles par surcroît? Discipline de la sensation d'un côté, contemplation du sentiment de l'autre. N'oublions donc jamais que la morale occidentale constitue l'obstacle principal à la connaissance de l'univers, et par suite de l'homme, si elle est le moyen principal de sa puissance sociale, et que la spiritualité orientale constitue l'obstacle principal à l'individualisme animateur d'action, si elle reste le moyen principal de la personnalité réelle. Le catholicisme européen, le bouddhisme asiatique avaient tenté déjà la conciliation de ces redoutables antinomies. L'un en plaçant dans le ciel, par une métaphysique simpliste, mais retorse, qui exclut la connaissance, la récompense de l'activité morale sur la terre, et en construisant ainsi un édifice social qui a pu abriter dix siècles toutes les réponses aux questions que posait à l'homme l'angoisse inhérente à sa nature. L'autre en ramenant sur la terre, par une métaphysique profonde, mais inapplicable, puisque son premier commandement est la suppression des passions, ressorts de la puissance matérielle, la récompense de l'activité spirituelle, et en construisant ainsi un édifice mystique qui a abrité dix siècles l'inquiétude de la Chine, de l'Indochine, de l'Insulinde et du Japon. Mais un regard plus actuel sur l'un et sur l'autre nous permet de constater que ces deux édifices ne peuvent durer qu'à condition de tenir compte des aspirations et constitutions morales particulières de l'Asiatique et de l'Européen, dont leur abri respectif les incite fatalement tôt ou tard l'un et l'autre à cultiver ses propres qualités et ses propres vices originels. Une conciliation n'est donc possible qu'à condition que l'un et l'autre se retrempent dans les réalités de l'évolution universelle qui précisément modifient ou même renversent les termes du problème, imposent à l'Oriental l'amour de son sol, la connaissance de l'objet, le développement de la technique, la prévoyance positive, et à l'Occidental le sens de l'universel, la communication avec l'esprit que

véhicule la matière, la conscience d'un but plus désintéressé qu'un paradis terrestre ou céleste à conquérir, l'abandon du dogme administratif qui lui en ouvrait les portes. Il ne faut pas oublier qu'un grand pas a été fait en ce sens, puisque—Silvain Lévi l'a remarqué—c'est l'Europe qui a ressuscité le Bouddha dans l'Inde, sa mère, en même temps qu'elle lui enseignait à manier son outillage, et puisque l'Asie, en révélant à l'Europe Lao-Tsé, que nous pouvons confronter avec Montaigne et Spinoza, l'Hindouisme, que nous pouvons confronter avec le transformisme et l'atomisme, et l'évolution politique du Japon, que nous pouvons confronter avec l'évolution politique de l'Occident, a participé activement à ces échanges salutaires. Ce qu'un peuple secrète d'essentiel, il commence à n'en point vouloir pour lui-même. C'est comme un poison momentané dont il se délivre. Ce fut jadis le cas du peuple juif avec Jésus, de l'Inde avec Çakiamouni. Mais une heure arrive où vient le reflux, et où se produit, dans le sable desséché, l'imprégnation de ses eaux chargées d'iode, de sel, de matières organiques. Après tout, il y a un fonds commun, qui est l'homme même, et si l'immense majorité d'entre les hommes est victime de leurs habitudes, on peut retrouver ce fonds sous leur vernis et leur crasse. L'Oriental avait vécu dans le sujet au point d'en oublier le dehors, l'Occidental s'était cramponné à l'objet au point d'en oublier le dedans. Il est naturel qu'un rapprochement se produise en sens inverse des directions trop exclusivement suivies, l'un s'apercevant avec effroi du vide de son esprit causé par le souci de l'exact et de l'utile, l'autre de sa faiblesse physique entretenue par l'excès de la contemplation. Une raison commune, *humaine*, peut s'appliquer, et elle y travaille déjà, à étendre chez nous son enquête de chacun des objets qui la sollicitaient séparément naguère à leurs relations infinies avec la vie cosmique poursuivie jusqu'aux échos qui la répètent dans les postulats de la conscience

et les abîmes du subconscient, et ainsi réveiller nos facultés mystiques, et chez eux employer ces facultés mystiques mêmes à interroger chaque objet pour en extraire le maximum d'utilité pratique que Dieu lui a départie. Il s'agit, devant l'uniformisation économique du monde, d'organiser son unité spirituelle et intellectuelle en vue d'un commun devenir.

Il n'y a, il est vrai, aucune raison pour qu'à l'avènement du règne universel de la machine, l'Oriental et l'Occidental considèrent la machine sous un angle exactement pareil. Un illustre biologiste qui compte des Asiatiques parmi ses élèves — et parmi ses plus brillants élèves — m'affirmait un jour que l'Oriental, dans la connaissance la plus précise et la plus complète de l'objet, ne parvenait jamais à envisager cet objet qu'en fonction de l'universel, alors que l'Occidental, même pénétré d'une culture générale étendue, même adepte fervent du christianisme, ramenait sa religion et sa culture à la connaissance exclusive du dit objet. L'un dégage du phénomène *une* loi, l'autre le ramène à *la* loi. Il reste aux yeux de l'Asiatique un attribut symbolique de l'universel, et son incarnation momentanée. Mais s'imaginer que l'Asie, même après l'exemple du Japon, reste incapable de s'assimiler les doctrines scientifiques et leurs conséquences, c'est à mon sens se bercer d'une singulière illusion. J'ai écrit ailleurs, et je le répète, que l'extraordinaire développement de l'aéronautique, du cinéma, du réseau radio-électrique, qui supprime aujourd'hui pratiquement le temps et l'espace, surprendrait moins Vyaza ou Lao-Tsé qu'il n'étonnerait Descartes, dont l'influence a déterminé cependant son évolution décisive. Car la science est œuvre anonyme, qui croît presque automatiquement, par petites conquêtes successives ou contemporaines et à l'insu même des savants et des inventeurs, et dont le faisceau forme aujourd'hui une image monumentale où les philosophes d'Orient reconnaîtraient sans peine celle qu'ils se faisaient déjà

de l'ensemble des choses il y a quelques milliers d'années. D'autre part, on ne saurait trop rappeler que le divorce entre la connaissance et la mystique date en Europe de trois ou quatre siècles à peine, le temps de *fixer les méthodes* scientifiques, et non pas, comme on l'a cru, de *séparer* la poésie de la science pour toujours. On ne saurait non plus trop répéter qu'on a confondu avec la réalité elle-même l'un des moyens qui conduisent à la connaissance au moins partielle de cette réalité.

Que l'Occident, inondé mille ans par l'Asie, ait éprouvé l'unité de l'esprit une fois au moins dans son Histoire, à l'heure où la cathédrale fleurit, c'est là un témoignage certain que la communion avec l'Orient est possible, même sur le terrain de la connaissance occidentale, et aussi que, sur le terrain de la mystique orientale, il est probable que la science et les applications de la science aboutiront irrésistiblement à livrer aux Orientaux l'instrument de démonstration de leurs intuitions immémoriales. Et sans doute par cela même accepteront-ils et développeront-ils la science et ses applications, non comme but, mais comme moyen. On verra probablement la connaissance exacte et ses conquêtes positives entrer dans le Panthéon asiatique, qui accueillit bien d'autres dieux, à l'état de forces agissantes dans la nourriture et l'efflorescence de l'esprit. Les savants hindous, Jagadir Chundra Bose au premier rang, s'attachent déjà à prouver par l'expérimentation l'unité énergétique de la vie universelle, comme leurs grands initiés l'ont soutenue de tout temps. C'est la réponse de l'intuition lyrique à l'intelligence positive qui, par Newton et Lamarck, avait préparé en Occident le transport des données de l'observation et du calcul du domaine mathématique et biologique dans le domaine spirituel. Je ne doute pas qu'il se trouve, surtout en Occident, des esprits assez attachés encore au vieux dualisme de leur éducation chrétienne pour reconstituer sur ces bases un matérialisme et un spiritualisme

aussi fermés que naguère. Je ne doute pas non plus que l'harmonie universelle, en ce moment cherchée avec avidité par tous à travers le drame et l'anarchie, ne se puisse reconstriure qu'en pénétrant la réversibilité infatigable de ces termes, et en cherchant, dans la force *unique* dont ils sont les deux miroirs, la source des incarnations bienfaisantes qui révèlent seules l'esprit. Le mysticisme d'Asie a conduit au moins une fois l'Europe, par l'entremise des Grecs et des Juifs, humanisés en Jésus, à l'amour de la vérité. Pourquoi, parvenue au bout d'elle-même et attelée aujourd'hui à relever l'architecture du monde trop longtemps, mais nécessairement oubliée par elle pour poursuivre l'objet en soi, ne la conduirait-elle pas à rencontrer, à toutes les frontières de ce monde, la réalité mystique en qui s'est endormie l'Asie, et d'accord avec l'Asie, à la revivifier?

Le point d'interrogation le plus évident, en cette tragique rencontre, c'est le rôle qu'y joueront l'Amérique et la Russie, l'une représentant l'individualisme intéressé et l'énergie morale de l'Europe poursuivis jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences, l'autre l'esprit d'introspection, mais aussi d'obéissance de l'Asie amalgamés pour la première fois en organisme national cohérent, et de savoir si l'Europe occidentale même ne sera pas le champ de bataille soit spirituel, soit matériel, soit à la fois spirituel et matériel de ces deux colosses en marche. Impossible de répondre pour le moment, ni de prévoir. La Russie représenterait mieux, à coup sûr, par sa situation géographique et morale, intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, la synthèse possible, mais d'autre part les Etats-Unis évoluent de plus en plus rapidement, comme le monde entier, vers les formes collectives de la production, et — n'oublions pas ceci, c'est d'une importance extrême — un métissage croissant entre races nordiques et sudistes, orientaux et occidentaux, les rapproche singulièrement d'un état organique de l'âme beaucoup moins éloigné de l'esprit russe

qu'on ne croit. Des deux côtés, activité occidentale. Activité orientale d'un seul côté en apparence, mais, de toute évidence aussi, angoisse de l'autre côté. Synthèse sociale entre les deux organismes croissants, que suivrait une synthèse spirituelle, ou au contraire écartèlement sanglant, qui ferait éclater les cadres matériels représentés par le machinisme commun aux deux peuples, conflit atroce entre la foi, transportée par les Russes du terrain religieux sur le terrain social, et les intérêts positifs, transportés par les Américains du terrain social sur le terrain religieux.

Nous voici acculés de nouveau au problème fondamental de l'action et de la mystique. Je n'ignore pas que le Védanta refuse à l'action la libération spirituelle qu'il accorde exclusivement à la connaissance transcendante de l'univers. Et la Védanta n'a pas tort, puisque l'action, étant partie intégrante et effective de cet univers, n'a pas besoin de le connaître, et même offenserait son harmonie si elle prétendait y parvenir. Mais justement, à son échelon supérieur, l'action suppose un dédain et même une ignorance des destinées sociales de ses gestes et des contingences, qui la rendent automatique et par là étroitement solidaire de la plus haute connaissance, laquelle tend à se confondre avec l'automatisme même du cosmos. Qu'on se souvienne du mot sublime de Napoléon à Gœthe, dont personne, pas même Napoléon, sans doute, et peut-être pas même Gœthe, ne semble avoir saisi le sens surhumain : « Vous êtes un homme, monsieur Gœthe! » C'est le plus grand poète de l'action découvrant, dans la forme la plus élevée de la contemplation désintéressée qui existât à cette époque sur la terre, le seul miroir capable de le refléter.

ÉLIE FAURE.

ALIAGA

—

I

Elle ne dormait plus que de ce léger sommeil des matins d'été où le rêve se noue aux formes du réveil. Elle se tourna sur le flanc, chercha, pour sa joue et ses yeux, entre le traversin et l'oreiller, un coin de fraîcheur et de nuit. Ses lèvres se gonflèrent et, gourmandes, s'entr'ouvrirent, collées au drap. Ses paupières, plus lourdes, redoublèrent l'obscurité. Elle s'enfonça de nouveau, voluptueusement, dans l'inconscience.

Un frisson, cependant, la pinçait à une cheville, contournait le mollet, moirait la peau translucide de la cuisse. Elle était nue de l'orteil à la hanche, et elle serrait, roulée en boule entre ses seins, une chemise de crépon mauve qui, honnêtement baissée, ne lui arrivait pas aux genoux. Son premier mouvement, à cette vue, fut de tirer le drap refoulé par ses pieds au pied du lit; mais un bruit lui fit prêter l'oreille, le bruit d'une respiration longue, régulière et puissante, d'une respiration virile et jeune. Elle l'entendit surprise, interdite. Puis elle l'écouta calme, immobile, les yeux clos et les lèvres scellées et, soudain, cacha sa tête sous l'oreiller. Mais ses jambes étaient nues, nues ses cuisses graciles et, face à l'unique porte de la chambre, sa croupe, amphore double et polie.

Elle pensait et se parlait, feignant toutefois de dormir : « Quatre jours, se disait-elle, que je mange à ma faim, pour l'ordinaire avec les maçons que je reconnais, l'après-midi, aux échafaudages du quartier et, comme eux, sans

étonnement, sans hâte gloutonne, ni vergogne vaine. Quatre jours que je vais et viens, solitaire, à travers les deux pièces, salon et chambre, d'une garçonnière bien modeste à la vérité, mais paisible, me donnant à chaque pas, à chaque tiroir ouvert, à chaque chaise déplacée, l'illusion d'être chez moi. Et cinq nuits pendant lesquelles j'ai couché et dormi à un mètre d'un homme, et dans ses draps; nuits chastes entre toutes.

« Chastes? Oui. Sauf, ma foi, au premier tiers de la première, cet assaut et, en travers du lit, ce corps à corps où un genou, enfoncé comme un coin, m'a déchiré les cuisses. Chastes, ma petite? A l'exception, depuis, de ton attente, oui, il faut bien l'avouer enfin, de ton attente énervée et humiliée, d'un côté d'une porte sans verrou, tandis que de l'autre, peu à peu, la mâle respiration, encore haletante, s'apaise en un placide et nasillard ronflement. »

Elle s'ébroua. Elle chaussa ses pantoufles, dépouilla sa chemise et, à califourchon sur le bidet, elle se mit à siffler *El Relicario* en se savonnant. *La Violeterra* lui répondit, tonitruante et parodique, une *Violeterra* dont la prière câline se changeait en goguenarderie canaille.

La riposte fut si inattendue qu'elle s'arrêta à la fois de siffler et de se laver, la bouche arrondie, les mains inertes dans l'eau. Puis, elle éclata de rire et, pensant voir s'ouvrir la porte elle empoigna une serviette, seul voile plausible en la conjoncture. Mais, à la réflexion, le ton gouailleur de la chanson la blessa. La porte, d'ailleurs, demeurait close. Elle termina ses ablutions à grands coups d'éponge, démêla ses boucles noires en trois coups de peigne et, vêtue, coiffée, réticule et gants dans la main gauche, bien résolue, cette fois, au départ définitif, en beauté, avec le sourire, elle la poussa elle-même, cette porte.

Le salon s'était vidé au refrain. Il était vide, vide au moins de toute présence masculine. Mais sur le guéridon

central de l'abominable Louis XV des mobiliers d'hôtels garnis, il y avait peluche violâtre et pieds calleux, un tabouret de piano, sur le tabouret un chandelier désaffecté depuis l'électrification du dix-huitième arrondissement et, au sommet du chandelier, faisant feu, par-dessus, de quatre cachets de cire écarlate, une enveloppe.

Mademoiselle Una, disait la lettre y contenue, mademoiselle Una, ne connaissant guère de vous que les aspects les plus mobiles de votre beauté, souffrez que je vous donne ce nom essentiel.

Si, quelque jour, nous nous rencontrons, il pourra servir à nous reconnaître, pour peu que vous ayez l'air de l'entendre. Il nous épargnera des « rappelez-vous » qui vous paraîtraient sans doute indiscrets.

Car, enfin, c'est un fait de notre histoire vraiment extraordinaire, qu'ayant joyeusement accepté mon hospitalité garçonnière, vous m'avez contraint à vous céder ma couche et que, durant quatre nuits,

Toujours à vos côtés et pourtant solitaire,

j'ai connu, dans ce salon, tandis que vous dormiez dans la chambre, les veillées lascives que procure un austère canapé.

Adieu donc, femme trop pure. Je tenais en réserve pour vous, faute d'avoir pu aborder les sujets de conversations les plus indiqués, des trésors d'amour dans mon cœur et deux cents francs dans la gargoulette de Nabeul, rapportée de l'Exposition des Arts Décoratifs. Acceptez, comme viatique, ce petit cadeau et pardonnez-moi de n'avoir payé à la logeuse que le mois courant. La pauvreté est bien un vice, mais le plus involontaire.

Croyez-vous que je n'ai pu vous quitter sans vous dérober un souvenir? Je me suis décidé pour un pantalon de crêpe de Chine qui, béant au pied du lit, sur une chemise et sous des bas, me parut, hier soir, attendre la blanchisseuse. Autant que j'ai pu en croire une vision trop fugitive, c'est celui-là même qui vous défendait si mal, quand j'ai eu l'honneur de manquer vous connaître, au sens biblique de ce mot.

Laissez-vous fléchir par cette preuve de tendresse et répondez-moi, quand ce ne serait que d'un mot qui m'explique l'étrangeté de votre conduite, ou mieux encore, qui n'explique rien du tout, mais d'autant plus facile à comprendre, comme par exemple celui-ci : « Restez. »

En tout cas, je repasserai ici à deux heures. Et puis, vous savez, quelque chose me dit que vous « crânez », que vous faites « l'affranchie », comme d'autres font la jeune fille, bref, que vous n'êtes pas aussi *vache* que vous vous en donnez l'air.

Et vous n'avez pas des yeux à regarder passer les trains.

MONOS.

Une feuille blanche était incluse dans cette lettre, destinée, évidemment, à la réponse attendue. « Mademoiselle Una » y traça ces simples mots : « Double idiot. Je suis bachelière (latin-grec). Et pucelle. »

Et, laissant réponse et lettre ouvertes sur la table, mais prenant les deux cents francs, elle sortit et se perdit dans Clignancourt, à l'aventure.

II

Le scandale de l'emprunt bolivien ne s'apaisait pas. Si les groupes de gauche n'avaient vu que des avantages à ce qu'un cabinet de droite assumât la responsabilité de l'étouffement, ils n'entendaient pas lui en laisser le bénéfice politique. Ils comptaient, au contraire, exploiter contre lui, devant le parlement et le pays, les complaisances qui les avaient sauvés dans le secret de l'instruction.

Et la justice, incertaine du lendemain, temporisait, mais ne concluait pas.

La règle du jeu exigeait un changement de politique, comme elle avait imposé la collusion des partis. Ainsi, les coupables seraient définitivement assurés de l'impunité par leur accession au pouvoir et l'opinion publique,

dûment exprimée par les journaux avertis, enregistrerait comme une satisfaction morale la chute des ministres qui n'avaient su ni prévoir ni punir.

Les modérés, eux-mêmes, du moins ceux qui avaient le sens de l'histoire et la pratique des « affaires », en venaient à souhaiter l'avènement d'adversaires qui, à leur tour, seraient bien contraints de composer d'abord, tantôt avec la concussion, tantôt avec la justice, d'étouffer ensuite, et finalement de se démettre.

Alors, Maurice Rouvain monta à la tribune.

Depuis trois semaines, il fuyait les couloirs, se dérobait aux *interviews,* ne pénétrait dans l'hémicycle que la séance commencée. Assis à son banc, les bras croisés, impassible, muet, ne tressaillant à aucune sommation de parler, d'où qu'elle vînt, stupéfiant les députés, les journalistes et jusqu'aux huissiers par son calme, il attendait son heure et guettait sa proie.

Son premier mot tomba dans le silence comme un couperet. Ce n'était rien que le « messieurs » par quoi débutent tous les discours. Mais sa voix, son geste, son regard aux ministres, assis devant lui, étaient d'un exécuteur sûr de l'efficacité et de la rapidité du déclic. Courbés sur leur pupitre, les ministres tendaient le cou.

En trois phrases, il prit la Chambre à témoin qu'ils étaient bien morts. Puis, il se redressa, balaya, le bras étendu, ces cadavres et, par-dessus leurs têtes, rassemblant tous les hommes et tous les partis, il les convia, puisque la justice était impuissante, à la sérénité « qui est la forme supérieure de la justice ».

Le peuple des tribunes, lui-même, applaudit et sur les travées, chaque député, de droite comme de gauche, comprit l'opération à laquelle il ne lui restait plus qu'à s'associer pour sa part.

Que Rouvain devînt président du conseil et le scandale finissait enfin, ou le Parlement se déchirait lui-même.

La chute du gouvernement désarmait l'opposition. C'en était fait pour la droite de la crainte des compromissions, pour la gauche de la terreur des représailles. La Chambre, réconciliée pour le salut commun, ferait bloc, une fois de plus, contre le pays, forte d'un non-lieu général, imposé à la magistrature, non-lieu autorisé, approuvé, au terme d'un débat public, par un vote exprès. Non-lieu consacré par la douzaine de décrets qui, publiés à l'*Officiel,* signés du Président de la République, remettraient demain à Rouvain et à son équipe le gouvernement de la France.

— Ça, c'est un homme, murmura le ministre du Commerce à son collègue des Finances.

— Peuh, répliqua celui-ci, nous aurions fait la même chose à sa place.

— Croyez-vous vraiment que nous allons tomber? demanda le sous-secrétaire d'Etat de l'Education Physique au ministre de la Justice.

— Je l'espère bien, répondit le garde des Sceaux.

Le vote combla son espérance, sans la dépasser. Par cinq cent dix-neuf voix contre vingt-sept, le gouvernement était renversé et Rouvain quitta la séance suivi, entouré, acclamé par la foule des députés. Sur le quai d'Orsay, *quatre des vingt-sept* l'enlevèrent par les fesses, à bout de bras, le portèrent en triomphe sur leurs épaules.

« Vive Rouvain », vociférait le peuple amassé sur les trottoirs.

« Vive la République », cria Rouvain en agitant son chapeau. Et, aussi vite que le lui permit l'enthousiasme populaire, il monta dans la voiture où l'attendait la comtesse de Valliers.

— Etes-vous contente? lui demanda-t-il en lui baisant la main.

— Enivrée, répondit-elle. Et vous?

— Moi, je songe au décret que j'aurai le plus de joie à

signer en qualité de président du conseil et ministre de l'Intérieur.

— Et ce sera?

— Celui qui concédera l'autorisation des jeux au casino d'Aliaga.

— Merci, ami, murmura-t-elle, en pressant ses deux mains dans les siennes.

Le lendemain matin, à dix heures, après la consultation rituelle des présidents des deux chambres, le Président de la République mandait Maurice Rouvain à l'Elysée. A cinq heures, le *Zénith* annonçait la fin de la crise ministérielle et la constitution du nouveau Ministère, avec MM. Maurice Rouvain, Président du Conseil à l'Intérieur, Voussion à la Justice, Dormoy aux Affaires étrangères, Chevaleret aux Finances : l'équipe d'Aliaga. Cependant, pour assurer la « continuité gouvernementale », tout en veillant à l'exécution des mystérieux pactes conclus entre les groupes, et dont tant de parlementaires attendaient l'amnistie plénière indispensable à la pacification du pays, le Garde des Sceaux du précédent cabinet demeurait dans celui-ci, mais comme ministre des Travaux Publics. L'ancien sous-secrétaire d'Etat de l'Education Physique lui était adjoint à titre de sous-secrétaire d'Etat des Postes, Télégraphes et Téléphones.

Ce fut, pour la France, le début d'une ère de politique nationale : Munsch y présidait.

Coup sur coup, la *Banque de Londres et des Pays d'Orient* plaça trois cent mille actions de la Société des Mines de l'Uruguay. Le *Comptoir Hollando-Brésilien* obtint la concession des travaux d'irrigation de l'Ethiopie. Le *Crédit Océanique* lança l'emprunt Yougo-Slave. Le *Consortium d'Entreprises Européennes* constitua une Société anonyme, au capital de deux cents millions, pour l'exploitation du casino d'Aliaga, pourvu, par décret, de l'autorisation des jeux.

Et, là-bas, aux confins de l'Espagne et de la Méditer-

ranée, de la pointe du cap Cerbère à la pointe du cap Béar, sous ce ciel et sur cette terre qui sont déjà le ciel immuable et la terre contrastée de l'Afrique, parmi les calanques bleues, les roches rouges, les prairies de genêts d'or, surgissait une ville de marbre rose : Aliaga.

Des milliers d'ouvriers français, catalans, espagnols, kabyles, éventraient les carrières pour en extraire les brocatelles et les campans, captaient les sources aux flancs des montagnes, drainaient les eaux aux creux des vallées. D'autres, par centaines, fouillaient le roc, gâchaient le mortier, coulaient les fondations des thermes et des palais.

Encore quelques mois, et Aliaga s'éveillerait, plus éclatante qu'Alger, plus troublante que Palerme, plus joyeuse que Nice, plus somptueuse que Miami.

Les syllabes de son nom sonnaient déjà comme des castagnettes aux Champs-Elysées et à la Bocca, sur les *Ramblas* et sur les sampangs du Yodogava, sous les tilleuls berlinois et sous les ponts londoniens, au long des allées de Central-Park et dans les jardins Boboli, parmi les montagnes de coke de Liverpool et les pyramides d'arachides de Dakar. De la Méditerranée à la Vistule, des Carpathes à l'Atlantique, des milliers de financiers, d'entrepreneurs, de brasseurs d'affaires, de courtiers, de croupiers et de proxénètes supputaient les chances de gain que leur offrait cette nouvelle capitale du plaisir; des millions d'hommes et de femmes rêvaient à la pureté de son ciel, à la douceur de ses nuits, aux promesses de bonheur inconnu ou de luxures inédites que leur promettaient ses rivages.

III

Elle allait au long des trottoirs, tête baissée, et balançant à bout de bras son réticule, semblant compter ses pas.

Rue Houdon, passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, rue Ravignan, rue des Trois-Frères, rue d'Orsel, rue Houdon. Elle a tourné autour de la place des Abbesses, ne sachant ni où ni pourquoi elle va toujours, et la voilà revenue à son point de départ.

De l'autre côté du boulevard, c'est le Paris des boutiquiers qui trafiquent et des ouvriers qui travaillent. Ici, à cette heure du blanc sur le zinc, elle est en pleine jungle montmartroise où, toutefois, les fauves s'éveillent à peine et s'étirent en rampant vers les bars.

Prostitution, prostitution. Tout ce Paris matinal n'est que prostitution. Elle lève les yeux, cherchant le nom de la rue qu'elle a déjà longée, sans la connaître, ni la reconnaître : rue Houdon.

« Ah! oui, se dit-elle, le Buste! »

Et tout en allant :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire...

Des filles la frôlent, un marlou la toise et ricane. Le voit-elle? Ses yeux défient la lumière, lumineux, exorcisés. Sa bouche charnue, où l'adolescence laisse encore sa touche mièvre, découvre, en un sourire silencieux, des dents de jeune louve. Association d'idées. Houdon lui a rappelé Voltaire et Voltaire son Musset chéri. C'est tout Rolla maintenant qu'elle récite, au lieu même, peut-être, où Musset l'a connu.

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Le rythme la fouette, l'enveloppe, la soulève. Ses hauts talons frappent en cadence le pavé. Lèvres humides, seins menus pointant sous le corsage, reins flexibles ondulant sous la jupe, elle est l'image, un instant, d'une Diane écolière. Son regard errant s'accroche de nouveau à une

plaque d'émail, blanche et bleue. Elle lit : « rue Ravignan » et passe. Et, tandis qu'elle continue de déclamer à mi-voix, elle entend, oui elle entend, sa parole intérieure qui ânonne : « rue des Trois-Frères, rue d'Orsel, rue Houdon ».

Ah! briser la chaîne, rompre le cercle, fuir, s'évader! Elle regarde à droite, à gauche, bête traquée. Des hôtels à la nuit, des bars pour une heure. Et elle se *rappelle*, tout à coup, qu'elle est bien lasse et qu'elle a faim.

Elle s'assoit à une table du trottoir, commande un café crème et, les cuisses écartées, roulant, de la langue et des joues, la pâte molle d'un croissant chaud, elle sent sourdre et fuser en elle la douce chaleur de la vie. Alors, elle se renverse, elle s'étale et se tasse, elle se dissout dans cette tiédeur. Les bruits du boulevard et du café heurtent, confondus, à ses oreilles, ses yeux vont et virent, de droite à gauche et de la marquise au macadam. Ils ne voient plus, en dedans d'eux-mêmes, qu'une nuée blanchâtre trouée d'étoiles d'or.

Ce que c'est pourtant que de manger, quand on n'en a plus l'habitude! Ne pouvait-elle vraiment s'en passer encore un jour ou, tout au moins, y aller plus doucement? Cette bêtise, aussi, d'avaler deux ou trois croissants, — est-ce deux ou trois qu'il faudra payer? — des croissants briochés et huileux qui s'effritent dans la bouche et où les dents s'enfoncent sans pouvoir mordre! Elle s'efforce à ouvrir la bouche, à desserrer ses mâchoires engluées, à avaler cette boule de mastic qui colle à son palais. Elle ne peut pas. Va-t-elle crier, appeler? En vérité? Et pourquoi faire? Pour qu'on l'aide à se défaire d'un croissant mâché? Comme elle rirait d'elle-même à cette idée, si seulement elle n'avait pas si mal à la tête, si sa tête, emplie soudain de mille sons, ne retombait au dossier de la chaise. Plus rien. Sa gorge se dilate, ses dents se desserrent, ses narines se pincent, tandis que ses lèvres s'en-

tr'ouvrent, et une longue, profonde inspiration soulève ses seins.

Ça y est. C'est fini. La boule tout entière a passé : ce n'était, d'ailleurs, qu'un peu de salive. Mais, de cette lutte contre une image, la jeune fille sort brisée, rompue, inondée de l'heureuse lassitude des convalescents, et elle promène sur la table voisine, sur deux passants qui passent, un regard que la gratitude égale à l'univers.

Autour d'elle, du trottoir à la rue, la vie ne cesse pas de se nouer et de se dénouer, lâche farandole qui entraîne un instant, à leur insu, l'ouvrier et la rôdeuse, le camion et le tri-porteur, un croque-mort, le facteur des imprimés, l'encaisseur du Comptoir d'Escompte. Et Dominique affamée qui les considère, pâle témoin aux yeux cernés d'ocre et de bistre, s'irrite et s'amuse, tour à tour, de se sentir captive de leur ronde.

Que lui sont-ils les uns et les autres, pour qu'elle les suive ainsi, d'un regard asservi? Ce trottoir est-il, désormais, tout son univers, et ne reste-t-il rien d'elle, en elle? Ou plutôt ne ruse-t-elle pas, une fois de plus, dans une demi-inconscience, avec sa mémoire trop fidèle et cruellement obstinée à lui représenter celles de ses images qui, elle le sait bien, lui ressemblent le moins?

Au vrai, elle se fuit et voudrait s'oublier, se perdre là, sur cette chaise, comme un paquet, et la foule anonyme, tanguant et roulant, ne lui rappelle que trop la misérable épave qu'elle est devenue.

Déjà, une fille au travail, jouant de l'arrière-train rue Germain-Pilon. Dix fois, elle tâche à *ramener* un passant vers l'hôtel à peine quitté. Peine perdue, trémoussements inutiles. Enfin un onzième ou un douzième la suit, aguiché, la rattrape, la dépasse en la lorgnant de côté, puis ralentit le pas, sur ses talons, s'absorbe et se fige dans la contemplation de cette croupe, enserrée d'un satin écarlate et qui ploie et se déploie, qui se cambre et qui

bâille, au-dessus des longs bas de soie chair. Il marche à la croupe, cet homme, comme d'autres marchent à l'Etoile, et Dominique, assise, qui le voit venir, reçoit, tout à coup, en pleins yeux, l'éclair lubrique de son regard fasciné. Elle ploie la tête entre ses épaules et des larmes lentement coulent sur ses joues : voilà, elle le comprend enfin, ce qu'il lui faut devenir, comme l'*autre*, comme tant d'autres : une croupe, rien qu'une croupe, à la foire aux croupes. Moyennant quoi, elle mangera à sa faim et dormira dans un lit.

Ce ne fut qu'un accablement d'une seconde. Déjà, elle tendait tous les ressorts de sa machine, elle se secouait, comme au sortir d'une eau fangeuse, et, *pour se donner une contenance devant elle-même,* elle vida d'un coup son café refroidi, ramassa un journal jeté en boule au pied de la table, s'acharna à en lire, une à une, les annonces :

On demande

Un million de dartreux, scrofuleux, eczémateux, pour guérison immédiate et gratuite, par les plantes. Ecrire Laboratoires de la Santé, 28, rue des Filles-du-Calvaire, Paris IIIe.

Puis au dessous :

Tous meubles, chambres à coucher, salles à manger, lits, literies, linge, batteries de cuisine, vêtements, chaussures, à crédit partout et pour tous.

AUX CLASSES TRAVAILLEUSES
6, rue des Islettes (18e)
Paris-Barbès.

L'homme, cependant, s'est arrêté à un pas derrière la fille. Il hésite, puis repart, la dépasse, lui fait de l'œil au passage et, tandis que, le précédant de nouveau, elle s'engouffre sous un porche d'hôtel, à pleine main, sans un mot, il lui empoigne les fesses.

Dominique tient toujours la feuille du *Jour* sur ses

genoux, mais son regard atone, erre, sans se poser, parmi les lignes qui dansent en zigzags :

La Hernie, infirmité vieille comme le monde..., près du Bois, 49, boulevard Exelmans... cherche à représenter... Toute femme dont les époques... à deux kilomètres de Cannes... se méfier des contrefaçons.

Voilà, pourtant, se dit-elle, le seul métier de femme pour lequel on embauche toujours... Elle tourne la page, saute des annonces au compte rendu de l'Institut. Elle lit :

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

M. Camille Jullian présente à la Compagnie un ouvrage de Mlle Mona Silva, préfacé par M. Jérôme Carcopino : *La Basilique Pythagoricienne d'Aliaga.*

Au deuxième étage de l'hôtel, la fille apparut à une fenêtre dont elle ferma vivement les persiennes, et Dominique, qui avait levé la tête au bruit, la baissa en toute hâte, se remit à lire sans sauter une ligne :

Aliaga, dont les modernes fondateurs ne souhaitaient, semble-t-il, que de faire la capitale du plaisir, serait-elle vouée à une gloire austère, et appelée à devenir un lieu de pèlerinage archéologique?

La pioche des démolisseurs, au service des bâtisseurs, de casinos, y a fait surgir les vestiges d'un Temple digne de la Ville Eternelle.

On se rappelle comment le 23 avril 1917 à une centaine de mètres de la Porte Majeure, le ballast s'étant affaissé sous les rails de la ligne de Rome à Naples, on découvrit une galerie voûtée qui conduisait à l'atrium d'un mystérieux hypogée, éclairé seulement par des lucernaires. On sait aussi que M. Franz Cumont fut le premier à être frappé par l'analogie qu'offraient l'enterrement et l'éclairage de cet édifice, avec la disposition rituelle des « antres de Pythagore » telle que Porphyre nous l'a décrite, et à inscrire cette basilique souterraine au compte d'une des sectes pythagoriciennes que

Rome républicaine avait léguées à l'Empire. A l'égard de cette attribution, des doutes pouvaient, néanmoins, subsister et l'honneur revient à M. Jérôme Carcopino de les avoir levés, en élucidant le sens du bas-relief principal qui orne la voûte de l'abside.

Cet éminent archéologue dont la science sait se parer de toutes les grâces de la persuasion et de toute la force d'une logique invincible, trouva dans Pline l'Ancien, perdue au milieu de fiches de botanique, une feuille établissant la preuve que les pythagoriciens s'étaient servis de la légende de Sapho — la statue majeure représente le saut de Leucade — comme ils se servaient de la mythologie et des poésies homériques pour en extraire des symboles de pensées et des supports de doctrine...

Pythagore, la mythologie, Sapho, le saut de Leucade, Dominique en sait, au juste, ce qu'une bachelière « latin-grec » ne peut en ignorer, mais la voilà prise au piège des souvenirs, au charme de cette culture classique qui jaillit, qu'évoque à ses yeux le nom d'une étoile ou d'un village antique.

Elle songe, les yeux clos, à son lycée, à sa découverte de sa propre pensée dans les livres, à cet éveil de son cœur à la lecture des poètes, à tous ces bonheurs de l'adolescence studieuse qui ont la pudeur de l'amour. Elle rêve à la Méditerranée, aux bois maigres et mobiles qui éventent les calanques, au crissement des pins, à l'azur immuable du ciel et de la mer, aux embruns d'iode et de sel qu'on hume à pleines narines et à pleines lèvres. Ah! le mirage ensorceleur surgi, tout à coup, des limbes de l'enfance!

Ces oliviers au feuillage d'argent, elle a écouté, petite fille blottie dans leurs creux moussus, leur colloque mystique avec le vent. Cette mer violette, c'est elle qui lui a révélé, adolescente, à Collioures, la blancheur de nacre de ses membres nus et le trouble exquis du premier fris-

son... Comme elle l'a aimée, comme elle se reprend tout à coup à l'aimer, cette Méditerranée, premier amour de son cœur et de sa chair, et qui seule, parfois, a pu la distraire de son rêve orgueilleux d'une vie solitaire, chaste, uniquement consacrée à l'étude.

Elle ramasse la feuille, recherche avidement, parmi les macules de doigts et les annonces pharmaceutiques, les lignes évocatrices.

...Les démolitions entreprises et les fouilles poursuivies à Aliaga, non loin de cet ancien poste carthaginois où s'érigea d'abord un temple dédié à Astarté, où, à la conquête romaine, la Vénus latine prit la place de la Vénus phénicienne, ont mis à jour un hypogée de dimensions moindres, à la vérité, que celles de la basilique de la Porte Majeure, mais dont la disposition et la décoration la rappellent en maints endroits et sont indiscutablement inspirées de la même tradition pythagoricienne.

L'honneur d'avoir identifié les mosaïques et les stucs qui reposent sur la plinthe rouge de l'atrium et drapent leurs broderies blanches sur la muraille de la *cella* doit encore être attribué, pour une large part, à M. Jérôme Carcopino, puisque, il nous l'apprend dans sa préface, c'est l'une de ses élèves qui nous en livre aujourd'hui la description.

Née en Finlande, licenciée de l'Université d'Helsingfors, élève de M. Mario Meunier, Mlle Mona Silva — qui est, nous dit M. Carcopino, une belle jeune fille de vingt-quatre ans, au doux et fier visage de Skade, la déesse aux skis — a suivi les cours de M. Carcopino à notre Sorbonne, elle l'a accompagné à Rome et à Aliaga, elle a reçu de lui, ainsi qu'elle le raconte, la révélation — nous sommes tentés d'écrire l'initiation — pythagoricienne, devant cette même allégorie de Sappho dont le savant français a dévoilé le mystère.

La Basilique d'Aliaga ne fera pas oublier celle de la Porte Majeure, mais l'une et l'autre seront également chères à quiconque n'a pas perdu le sens de cette tradition pythagoricienne qui, l'exemple de Mlle Mona Silva nous le montre, n'a pas épuisé ses puissances d'émotions sur l'âme moderne,

toujours avide, « comme la Leuconoë aux inquiétudes ineffables », de consulter tous les dieux.

Dominique a soigneusement plié le journal. Elle le tient dans ses deux mains croisées sur son sac. Elle médite de l'y glisser : n'était-il pas abandonné sous la table? Elle songe, maintenant, à cette belle jeune fille de vingt-quatre ans qui a le goût et le loisir d'être archéologue. Comme toutes celles d'aujourd'hui, elle s'enorgueillit de l'intelligence féminine, de l'effort féminin : « Moi aussi, j'aime les lettres. Si seulement j'étais licenciée! Si j'avais pu trouver une place humble, pénible, mais qui me laissât le temps de terminer mes études, de me cultiver, de lire! Mona! quel joli nom! » Elle lève les yeux. L'homme et la fille sont sur le seuil de l'hôtel, il lui parle, les mains dans les poches du pantalon, les épaules basses, la face congestionnée. Mais la fille aperçoit un ouvrier qui passe. Elle se précipite, le frôle, le dépasse, se retourne, rendue à sa chasse. Et Dominique honteuse, craintive, redéplie son journal, plonge au hasard de la septième page dans les « Petites annonces ». Son regard tombe sur ce nom, en capitales romaines, encadré d'un double trait :

MADELEINE

Et elle lit :

Madeleine. — Moi seul fautif, par mon caractère, du passé...

Allons bon, pense-t-elle, encore un loufoque. Et quel jargon il parle! Où est Mona Silva? Cependant elle continue :

...suis tant peiné. Pardonne, oublie le passé entièrement, ainsi que je l'oublie. Impossible vivre séparé de toi, souffre trop, préfère en finir...

Du coup, la voilà, femme, jetée en plein roman. Et elle prend soudain, oubliant par magie sa détresse, la mine affriolée d'une chatte devant une jatte de lait :

...sérieusement malade et seul, désespéré, appelle mort, qui me délivrera de ton souvenir. Toi seule peut me sauver. Partirons te distraire Ostende, Deauville où avons été si heureux. Vivrons où tu voudras. Tu ne reviendras pas, je te jure, à Pétersbourg...

Tiens, se dit Dominique, c'est sans doute un Russe, mais on dit maintenant Pétrograd, ou Léninegrad.

...Arrangé place 22 première fête sans toi avec photographie que j'ai tant embrassée. Ouvre ton cœur enfin dernier appel. Te jure ai changé, vivrai uniquement pour toi, reviens me sauver. Ceci cinquième annonce journaux Paris, Londres, Berlin, Madrid. Paraîtra encore dans tous mardi. A toi à genoux. IGOR.

Dominique ne rit plus. Elle ne songe plus à se moquer. Elle ne suspecte pas ces serments, si cocassement enchâssés entre l'éloge d'une pommade épilatoire et l'offre de dentiers à crédit. Un monde lui est révélé, ceui qui vit et grouille entre les feuilles d'un journal, et qui comporte tous les commerces, toutes les industries, toutes les idées, tous les rêves, toutes les passions, tous les calculs, qui couvre toute la terre, double, triple, décuple, centuple, l'espace par le temps, multiplie les vivants par les morts, et tous, morts et vivants, les mêle, les malaxe, les montre, à la fois, tous ensemble, le million de dartreux, scrofuleux, eczémateux, portant sur leurs dos leurs lits, batteries de cuisine et phonographes à crédit, le guérisseur de hernies opérant le marchand de bicyclettes, Rome, Paris, Aliaga, Pythagore en chlamyde et M. Camille Jullian en habit vert, la Déesse aux Skis introduisant une belle jeune fille de vingt-quatre ans auprès de Sapho, immobile parmi les ruines d'une crypte méditerranéenne. Cœur virginal et romanesque, intelligence abstraite, ce monde lui apparaît plus réel et habitable que l'autre, et plus attachant. Il est de plain pied avec son univers intérieur et livresque, avec l'univers de souvenirs, d'associations

d'idées, d'émotions, que dix ans de lycée et de lecture ont lentement déposé en elle. Sa raison se retrouve, s'y retrouve. Elle le domine et possède puisqu'elle le connaît. Les disparates et les contradictions qui rendaient la vie insaisissable et hostile se fondent dans une perspective familière. Elle la distribue et l'ordonne. Igor, c'est un seigneur russe, ruiné par la révolution et qui erre à Berlin, à Londres, peut-être à Paris, à la recherche de Madeleine. Madeleine, c'est une femme égoïste et frivole, sacrifiant l'amour aux joies orgueilleuses et aux plaisirs de la richesse. Mona, c'est une jeune fille d'aujourd'hui, intelligente, cultivée, libre, travailleuse, à peine l'aînée de Dominique et qui lui ressemble comme une sœur, mais blonde. Elle la voit en tailleur, dressée sur ses petits pieds, déchiffrant l'inscription d'une pierre mutilée, puis en pyjama, dans sa chambre d'étudiante, à Rome ou à Aliaga, annotant un manuel d'archéologie. Elle rapproche ces personnages, elle les imagine reliés et opposés les uns aux autres par une même intrigue, éclate de rire tout à coup, se souvenant qu'elle en emprunte un aux comptes rendus de l'Institut et les deux autres aux « Petites Annonces ». Elle rit et elle a envie de pleurer. Le charme est rompu. Le roman est fini. Il n'en reste rien qu'un journal déchiré et le souvenir d'un instant de griserie cérébrale, d'une évasion manquée. Elle retombe sur le trottoir. Elle considère longuement autour d'elle le spectacle mobile de la rue. Et, à l'effort qu'il lui faut faire pour en reprendre conscience, elle mesure la distance dont elle s'en était éloignée. Elle y retourne avec une désespérance plus lucide, un renoncement glacé.

Des allées et venues du trottoir au café la tirèrent de son dialogue intérieur. Elle regarda sa montre. Elle était là, depuis plus d'une heure, prostrée devant une tasse à café vide. Humiliée par le regard de mépris que lui jeta le garçon à son appel, elle laissa vingt sous de pourboire sur le guéridon et s'en alla à grandes enjambées, toisant

les passants, lorgnant les devantures, s'efforçant de se mêler aux gens et aux choses, de chasser les fantômes qui, durant une heure, avaient trompé sa misère.

IV

— Vous savez qu'il y a plus d'une heure que je vous attends.

— Et vous ne vous êtes pas trop ennuyé?

— Non. Avec une indiscrétion que j'aime mieux vous avouer tout de suite, j'ai fureté dans vos petites affaires.

— Où ça?

— Dans votre armoire où j'ai contemplé d'affriolantes combinaisons.

— Toujours amoureux des chiffons de femme?

— Oui. Et entre deux pyjamas, l'un mauve et l'autre rose...

— Vous avez eu le toupet?

— De dénicher un gros manuscrit et même de le parcourir.

— Mon roman?

— Oui.

— Naturellement vous le trouvez idiot.

— Pourquoi aurais-je cessé d'aimer votre talent?

— En effet, il n'y a aucune raison. Mais, dites-moi, c'est le concierge qui vous a donné ma clé?

— Croyez-vous que je me serais permis de la prendre tout seul?

— Mon Dieu, quand on fouille dans les armoires...

— Ce n'est pas la même chose, voyons! Pour fouiller dans l'armoire, il fallait être dans la chambre. Tenez, au lieu de me faire la tête, voulez-vous me dire pourquoi vous n'êtes pas rentrée à minuit, heure naguère accoutumée?

— Très volontiers. J'allais partir quand deux types sont arrivés. Si ç'avait été pour des passes, je ne serais

pas restée. Mais ils ont demandé deux couchers. Vous savez que, dans ce cas, même les femmes de minuit doivent aller au choix. J'y suis donc allée et il y en a un qui m'a honorée de sa préférence.

— Et vous lui avez dit : « Avec plaisir, mon chéri ».

— Il ne m'a même pas répondu : « Le plaisir sera pour moi ». Mais nous sommes montés tout de même. Je lui ai fait ce qu'il a voulu. Et tout de suite après, il s'est mis à me parler de la température, le coude sur l'oreiller. C'était un homme distingué, cultivé, qui s'exprimait comme vous ou moi. Et j'ai compris qu'il était parti pour une longue conversation, parce qu'il avait du vague à l'âme. Je lui ai dit : « Il fait chaud, vu que c'est la saison, n'est-ce pas, mais le fond de l'air est frais ». Ça lui a suffi, à cet homme. Il a rentré sa prose et il a commencé à considérer son chapeau et son pardessus. Au bout de deux minutes, il a regardé l'heure à sa montre, posée sur la table de nuit, il s'est levé et il a enfilé son pantalon.

« Vous partez, lui ai-je demandé, l'air toujours aussi tourte, mais offusqué.

« Ecoute, mon petit, m'a-t-il répondu, tout en boutonnant ses bretelles. Il ne faut pas m'en vouloir. J'ai la migraine. J'aime mieux m'en aller.

« Vous êtes bien libre, lui ai-je répliqué en dissimulant de mon mieux ma satisfaction et ma syntaxe. Ce que je vous en dis, c'est rapport à la patronne. Vous vous rendez compte? Si elle vous voit me quitter comme ça, maintenant, elle dira que c'est de ma faute.

« Ne crains rien, a-t-il repris. Je comprends les choses. Voici pour le coucher, et voici pour toi.

— Et il vous a donné...

— Deux cents francs, dont cent pour la patronne.

— Vous êtes peut-être passée à côté du miché sérieux.

— C'est possible.

— Et vous êtes rentrée pour travailler à votre roman?

— Ah! non. Quand je rentre, c'est pour dormir. Je dors mes huit heures et j'écris le matin.

— A midi, vous allez déjeuner au bouillon de la rue Pigalle et à deux heures vous allez... là-bas?

— Où je reste jusqu'à minuit.

— Toujours la même, alors?

— Toujours. Moi, mon petit Axel, je ne suis pas une velléitaire : je suis une volontaire.

— Merci. Ecoutez, Marcelle, je vous demande pardon de vous importuner, mais je ne pouvais m'adresser qu'à vous. Je suis venu pour vous parler de Dominique.

— De cette poule que vous avez connue à Saint-Louis?

— Oui. Je ne vous dirai pas que je l'aimais alors. Mais elle m'intéressait, elle me troublait et elle m'agaçait en même temps. Je la rencontre deux ou trois fois, je la trouve jolie et même belle. Je le lui dis, un soir, et elle me rit au nez avec un tel air de me juger idiot, que je me crois dispensé, une fois pour toutes, de ce minimum de compliments qui, même en 1930, me semblait encore autorisé par une sympathie naissante. Deux dimanches de suite, nous déjeunons ensemble à Saint-Cloud. Nous dansons des danses obscènes sur des rythmes funéraires, nous mangeons des cacahuètes en buvant de l'anisette à l'eau. Nous rentrons à Paris, à pied, par la passerelle de l'Avre et le Bois. Chemin faisant, nous causons, selon la mode, par monosyllabes, onomatopées, abréviations mécaniques, exclamations argotiques, comme deux parfaits crétins, contemporains du phono, de l'auto, de l'aéro et du micro. A deux ou trois phrases qui lui échappent pourtant, et qui ont un sujet, un verbe et un attribut, je crois comprendre qu'elle n'est pas sans relations avec la syntaxe. Je la questionne sur sa famille et, après un : « elle est en province », qui en dit long sur sa propre transplantation parisienne, elle se plonge dans un mutisme barré à la Récamier, qu'elle coupe, tout à coup, par des considérations sur les six cylindres et des : « vous vous

rendez compte », idoines à décourager toute conversation. Sur la passerelle de l'Avre, elle fait mine de se flanquer à l'eau, ce qui, je l'avoue, me cause un petit frisson, et comme, ricanant de toute sa gorge, elle me tend, en même temps, toute sa croupe, j'ai la tentation d'y appliquer la paume. Mais je me retiens à temps et je satisfais mes désirs contradictoires d'un : « grande bête, va » qui la fait se retourner, me souriant d'un sourire ingénu et ravi. Là-dessus, je juge, *in petto,* que décidément elle m'assomme. Je ne fais rien pendant huit jours pour la revoir, quoiqu'elle m'ait donné son adresse et je ne la retrouve qu'à Saint-Louis...

— ...dansant à poils avec moi.

— Souvenir doublement cher à mes yeux. Sur le coup de deux heures du matin, je lui offre une hospitalité qu'elle accepte, sans l'ombre d'une hésitation, et quand j'essaie bonnement de découvrir, en particulier et en détails, ce qu'elle nous a exhibé en gros et en public...

— Vous me l'avez déjà dit. Elle vous griffe, elle vous mord et, après quatre jours où vous cohabitez comme deux chiens de faïence, elle s'esbigne, vous laissant pour seul souvenir une culotte de crêpe de Chine, impolluée...

— Plus deux lignes de son écriture pour m'apprendre que nous sommes, elle bachelière et pucelle, moi un double idiot.

— J'ose dire que tout cela est rigoureusement exact. Mais je le savais déjà.

— Ah, elle vous l'a raconté? Tant mieux. Mais ce qu'elle n'a pu vous dire, Marcelle, ce sont mes remords, mes regrets, mon désespoir quand, les jours passant l'un après l'autre, j'ai dû me convaincre qu'elle ne reviendrait pas et que je l'aimais enfin, oui que je l'aimais. Je l'ai cherchée, je l'ai attendue, mais je ne peux plus l'attendre, j'ai un véritable besoin de la revoir, il faut que je la revoie. Et vous seule pouvez me dire ce qu'elle est devenue.

— Non.

— Vous ne me le direz pas?

— Parce que je ne le sais pas. Mais je ne vous le dirais pas davantage si je le savais.

— Pourquoi?

— Parce que ce n'est pas mon affaire, mais la sienne, et que la volonté d'un être, quel qu'il soit et quelle qu'elle soit, est sacrée.

— Dominique vous a défendu de me renseigner?

— Elle n'a pas eu cette peine. Vous connaissez mes idées, n'est-ce pas?

— Oui, vous vous flattez d'être anarchiste...

— Disons individualiste, puisqu'il y a une autorité que je reconnais : celle de l'individu.

— Je sais. Seulement, la Société se composant de quelques millions d'individus, reconnaître l'autorité de tous, c'est pratiquement ruiner celle de chacun.

— Non, c'est consacrer le droit du plus fort. Que voulez-vous que j'y fasse, mon pauvre ami, ce n'est pas moi qui ai inventé les hommes, ni la vie. Je me contente de n'en pas être dupe aujourd'hui. Encore m'a-t-il fallu, pour en arriver là, pas mal de jours, sans parler de nuits qui comptent dans l'existence d'une femme.

— Vous avez été très malheureuse?

— Plus encore que vous ne sauriez l'imaginer. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de Dominique. Elle n'est pas revenue, dites-vous? C'est donc qu'elle ne veut pas revenir. Elle ne vous a pas donné sa nouvelle adresse? C'est donc qu'elle ne veut pas que vous la connaissiez. De quel droit irais-je, moi, vous la faire connaître?

— Parce qu'elle est probablement seule et sans ressource dans Paris.

— A Paris, une femme ne reste sans ressource que si elle s'obstine à demeurer seule.

— Soit. Mais si elle préfère mourir que de se... Enfin,

si elle se laisse aller au désespoir, faute de quelque argent?

— Vous lui en donnerez? Comme ça? Pour rien? Vous savez, ça fait plaisir à entendre. Mais, si elle se désespère, faute d'un amant? Etes-vous encore sûr de pouvoir la réconcilier avec l'existence?

— Vous savez bien...

— Je sais bien que vous l'avez vue danser à poils, comme moi d'ailleurs, dans la salle de garde de Saint-Louis et que vous ne vous gêniez pas, tout en nous regardant, pour peloter les fesses à Françoise, dite Tango. Je sais encore que vous l'avez emmenée chez vous, au terme de cette soirée, moins mémorable que le 2 août 1914. Je crois même savoir qu'au matin, vous avez mis la clé, non pas sous la porte, mais sur la table, et que vous avez décampé en lui laissant deux cents francs pour prix d'une culotte de crêpe de Chine et des souvenirs y contenus.

— Marcelle, je vous jure...

— Quoi donc? Que vous n'avez pas couché avec elle? Je le regrette. Un bon coup vous aurait fait du bien à tous les deux. Toutefois, mon vieux, là n'est pas la question. L'aimez-vous ou, plus simplement, avez-vous vraiment envie, maintenant, de vous l'envoyer? Alors, cherchez-la, faites-la rechercher, au besoin, par la police, allez la voir, demandez-lui sa main et le reste, violez-la sur le cadavre de sa concierge, vous avez tous les droits : je salue en vous l'omnipotence souveraine de l'Individu. L'Individu peut tout, à la condition d'être le plus fort. Soyez le plus fort.

— Quelle femme extraordinaire vous faites!

— Oui : je suis une femme qui a de la suite dans les idées. Et je vous dis maintenant : si vous ne l'aimez pas vraiment, si vous ne la désirez pas au point de devenir son mari ou son maquereau, laissez-la tranquille, épargnez-lui ces générosités à la petite semaine qui ne dispen-

sent une femme d'aucune complaisance et vous donnent, par-dessus le marché, le sentiment qu'elle est votre obligée.

— Précisément. Si je vous demandais d'intervenir, vous-même, discrètement, auprès d'elle?

— Et de l'assister de votre bourse, sans jamais lui révéler le nom de son bienfaiteur?

— Oui.

— Alors, je commencerais à croire que vous êtes pincé. Ce qui ne m'empêcherait pas, d'ailleurs, de refuser.

— Mais pourquoi, encore une fois?

— Toujours pour les deux mêmes raisons et croyez bien, mon petit Axel, que s'il y en avait une troisième, je ne vous la cacherais pas. Non, il n'y en a pas une troisième. Il y a d'abord que j'ignore moi-même ce qu'est devenue Dominique. Ensuite, que je ne me fais jamais entremetteuse, même pour le bon motif. Chacun sa vie, et ne nous mêlons que le moins possible à la vie d'autrui.

— Cabocharde, va! Alors, vous sauriez que Dominique est réduite au suicide par la misère et vous auriez la fortune de Rothschild, vous la laisseriez mourir froidement?

— Froidement, si c'était en hiver. Chaudement, si c'était en été.

— Tenez, Marcelle, vous me dégoûtez.

— C'est donc que nous avons changé, l'un ou l'autre.

— Tu te rappelles quand tu habitais rue des Abbesses, au *Chic-Hôtel?*

— Tu habitais rue de la Harpe, à l'*Hôtel du Panthéon.*

— Je faisais le voyage après mon dîner, rue Cujas, sur le coup de neuf heures, et je t'attendais...

— Je remontais la rue des Martyrs, sur le coup de minuit, et nous faisions un autre petit voyage.

— Et maintenant?

— Maintenant, on ne navigue plus sur le même réseau.

— On a changé de chef de gare!

— Et l'on ne peut même pas dire qu'il soit cocu.

Les deux jeunes gens se regardèrent silencieusement en souriant. Axel se leva, prit la main de Marcelle que celle-ci lui abandonna. Il la baisa doucement, la serra contre sa joue, la laissa retomber.

— Vous voyez bien, dit la jeune femme en haussant légèrement les épaules.

— Oui, murmura Axel. J'ai compris, tout à coup, un jour, que l'amour était une chose grave.

— Parce que vous étiez amoureux, ou sur le point de le devenir. En réalité, croyez-moi, c'est une petite chose de rien du tout. Et, faisant de la main le geste de chasser une fumée : « Alors, c'est passé? Nous pouvons reparler de Dominique? »

— Oui, répondit-il. Et au lieu de chercher à me dissuader d'aller la voir, vous feriez bien mieux de me dire ce que vous savez.

— Sur elle? Mais vous en savez, sans doute, beaucoup plus que moi.

— Je vous assure...

— Ecoutez, Axel. Il est vrai que je la connais depuis plusieurs années, puisque nous avons été camarades de lycée à Angers. Seulement, j'ai un an de plus qu'elle, en sorte que nous n'étions pas dans la même classe. Vers quinze ans, elle m'a rattrapée et elle serait entrée avec moi en troisième si, précisément, je n'avais pris le parti de quitter, sans gloire, la seconde.

Vous voyez donc que je l'ai peu pratiquée en province, et c'est, comme vous savez, l'an dernier qu'elle est venue, à son tour, à Paris. Nous nous étions écrit deux ou trois fois à peine, et je lui avais adressé ma dernière lettre de ce *Chic-Hôtel* déjà nommé où, vous avez des raisons de le savoir, j'ai demeuré quelques semaines. C'est là qu'elle

vint me demander, un jour. La patronne fut bien obligée de lui avouer que je n'étais visible chez moi qu'après minuit; mais, émue par sa distinction et sa politesse, elle lui affirma que je travaillais dans un théâtre.

Dominique, elle me l'a confessé plus tard, rêva d'un engagement pour elle-même, jusqu'à minuit. Celui que je lui offris, sans fard, entre une heure et une heure et demie du matin, attablées toutes deux à une brasserie de la place Blanche, la troubla trop pour la tenter. Son innocence me troubla tant, moi-même, que je n'osai lui offrir l'hospitalité de la nuit dans ma chambre et je la laissai repartir, seule, pour l'honnête pension de famille où elle était descendue, à Vaugirard.

Tout ce que j'avais appris d'elle à ce premier rendez-vous, c'est qu'élevée comme moi, dans le même milieu de petite bourgeoisie (son père était quelque chose comme agent-voyer ou contrôleur des mines), elle était sans fortune comme moi et, comme moi encore, assez instruite pour être déclassée, pas assez pourvue de parchemins pour se reclasser dans les professions libérales. Ses parents l'avaient laissée aller jusqu'au baccalauréat, parce qu'Angers a un lycée et que le lycée est gratuit pour les externes. Bachelière, il ne pouvait être question de l'entretenir à Paris, pour qu'elle préparât une licence. D'autre part, il lui fallait gagner sa vie. Jusqu'à dix-sept ans, elle n'avait fait que coûter et, mon pauvre Axel, au fur et à mesure que les jeunes filles ont évolué vers le type « garçonne », leurs parents eux-mêmes, les pères et les mères, se sont mis à les traiter en garçons. Naguère encore, si pauvres que fussent les petits bourgeois, ils gardaient leurs filles auprès d'eux, ils les nourrissaient, les habillaient aussi longtemps qu'elles attendaient un mari. Depuis la guerre, la cherté de la vie a agi dans le même sens que le besoin d'indépendance, que la liberté des modes et des mœurs. Et si elles ne se marient pas, les filles travaillent. Quand elles trouvent du travail dans

leur ville ou leur village, elles y restent encore, du moins quelques mois ou quelques années. Quand elles n'en trouvent pas, il faut qu'elles en cherchent ailleurs. Et « ailleurs », cet ailleurs qui, à l'atelier ou au magasin comme aux champs, attire les filles autant que les garçons, les filles plus que les garçons, c'est Paris...

Dominique est venue à Paris et elle a cherché une place. Simple bachelière, elle ne pouvait la trouver dans l'enseignement, quand il y a trois licenciées pour postuler un emploi de surveillante d'internat. Ignorant la sténographie, la dactylographie, la comptabilité, elle ne pouvait la trouver dans le commerce ou l'industrie, assaillis par les milliers de sténographes, de dactylographes et de comptables, que fabriquent à forfait des centaines d'écoles spéciales, d'instituts techniques, de cours publics ou privés, de professeurs en appartements. Ajoutez à tout cela qu'aussi mal préparée que possible par le lycée à la lutte pour la vie, je la crois de nature orgueilleuse, renfermée, plus apte au refoulement qu'à l'adaptation.

— Elle n'avait aucun parent à Paris?

— Aucun. Et il lui aurait fallu un parent ou un ami qui lui permît de vivre pendant quelques mois d'apprentissage.

Ce qu'a été sa vie durant des semaines, je ne le sais que trop par l'expérience que j'avais faite moi-même avant elle. Mais moi, j'avais eu le mérite de dégager les données du problème et le courage d'en accepter la solution. Puisque j'étais décidée à me consacrer à la littérature, il fallait trouver « l'autre métier » qui m'assurât la matérielle et des loisirs. J'ai donc opté, assez tôt, pour le métier de femme qui est, après tout, le plus facile, le moins pénible et le plus rémunérateur. J'ai eu la loyauté, vis-à-vis de moi-même, de dédaigner la galanterie habituelle aux midinettes, la demi-prostitution à quoi les mannequins et les dactylographes demandent le prix d'une robe ou d'un chapeau de luxe. J'ai opté résolument

pour la véritable prostitution, sans chiqué, sans chichi, sans béguin. Pour plus de sécurité, pour mieux sauvegarder ma liberté d'esprit, je me suis interdit les alibis des thés, des dancings, des squares et du métro, terrains de manœuvres des employées sans place. J'ai opté pour la maison de passes, sans chômage comme sans hypocrisie, sans complications ni sentimentales, ni domestiques. Je travaille de deux heures à minuit. Mais à minuit, j'emporte mes cent francs quotidiens, sans parler des extras. Il me reste toutes mes matinées à moi, rien qu'à moi, sans devoir ni rien demander à personne, pour écrire mon premier roman. Je pourrai même, s'il le faut, le publier à compte d'auteur.

— Comment s'appelle-t-il?

— *Moi, fille publique.*

— Ma pauvre Marcelle!

— Je ne me plains pas : j'ai choisi. Je n'ai renoncé à rien de ce qui avait du prix pour moi : ma vocation, ma liberté de penser, mon droit de juger la vie. C'est faute de choisir qu'on s'enlise, homme ou femme.

Dominique, elle, s'entêta à la recherche de ces places de secrétaire, pour lesquelles les patrons préfèrent d'ordinaire une sténo-dactylo « expérimentée », sinon une « demoiselle sans connaissances spéciales », mais baisable à volonté.

— Elle ne devait pas être très farouche?

— Parce que vous vous rappelez nos petits jeux de la salle de garde? Mon pauvre ami, elle n'avait pas mangé depuis l'avant-veille, et comme elle ne consentait toujours pas à gagner sa croûte par le seul moyen que j'avais pu lui indiquer, j'ai pensé à l'amener à Saint-Louis où moi-même, dans les mauvais jours, j'avais trouvé le couvert, moyennant les quelques complaisances que vous savez.

— Et vous lui aviez laissé entendre à quoi elle s'exposait?

— Je ne trompe jamais personne.

— Eh bien, alors!

— Eh bien alors, je ne sais ce qu'il est advenu de la vertu de Dominique au petit jour. Ce que je peux vous affirmer, c'est qu'à la dernière minute de notre tango nocturne, elle était encore intacte.

— Allons donc!...

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Dominique me l'avait bien juré, mais, moi aussi, je n'en croyais pas mes oreilles.

— Vous voyez bien!

— J'ai dû en croire mes yeux et mon doigt.

— Non? Pas durant le tango, j'imagine!

— Quand j'ai dû la rhabiller, car elle était plutôt grise.

— Et c'est là-dessus que j'ai enlevé Dominique!

— Les nuits de noces commencent parfois comme ça.

— Figurez-vous qu'arrivés chez moi, n'est-ce pas, j'ai voulu...

— Naturellement.

— Eh bien, rien, absolument rien, elle m'a griffé, mordu...

— Ça ne m'étonne pas : elle avait le béguin pour vous.

— Elle vous l'a dit?

— Avant, oui.

— Moi qui l'accusais d'avoir fait du chiqué!

— Voilà bien la récompense de la vertu et de la sympathie.

— Et, après son départ de chez moi, vous l'avez revue?

— Le lendemain, oui.

— Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue?

— En aucune façon.

— Vous ne vous en êtes pas inquiétée?

— Mon petit, vous connaissez ma devise : Liberté. Je

lui avais conseillé de suivre mon exemple : elle avait dédaigné mon conseil. Je lui avais offert mon aide : elle l'avait refusée. Chacun sa vie.

— Vous avez raison. Et c'est tout ce que vous savez?

— Absolument tout.

— Eh bien, je vous remercie, mais je la retrouverai.

— Pourquoi faire?

— Je ne sais pas.

— Réfléchissez que, depuis votre nuit « blanche », elle a dû avoir d'autres occasions de ternir sa blancheur. Qu'il y a peut-être, aujourd'hui, un autre amour dans sa vie, ou tout au moins une liaison, plus simplement encore, un homme, ou des hommes.

— Précisément, je veux en avoir le cœur net.

— C'est donc qu'il est bien pris!

— Peut-être.

— Epousez-la.

— Pourquoi pas?

— Soyez heureux, ayez beaucoup d'enfants.

— Et nous? Nous resterons toujours amis?

— Ici, toujours. Et si, quelque après-midi, il vous prend fantaisie de venir me voir, là-bas, je ne vous reconnaîtrai même pas. Ce qui ne m'empêchera pas de vous dire, pour commencer, au salon : « Avec plaisir, mon chéri », ni pour finir, en vous raccompagnant, dans le vestibule : « N'oubliez pas la petite bonne. »

— Non? Chiche?

— Chiche.

V

— Vous êtes sténographe?

Voilà cinq bonne minutes que Dominique attendait cette question. Comment se fait-il que le Chef du Personnel de la Maison Olivier et Macquart ne la lui ait pas posée plus tôt?

— Non. Ni dactylographe.

Stupeur.

— Alors, ma petite, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vous?

La riposte est partie si vite, si brusque, si péremptoire, que le chef du personnel voudrait la rattraper. Visiblement, il est le plus ennuyé des deux. Dominique, elle, a le sentiment qu'on rentre dans la règle du jeu. Ne s'est-elle pas présentée par acquit de conscience, au petit bonheur? Ne le sait-elle pas, qu'elle n'est ni sténographe, ni dactylographe? Et puis, n'est-ce pas, être refusée là ou ailleurs...

Elle ramasse déjà son sac et le *Globe,* s'avance au bord de sa chaise :

— Aussi, je me disais bien...

Le chef du personnel est poli, même paternel, mais de plus en plus surpris :

— Alors, pourquoi êtes-vous venue?

— Je me disais... comme je suis bachelière...

— Bien sûr. Bien sûr. Seulement, vous le comprenez, il y a, chaque jour, une cinquantaine de lettres à taper... avec des doubles, au carbone...

— Evidemment.

— Voyons, voyons, mon enfant. Etant bachelière, comment se fait-il que vous ne trouviez pas une bonne place de secrétaire?

— Parce que partout on me demande si je suis sténo et dactylo.

— Evidemment, dit à son tour le chef du personnel comme s'il n'y avait pas songé plus tôt. Et il ajoute : C'est fâcheux. C'est bien fâcheux. Mais, dites-moi, pourquoi n'apprenez-vous pas la machine?

— Parce que, en attendant, il me faudrait une place...

— C'est juste. Parfaitement, je comprends. Mais, vos parents?

— Mon père est mort, et ma mère est à Angers.

— Elle ne vous aide pas?

— Elle ne le peut pas.

— Ma pauvre petite! C'est fâcheux. C'est bien fâcheux. Mais, n'est-ce pas, vous comprenez?

— Bien sûr, Monsieur. Je vous demande pardon.

— Il n'y a pas de quoi.

— C'est tout. Dominique s'est levée. Elle salue. Elle sourit. Un instant, ele a nourri une espérance chimérique dont elle est un peu honteuse. Mais tout rentre dans l'ordre qui veut que les secrétaires soient sténo-dactylographes, comme les chefs du personnel occupés et pressés. Elle s'excuse d'un dernier sourire. L'escalier. La rue. Et le *Globe* : les petites annonces.

Demande début. p. écrit. class. recev. clients, 17, rue Tolbiac. Leclerc 4 à 7.

Elle y va. Elle y court. Elle économise le métro, car il n'est que cinq heures dix.

— Au deuxième, à gauche, dit un concierge casquetté et galonné.

Arrêt brusque de l'ascenseur. Une porte, une plaque de cuivre :

Monsieur LECLERC

Entrez sans frapper.

Une galerie, un standard et une téléphoniste :

— Monsieur Leclerc? demande Dominique.

— C'est ici, répond la téléphoniste.

— C'est pour la place.

— Alors, entrez. Asseyez-vous.

Elle entre, elle s'assoit. Une dizaine de jeunes filles et même de vieilles femmes sont entrées et se sont assises avant elle. La voilà entre une petite blonde qui montre ses cuisses et une rousse maigre qui, déjà, souligne au crayon bleu, en marge du *Jour,* d'autres offres d'emplois pour débutantes en écritures et classement.

Sonnerie du téléphone. Allées et venues d'employés, de clients ou de fournisseurs. Cacophonie de machines à écrire. Que peut vendre M. Leclerc?

A chaque fois qu'il ouvre la porte, Dominique voit apparaître d'abord son ventre, puis son menton. A chaque fois, il promène d'abord un regard jovial sur les cuisses de la petite blonde, puis juge d'un œil sévère la postulante qui se lève et s'avance à son tour.

Que peut vendre M. Leclerc?

Contrairement à toutes les prévisions du salon d'attente, l'interrogatoire de la maigre rousse dure un quart d'heure, et la petite blonde ne fait qu'entrer et sortir. Une grande belle brune renonce et s'esquive. Une petite vieille, dont le chapeau est orné d'un colibri, demeure bien vingt minutes avec le patron. La vie est pleine d'obscurité.

Que veut vendre M. Leclerc?

Les unes partent. D'autres arrivent. Dominique n'est plus que la quatrième à passer. Mais il y en a trois à passer après elle. Sensation : un homme est debout dans la porte ouverte, un homme qui n'est pas M. Leclerc et qui s'assoit, et qui semble décidé à attendre et même à *passer*, lui aussi, tout comme s'il était une femme!

— Par exemple! disent des yeux bleus.

— C'est trop fort! disent des yeux noirs.

Il est jeune, tout jeune. Il a un pardessus mince. Ses chaussures attestent l'augmentation des tarifs de la Société des Transports en commun. Un frère de misère, quoi! N'importe : c'est un homme. Ses yeux errent sur des lèvres : elles se pincent. Sur des jambes : elles se décroisent. Un homme! Dominique, qui a de la justice et le respect des textes, se reporte à l'annonce de M. Leclerc. Non, il n'y a pas *débutante,* ni d'ailleurs *débutant* : il y a *déb.* Le diminutif est des deux genres. Tout de même! Un homme!

La porte s'ouvre. Dominique se lève. M. Leclerc s'as-

soit, tend la main droite par-dessus le bureau d'acajou : « Vos références? »

— Voici, Monsieur.

— Deux mois à Rapid-Office? comme quoi?

— Je faisais des adresses.

— Et trois mois à la Pharmacie Continentale?

— Oui, j'étais manutentionnaire.

— Je vous remercie, je n'ai rien pour vous.

Les voilà tous les deux dans la galerie. Elle ouvre la porte de sortie. Il ouvre la porte du salon d'attente. L'escalier. La rue. Dominique ne saura jamais ce que vend M. Leclerc.

Comme tout être vivant éprouve le besoin de dépenser un minimum de sympathie, Dominique, qui vient d'acheter l'*Intran,* feint de s'absorber dans la contemplation des illustrés du kiosque; en réalité, elle écoute la conversation de la marchande de journaux avec le cafetier.

— Il fait froid, parce qu'il y a du vent, dit la marchande de journaux.

— Et puis, parce qu'on est toujours renfermé, répond le cafetier.

— Vous, je pense bien, mais pas moi.

— Ça, c'est juste. Vous, c'est les courants d'air. Moi, c'est le comptoir, toujours le comptoir. Tenez, ce matin, nous avons été à un enterrement avec ma femme. Oui, une voisine de par chez nous, au Perreux. Je n'ai pas été longtemps parti, peut-être une heure; eh bien, ça m'a fait du bien. C'est vrai qu'on ne marche pas vite, n'est-ce pas, à un enterrement? Ça ne fait rien, ça m'a fait du bien et ça m'a creusé l'estomac.

— C'est ce qui manque.

— Qu'est-ce que vous voulez, c'est Paris.

Un square. Le square de la Trinité. Dominique traîne les pieds autour de la pelouse. Des mères poussent des voitures d'enfants. Une petite fille de riches, toque de fourrure, manteau de fourrure, manchon de fourrure, dit

« petits, petits » aux oiseaux, un morceau de brioche à la main. Sur un banc, une fillette qui a peut-être quatorze ans, peut-être dix-sept, cheveux filasse, taches de rousseurs, lit un morceau de journal, ses maigres jambes écartées. En face d'elle, un vieux petit employé s'arcboute au sable, de sa canne, se balance sur les deux pieds de derrière de sa chaise de fer, lève le menton, appuie sa nuque au dossier, pour que son regard pénètre de plus bas entre les cuisses de son vis-à-vis. Dominique s'assoit à côté d'une vieille qui mange. Un jeune homme passe deux fois devant le banc, s'installe entre elles, toise la vieille, lorgne la jeune, s'étale, se carre, le pied droit sur le genou gauche. Dominique se lève, reprend la ronde autour de la pelouse.

Un tramway stoppe. Un autobus démarre. Un pneu éclate. Les devantures s'allument :

AMBULANCES PARISIENNES
PHARMACIE CONTINENTALE

— Tiens, si j'y allais?

Elle y va. Elle entre par la porte cochère de la rue de Londres, se dirige tout droit vers la manutention, traverse une cour, encombrée de poussettes et de colis, reconnaît une employée qui ficelle un paquet.

— Ça va?

— Non. Pas de travail? Je viens voir si on veut me reprendre.

— Fallait pas quitter.

— Je sais bien.

Une grosse femme en blouse d'infirmière surveille les empaquetages. Non. Elle ne reconnaît pas Dominique : « Vous savez, il en passe tant! »

— Je viens voir si vous auriez quelque chose pour moi.

— Pourquoi avez-vous quitté?

— J'avais trouvé une place de secrétaire.

— Et ça n'a pas marché?

— Non. Je n'ai pas pu rester.

— A cause?

— A cause d'un tas de trucs. Vous comprenez?

— Ma pauvre! Moi je veux bien. Voyez le chef.

Le chef est en train de téléphoner. Dominique attend, debout contre la case de verre.

— Vous avez été congédiée?

— Non. Je suis partie, parce que j'avais trouvé une place de secrétaire.

— C'est la même chose. Nous ne reprenons jamais un employé qui est parti.

— Je regrette bien.

— Ce n'est pas la question.

— Il n'y a vraiment pas moyen?

— C'est le règlement.

— Je vous remercie, Monsieur.

— Il n'y a pas de quoi.

— Dans ces conditions, reprit la jeune femme attablée en face d'elle, je vais vous dire mon idée. Y a *biseness* et *biseness*. Pourquoi que vous vous mettriez pas boniche? Vous êtes nourrie, couchée et là, à ce qui paraît qu'y a qu'à se présenter. Des places? Tant que vous en voulez, et chez des typesses à la hauteur, des poules que ça vaut pas mieux que les autres, mais qui ont leur hôtel aux Champs-Elysées ou au Parc-Monceau. Et des bijoux. Et leur auto. Des riches, mais alors, ce qui s'appelle des riches! Quatre cents, cinq cents par mois, qu'elles donnent et les combines, le sou du franc. Vous parlez! Sur des poulets, des homards et tout ce qu'y se mettent, quand y bouffent!

— Bien sûr! dit Dominique conciliante.

— Alors, c'est pas une idée, mon idée?

— J'y ai bien pensé, des fois.

— Et pourquoi pas? Seulement, y faut pas dire : j'y pense, j'y pense. Moi, je sais bien que j'ai pas pu y rester. Faut dire que c'était avant guerre. Quatre-vingts francs

que je gagnais. Mais que tout n'était pas si cher non plus. Seulement, pas vrai, chacun son idée. Moi, mon idée, c'était de venir à Paris.

— Et vous vous êtes placée à Paris?

— Oui, dans les commencements. Y a les bureaux de placement pour ça. Même que je peux vous en indiquer un. Aux Halles, rue Montorgueil, à côté d'un tabac. Y a une enseigne, vous verrez bien. Total, c'est comme ailleurs : y a qu'à se présenter. Des boniches, y faudrait en chier : y en aurait pas encore assez. Même que les bureaux y déplacent tout le temps les mêmes, pour les replacer autre part. D'accord avec elles, comme de bien entendu. C'est la combine. Faut-y qu'y soyent gourdes, les patronnes, pour pas y piger.

— En effet.

— Je vous dis : ballot et compagnie. Et des chichis ! Louise (parce que Louise c'est mon vrai nom), Louise, vous servirez le thé dans le petit salon. Louise, vous n'avez pas fait les careraux de la salle de bain. Louise, vous vous êtes encore servie de ma poudre. Louise, vous n'avez pas essuyé Monsieur...

— Comment?

— Oui! « Monsieur », c'était un môme de quatre ans, punaise comme y a pas et qu'il fallait tout le temps nettoyer, en veux-tu, en voilà.

— Vous étiez bonne à tout faire?

— Je comprends. Et le reste. Mais j'ai quitté au bout d'un an. J'avais fait cinq à six places. Je peux pas dire, ça m'avait déjà affranchie. Un verre de rhum?

— Non, merci.

— Je vois ce que c'est, vous aimez mieux une chartreuse?

— Non, je vous assure.

— Allons, puisqu'on se connaît, qu'on a déjà mangé trois fois ensemble. Hier, vous n'êtes pas venue?

— Non.

Les coudes sur la table, elles songent toutes deux, chacune à soi. Mais elles s'interrogent réciproquement, par politesse. Elles n'ont plus faim. Elles ont chaud. La possibilité d'appeler le garçon pour lui commander une liqueur ou même pour rien, pour lui demander l'heure, la certitude de pouvoir payer l'addition et le pourboire, les hausse au-dessus d'elles-mêmes. Elles laissent errer des regards apaisés sur les lumières et les glaces, sur le gérant et la caissière.

— Y a longtemps que vous travaillez plus?

— Deux mois.

— Alors, comment vous faites?

—Il me reste encore un peu d'argent.

— C'est dur, hein?

— Oui, surtout à cause de la chambre? Parce que, pour les repas, on se débrouille toujours.

— Oui, on se met un cran. Tandis que la chambre, y a rien à faire. Et les hôteliers, c'est râleux! Tenez! Moi, je suis pas feignante, je fais bien mes cinq ou six clients dans la soirée, comme de maintenant à deux heures. Eh bien, si un samedi je demande seulement qu'on m'attende jusqu'à l'autre semaine, c'est des giries, y faut voir!

— Pour vous aussi, c'est dur?

— Non, je ne me plains pas. Pour celles qui sont pas affranchies, qui ont été dans les écoles, comme vous, je dis pas. Moi, j'aime mieux ça que boniche, ou comme au pays, travailler la terre. Chacun son idée, pas vrai?

— C'est la vie.

— Non. La vie c'est tout ce qu'y a de bon. Mais je vous amuse. Sans doute que vous avez quelqu'un?

— Non.

— C'est que vous voulez pas?

— Oui.

— Ça vous passera. Alors, au plaisir, et bonne nuit!

— Bonne nuit.

VI

« Le *Flambeau,* journal nouveau ! » « Le *Flambeau,* organe du parti français. » C'est à ces cris, proférés par dix camelots courant sur les deux trottoirs de la rue des Martyrs, qu'Axel s'était éveillé. La même clameur l'avait poursuivi jusqu'à la Nationale, l'avait assailli une seconde fois à midi, à sa sortie, escorté de la rue de Richelieu à son bureau de la librairie Ernest-Pierre, boulevard Haussmann et, le soir, du boulevard Haussmann au métro de la Gare Saint-Lazare. Elle redoublait à l'instant qu'il sortait du souterrain, à l'Etoile.

Ainsi qu'il était convenu, Marcelle Raveil l'attendait au coin de l'avenue Mac-Mahon.

— Sapristi, quel lancement ! lui dit Axel. Au prix où l'on paye maintenant le papier, j'espère que Munsch va nous traiter royalement.

— C'est bien lui qui nous invite, mais pas chez lui, et je vous instruis pour vous épargner des gaffes. C'est son amie, Mme de Valliers (la comtesse) qui nous reçoit, son petit hôtel étant plus convenable à ces sortes de parties de plaisir, que l'appartement de garçon du plus opulent des financiers cosmopolites.

— Et il va sans dire que la Comtesse est la maîtresse du financier ?

— Je n'en sais rien, personne n'en sait rien, même pas eux, peut-être. Mon cher, depuis que ces choses-là n'ont plus la moindre importance, ni morale, ni sociale, elles sont devenues difficiles à diagnostiquer. Comment voulez-vous reconnaître un couple d'amants, dans une coucherie universelle. *A priori,* je vous drais que Mme de Valliers *doit* être la maîtresse de Munsch, comme elle doit l'être, l'avoir été ou la devenir de Rouvain, de Voussion, de Lorra, de Cabanel, de vous, sans parler de Su-

zanne d'Anglave, de Gladys Marxa, de Claudie, bref de tous les hommes et de toutes les femmes avec qui elle nous fait l'honneur de nous prier à dîner, ce soir. Il se peut également que Mme de Valliers soit pucelle, ce qui, d'ailleurs n'est souvent, de nos jours, que l'aveu de goûts contre nature. Ce que je sais, c'est que nous n'allons pas nous embêter. La comtesse, qui passe pour l'une des plus belles femmes de Paris, est, de surcroît, la plus spirituelle, et encore, vous m'entendez bien, la plus intelligente que je connaisse. Qui elle est, d'où elle vient, comment elle s'appelle, au juste, je ne le sais pas et je ne crois pas que beaucoup le sachent. Ce qui est sûr, c'est qu'elle parle le français comme la princesse Bibesco et l'anglais, le russe, l'espagnol comme le français; qu'elle a la coquetterie, l'élégance, les audaces et les prodigalités d'une jeune courtisane, avec l'industrie d'une vieille maquerelle et la distinction d'une femme du monde.

— Vous n'en êtes pas amoureuse?

— Non. J'ai beau être féministe, si je devais jamais aimer quelqu'un, je crois que ce serait un homme. Vous pouvez donc, si le cœur vous en dit, faire la cour à la Comtesse, sans crainte de me rendre jalouse. Je ne dissimule pas qu'elle m'a paru s'intéresser à tout le bien que je lui ai dit de votre talent. N'en doutez pas : si vous savez lui plaire, les colonnes du *Flambeau* vous seront grandes ouvertes. Ce n'est ni Munsch ni Rouvain qui pourraient lui refuser quoi que ce soit.

— Elle est donc bien puissante?

— J'ai l'impression qu'elle les tient par de formidables affaires qu'elle leur a apportées. Et puis, vous ne vous imaginez pas la femme qu'elle est. Elle a tout lu. Elle a tout vu. Elle connaît tout le monde et tous les mondes. Avec Munsch, elle discute de l'avenir économique du Caucase, et avec Cabanel, qui a été pasteur

à Montauban, de la prédestination et de la théopneustie. C'est elle qui a présenté Rouvain au Nonce et Voussion à Tchitchérine.

— Marcelle, vous n'auriez pas vu le jour sur la Cannebière?

— Non, à Angers (Maine-et-Loire). Je vous l'ai déjà dit. Mais si j'exagère, à peine d'ailleurs, c'est comme elle le fait elle-même, en ses jours de blague, et pour vous mettre dans le ton de ce que vous allez entendre, tout à l'heure, pour peu que vous excitiez sa verve et que le champagne soit honorable.

— Et dans quel salon aristocratique l'avez-vous rencontrée?

— Vous me le demandez?

— Comment? Elle aussi?

— Ah, non mon cher. Elle, elle était venue en cliente, avec toute une bande où, je l'ai su depuis, il y avait deux ministres. Je dois ajouter qu'elle n'a rien consommé, sauf quelques cocktails, et les alcools compliqués l'assombrissent. C'est elle pourtant qui présida « au choix », et vous n'auriez pu rien souhaiter de mieux, en fait de seins et de cuisses.

— Vous en étiez, évidemment?

— Je l'avoue sans modestie. Elle déclara que j'avais des yeux « nostalgiques » et me demanda si je ne me connaissais pas quelque ascendance scandinave. J'en profitai pour m'écarter de la ronde où ces messieurs manifestaient d'autres curiosités, et comme elle semblait elle-même plus désireuse d'en contempler le spectacle que de l'orner de sa beauté, nous causâmes, allongées sur un divan, en fumant des cigarettes. Elle me parla de la Russie. Je lui parlai de mon roman. Vous savez le reste.

— Toutes les palissades annoncent, à la fois, la naissance du *Flambeau,* « journal nouveau », et la publication de : *Moi, fille publique* par Marcelle Raveil. Et

Marcelle Raveil, amie cabocharde, mais fidèle, n'est pas plus tôt entrée au *Flambeau* qu'elle veut m'y introduire.

— Surtout, mon petit, surtout, Marcelle Raveil a dit un adieu que j'espère définitif, à la maison nourricière de la cité Pigalle.

Tout en causant, les deux jeunes gens avaient descendu l'avenue du Bois jusqu'à la rue Creveaux. Marcelle sonna à la porte d'un hôtel Renaissance qui occupait le coin de la rue Crevaux et de l'avenue Bugeaud.

— Monsieur Axel Dagan, un confrère plein de talent qui serait, pour le *Flambeau,* une recrue précieuse... Monsieur Munsch, notre grand patron.

— Che fous gonnais, disait Munsch, fous afez peaugout te dalent, mais fous n'êtes bas sérieux, fous êtes un ironisde et personne ne gombrend blus l'ironie. N'est-ce bas, Lorra?

— Bah! répondit celui-ci en serrant la main à Axel, c'est à peine si on comprend les injures...

— C'est pourquoi on ne les pardonne pas, dit une dame en entrant au salon.

— Ah! la Comtesse, s'écria Munsch qui s'empressa à baiser la main de la nouvelle arrivée. Et la présentant à Axel : Matame la Comdesse de Falliers, une brécieuse amie à moi, gui feut pien nous vaire l'honneur de brésider le bremier tîner tu *Flambeau.*

Grande et onduleuse, le col fin, la taille gracile, la comtesse avait drapé les formes de sa jeune maturité dans les spirales, audacieusement collantes, d'une soie mauve lamée d'argent. Sa gorge mate était nue sous la résille et sa jupe, fendue jusqu'au genou, révélait l'admirable galbe de sa jambe.

Elle avait donné sa main à baiser à Axel et s'était aussitôt détournée de lui pour répondre au salut de Maurice Rouvain, Président du Conseil. Mais bien qu'elle semblât ne lui prêter aucune attention, elle l'ob-

servait à la dérobée, tandis qu'il causait avec Lorra et Marcelle.

— Bordo? Xérès? disait Munsch, allant de l'un à l'autre, cordial, jovial, appelant chacun, homme ou femme, par son petit nom, lui rappelant d'un mot, au passage, l'état de ses affaires ou de ses amours, évoquant tout à coup, au milieu du cercle et le verre en main, des « coups » ou des « parties » dont nul ne savait, au juste, si le décor en avait été la corbeille de la Coulisse ou les fourrés du Bois de Boulogne. Et il ne prononçait jamais le nom d'un tiers, ami, ou ennemi, sans l'accompagner d'injures à l'accent tudesque : « Zette ganaille de Fireleau! » « Ze fieu zalaud de Gabanel. »

Cependant, le maître d'hôtel annonçait que la Comtesse était servie, et celle-ci, passant dans la salle à manger, indiquait sa droite à Rouvain et plaçait Munsch à sa gauche.

— Cette pauvre Gisèle de Valence, alias « Le Dromadaire », disait Lorra, continuant à haute voix les rosseries commencées, au salon, avec Suzanne d'Anglave, qui ne l'a pas vue écoutant, dans l'extase, les calembours les plus obscènes ne saurait se faire une idée des abîmes d'incompréhension que peut recéler un bel œil féminin.

— Ce n'est pas tout, dit Claudie Rigny, d'avoir de grands yeux : il faut savoir les remplir.

— Les femmes y ont moins de mal que les hommes, remarqua Axel, car elles ont, comme les mouches, des yeux à facettes. Grâce à cette heureuse particularité, elles peuvent voir à la fois dans toutes les directions, sans cesser de plonger leur regard, avec l'expression de la plus flatteuse avidité, dans les yeux de leur interlocuteur.

— C'est ce qui nous permet, répondit Suzanne, d'éviter quelques-unes des gaffes que commettent les hommes.

— Et, ajouta Mme de Valliers, de sortir sans dommage de quelques autres.

— Par malheur, reprit Axel, cette naturelle ubiquité sera bientôt sans emploi. La gaffe n'a son importance catastrophique que dans une société policée où elle emprunte, d'ailleurs, le charme de l'original et du spontané. Elle est inconnue chez les nègres et les cow-boys.

— Pourquoi, demanda Rouvain qui, en sa qualité d'homme de Gouvernement, tâchait toujours à élever le débat, pourquoi calomniez-vous la société de demain? Il est probable qu'elle n'aura pas quelques-unes de nos grâces. Elle sera rude. Elle aura les défauts de ses qualités. Mais songez à ses qualités, à sa puissance sur les choses, décuplée, centuplée, par l'utilisation, à peine entrevue aujourd'hui, des grandes forces naturelles. Songez aussi que grâce aux progrès des idées démocratiques, l'Europe ne sera plus, dans un siècle, et l'univers dans deux ou trois, qu'un unique réservoir de matières premières et de main-d'œuvre où puiseront fraternellement tous les peuples...

— Et, poursuivit Lorra, que feront périodiquement sauter les révolutions devenues, elles aussi, internationales.

— N'en croyez rien, dit Axel. Les peuples s'accommodent fort bien du nationalisme et les bolcheviks imposent à la Russie un impérialisme qui eût paru excessif à Iswolski.

— Ecoutez, cria Gladys Marxa, la Russie, moi je la connais, j'y ai été... Oui, parfaitement, et en pleine révolution. Figurez-vous que j'allais y jouer l'*Exquise Torture*. Vous savez, ce machin où mon mari, qui est docteur, m'enferme dans un cabanon, avec mon amant, après lui avoir inoculé la rage... Vous vous rendez compte? Eh bien, chaque soir, à Moscou, le théâtre était

plein à craquer de types en uniformes, de généraux et de poules emperlousées.

— Et, fit Lorra, c'est ton seul souvenir historique?

— Eh bien quoi, répondit-elle, je ne suis pas journaliste, moi. Je ne raconte que ce que j'ai vu... J'avais une introduction pour Lénine.

— Mazette, murmura Lorra.

— Mais parfaitement, reprit Gladys péremptoire, une introduction d'une poule qui lui avait prêté deux louis au quartier latin quand il était réfugié russe, et qui est maintenant brocheuse à l'*Humanité*. Alors vous comprenez?... Lénine a été très gentil. Il m'a dit : « Mademoiselle, si vous entendez parler de la terreur, vous pourrez dire que c'est vous qui l'avez apportée. »

— Un ban pour Gladys, proposa Lorra, et, quand le silence se rétablit : « Es-tu sûre, demanda-t-il à Gladys, d'avoir été reçue par Lénine lui-même?

— C't'idée! fit-elle en haussant les épaules. Puisque son nom était sur l'enveloppe avec « personnelle ». D'ailleurs, ajouta-t-elle dans le crépitement des rires, son ancienne copine m'avait donné des détails... J'ai bien vu à qui j'avais à faire...

Cette vue de l'histoire contemporaine, fit gravement Axel, n'est pas moins riche en enseignements que celles de la plupart des auteurs classiques. L'Histoire est probablement la moins conjecturale de toutes les sciences, parce qu'elle est la plus subjective.

— Pourquoi, demanda Marcelle Raveil, exigerait-on de l'histoire plus de véracité que du roman? Réels ou fictifs, les personnages ne sont connus de la postérité que par l'idée qu'elle se fait d'eux. N'est-il pas évident qu'un héros imaginaire comme Julien Sorel ou Anna Karénine a, aujourd'hui, plus de réalité objective que tel authentique homme d'Etat, un général Bernadotte, ou un Waldeck-Rousseau? En tout cas, il a une autre influence sur les idées et sur les mœurs, il suscite des

rêveries infinies, il modifie la sensibilité de millions de jeunes hommes et de jeunes femmes, il donne naissance, à son tour, à des milliers de romans, dont les plus attachants ne seront peut-être jamais écrits, mais sont vécus.

— Croyez-vous, s'écria Rouvain, que le souvenir de Napoléon ou de Gambetta soit perdu?

— Pas de politique, eh, là-bas, cria Suzanne.

Sur un signe de Mme de Valliers, le maître d'hôtel emplissait de nouveau les coupes et Rouvain se leva :

— Je bois, dit-il, à notre charmante présidente, Mme de Valliers, à notre hôte, notre ami Munsch et, aussi, à leur enfant qui est un peu notre enfant à tous : au *Flambeau*.

— Vive la Comtesse, vive Munsch, vive le *Flambeau!* s'écrièrent-ils tous, debout. Et, comme ils se rasseyaient, Suzanne, dont les yeux vacillaient déjà, fit signe qu'elle voulait parler :

— Buvons, proposa-t-elle, en brandissant son verre, buvons à celui qui sera le premier gris!

— Nous le connaissons déjà, répondit Lorra : vive Suzanne!

— A la fôtre, brésident du gonseil, dit Munsch à Rouvain.

— A la vôtre, plus que roi, répondit Rouvain.

— Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, murmura Suzanne à l'oreille d'Axel, mais je trouve qu'il fait chaud. Et, sans attendre sa réponse, qu'elle sollicitait pourtant d'un regard humide, elle commença de dégraffer son corsage.

— Cela tient, lui répliqua-t-il, à ce que vous êtes vêtue d'étoffes légères et transparentes qui laissent passer la chaleur extérieure.

— Ah! aussi, je me le disais bien, fit-elle avec conviction, et elle se leva pour laisser glisser sa robe à ses pieds.

— Moi, confiait Claudie à Lorra, mon tort, c'est que je n'ai pas de rancune.

— C'est comme moi, répondit celui-ci, je n'ai que des haines.

Mais Munsch, qui avait entendu le dernier mot, protesta, quant à lui, qu'il ne se vengeait jamais.

— Non! Et Lormois? lui repartit Lorra.

— Lormois, che l'ai tébrouillé, ce n'est bas la même chose. T'ailleurs, che n'aurais bas bu tout seul. Roufain m'a tonné un goup te main.

— Lormois, demanda Gladys, c'est bien ce type dont tous les journaux parlent et qui est à la Santé?

— Oui, reprit Lorra, c'est parce que Munsch ne se venge jamais.

— Non, che ne me fenche chamais, mais che rigole guelgue vois. C'est une ponne plague et un goup de tix millions.

— Dix millions, murmura Suzanne, dont les yeux chaviraient.

— Malheureusement, lança la Comtesse les cils baissés, tous les coups ne rapportent pas autant.

— Oh, toi! fit Claudie.

— Madame, prononça Axel avec une cérémonieuse gravité, je présume que votre courte vie fut riche d'observations et serait, pour nous tous, utile en enseignements. Ne daignerez-vous pas nous conter votre histoire?

— Cher Monsieur, répondit-elle, mon histoire, comme vous dites, ne serait peut-être pas moins philosophique que vos *Eclaircissements.*

— Comment, demanda l'écrivain, vous me connaissez donc?

— Vous-même, depuis deux heures à peine, mais votre livre depuis l'année dernière. Je l'ai pris, un matin, chez Mlle Monnier.

— Et... vous l'avez lu?

— Cette question, reprit la Comtesse, pourrait paraître l'expression d'un doute humiliant : excusez-moi si je n'y vois que l'effet d'une modestie excessive.

— Madame, reprit le jeune homme de plus en plus intrigué, vous me ferez l'honneur d'accepter mon dernier ouvrage, avec une dédicace où il me soit permis d'exprimer une double admiration.

— Vous l'écrirez donc sur l'exemplaire à grandes marges que Gallimard m'a envoyé lundi.

— Mes *Apologues sans moralité?*

— Eux-mêmes, affirma la Comtesse. Mon Dieu, ajouta-t-elle, je ne me vanterai pas d'entendre parfaitement les poèmes de M. Paul Valéry, mais en ce qui vous concerne, vous n'écrivez qu'en prose, et vous traitez des sujets de politique et de morale qui me sont plus familiers. Mon histoire, véridiquement rapportée, vous le montrera, j'espère.

— Comtesse, dit galamment Rouvain, nous sommes suspendus à vos lèvres.

— Je ne vous dirai pas, commença la Comtesse de Valliers, que je suis la fille d'un officier supérieur, pour la raison que mon père était général.

— Ah, elle est bonne, s'esclaffa Lorra.

— Oui, reprit-elle, il était général, étant Mexicain, et tous les Mexicains étant pour le moins généraux, sauf les militaires de carrière, bien entendu. Expatrié, réfugié dans l'Amérique centrale, il avait été condamné à quelques années d'emprisonnement par la justice mexicaine pour une peccadille d'amoureux, et aussi, je crois bien, pour émission de fausse monnaie. Il s'évada et pensait revenir en France, ou tout au moins en Europe, quand il fut capturé par une bande qui marchait sur Mexico pour y proclamer un *pronunciamiento*. Il dut faire le coup de feu avec elle sur les troupes encore régulières, mais une discussion s'élevant, soudain, entre son général et son colonel, il jugea expédient de

casser la tête au premier, ce qui était le plus simple pour promouvoir le second au grade supérieur. Celui-ci devenu, bientôt après, Président de la République, le nomma à son tour général et lui confia le gouvernement militaire du Hidalgo. Mon père, qui avait des mœurs, ferma incontinent tous les bordels de sa capitale, à l'exception de vingt-huit, deux par quartier, pourvus par ses soins d'un monopole d'Etat et du confort moderne. Il installa le plus somptueux dans l'Hôtel des Postes, le plus vaste monument public, à ce moment vacant, la révolution ayant coupé toutes les communications avec le reste du territoire et mon père ne se souciant pas de les rétablir.

» Je croissais en force et en beauté au milieu de ses pensionnaires que ma bonne mère m'avait appris à appeler mes « *tias* » ce qui, en espagnol, signie: tantes, quand les Etats-Unis s'avisèrent que l'administration de la république était un opprobre pour la civilisation. Ils débarquèrent donc un corps expéditionnaire à Vera-Cruz, coulèrent le *Guatimozin*, qui était l'unique navire de la flotte mexicaine et, pour cette raison péremptoire, le vaisseau amiral. Ils s'emparèrent de Pachuca la capitale, singulièrement de l'hôtel des Postes où ils hissèrent, de nouveau, un télégraphe, tout exprès pour annoncer au monde que le drapeau étoilé flottait sur les ruines de mon foyer paternel.

» Cependant, une douzaine de quakeresses avaient remplacé ma mère et mes tantes, dispersées à travers les Amériques, et distribuaient par les faubourgs des *Anciens Testaments* imprimés en espagnol à Philadelphie.

» L'une d'elle voulut bien se charger de ma première et même de ma seconde éducation. Je puis dire, aujourd'hui, que c'était une sainte femme, bien que ma bonne mère m'eût appris à traiter comme chien et porc tout ce qui ne confessait pas la religion catholique, aposto-

lique et romaine. Elle commença de m'enseigner à la fois la genèse et l'anglais, double entreprise dont aucune ne facilitait l'autre. Grâce à une intelligence que chacun qualifiait de précoce et à des fessées appliquées avec une conscience de méthodiste, je fis des progrès rapides. Elle y gagna, de son côté, d'apprendre l'espagnol que je tenais de mes *tias,* un espagnol tout émaillé de *cogno,* de *picha di jodillo,* de *cassuela* et de *mierda,* que la crainte et révérence du martinet transformaient ingénument dans ma bouche en autant de *Holy Ghost* ou de *God bless you.*

» J'atteignis ainsi mes quatorze ans, et ma mère adoptive, qui en avait trente et un, épousa un *head clerk* de la *Manchester Factory, quaker* comme elle et puissamment râblé. Ils furent deux, désormais, unis par un évangélique amour, à m'enseigner le christianisme en esprit et en vérité, ainsi qu'à me fesser, alternativement, du dîner au coucher, le samedi soir, pour me préparer aux félicités spirituelles du Saint Jour.

» J'avais, s'il faut tout vous dire, la beauté du diable et la pureté des anges, lorsqu'enfin nous nous embarquâmes, tous trois, pour Londres où Mr Ralph Clarck, « My father » comme je le nommais, était rappelé par sa compagnie. Il allait y diriger à son tour l'exportation du whisky et des Bibles et je reçus, dès lors, l'éducation des Anglaises de qualité. Je me perfectionnai à la *High School* dans l'étude de l'anglais, du français et de l'espagnol, j'étudiai les mathématiques et l'histoire de mes trois patries. A seize ans, je lus le *Napoléon* de Carlyle et je savais par cœur Dante Gabriel Rossetti. Comme il convient à cet âge et dans ces climats, le martinet était remplacé, au sein de la famille, par les brassées d'orties et les verges de bouleau, préalablement détrempées dans un seau d'eau fraîche.

» Je ne tardai pas, d'autre part, à connaître les commodités que les squares londoniens offrent à l'heureuse

liberté des jeunes gens et des jeunes filles, et j'eus bientôt un *sweet heart* de dix-huit ans, blond et rose comme un jambonneau auréolé de lard. Le malheur voulut qu'il sollicitât de moi le premier rendez-vous dans sa chambre pour l'après-midi du dimanche. Je lui causai la plus vertueuse indignation de sa candide adolescence en lui affirmant que je travaillais le jour du Seigneur, ayant réfléchi à propos qu'en raison des habitudes pédagogiques de Master et Mistress Clarck, mes fesses n'étaient guère présentables que du mardi au samedi.

» Je perdis ainsi mon premier et unique amour et je le pleurais silencieusement un soir, en regardant couler la Tamise, quand je m'entendis interpeller en espagnol. Je crus revoir soudain les palmiers de mon enfance. Un *caballero,* vêtu avec la plus apparente distinction, confessa mes chagrins, compatit à ma nostalgie, m'expliqua enfin qu'il était précisément à la recherche, d'ordre de Sa Majesté Catholique, des jeunes Ibériques exilées comme moi-même en grand nombre, par les Yankees, pour les réintégrer dans les héritages et dignités de leurs ancêtres.

» Je le questionnai avec avidité sur mon père, mais, par un sentiment de piété filiale auquel vous rendrez hommage, je ne rappelai de toutes ses anciennes qualités que celle de général. J'appris avec des transports qu'il était monté en grade et commandait comme maréchal, au Chili. Il ne tenait d'ailleurs qu'à moi d'aller le rejoindre, sans qu'il m'en coûtât rien, l'officieux *caballero* ayant un passe-port tout préparé à mon intention.

» Je montai, sur-le-champ, à bord d'un vapeur portugais où je fis connaissance avec quatre Françaises et deux Israélites de White Chapel, également promises aux engagements les plus rémunérateurs, soit comme artistes lyriques ou femmes de chambre et, vingt-deux

jours tard, je fis une entrée sensationnelle dans le « salon des glaces » du « Palmarium » à Santiago. Par un double hasard, mon père était absent, mais j'y retrouvai ma mère et l'une de mes « *tias* » qui jouaient à la belote avec deux négresses.

» J'avais dix-huit ans, j'étais belle, ce fut peut-être l'une des plus heureuses périodes de mon existence. Si je l'avais abordée avec une ridicule crédulité, mes voyages et mes études n'avaient pas laissé de m'y préparer utilement.

» Outre ma langue maternelle, notre doux parler français, je possédais maintenant l'anglais et l'espagnol. J'en eusse remontré en théologie à tous les quakers des deux continents. Mon épiderme, sur lequel l'adversité avait frappé en en ravivant à chaque coup la fraîcheur, était, particulièrement aux fesses, d'une fermeté à toute épreuve. Il n'en fallait pas tant pour que je fusse honorée de la préférence de tout ce que Santiago comptait alors de planteurs cossus. Je trônais au salon des Glaces, parmi les bouteilles de whisky et de vin de Champagne, et j'approvisionnais généreusement ma pauvre mère des jetons de cuivre qui étaient la monnaie du lieu, pour qu'elle pût jouir, sans scrupule de conscience, de l'honorariat dû à son âge.

» Evidemment promise à une destinée cosmopolite, c'est là que je fis la connaissance du comte moscovite à qui je devais m'unir par les liens du mariage.

» C'était alors un bonhomme de quarante ans, débauché comme un boyard, ingénu comme un moujik, qui n'avait de sa vie lu que des almanachs, baisait toutes les icônes et chantonnait la *Belle-Hélène*. Je jugeai piquant de lui révéler le roman russe, et je me mis à jouer les Maslowa, en l'incitant à consommer de l'extra-dry.

» Il me raconta qu'il était venu à Santiago fermer les yeux et recueillir la succession d'un oncle naturalisé

Chilien, mais d'origine roussillonnaise, et mort *intestat*, après avoir heureusement converti en pinèdes et oliveraies, entre Collioures et Port-Bou, les quelques millions de pesos gagnés dans l'exportation du salpêtre.

» Il m'apprit aussi qu'il était marié, mais que, séparé de la comtesse, en raison de la contrariété de leurs humeurs, il se sentait fréquemment enclin à noyer la sienne dans les épanchements adultères et la vodka. Je lui remontrai qu'il avait jusqu'à ce jour vécu en païen, je le conjurai, dans le plus authentique patois de Chanaan, soutenu d'une fureur espagnole, de faire une fin chrétienne. Il la fit même orthodoxe, quelques mois plus tard, en me conduisant au maître-autel de Saint-Izaac le Dalmate à Pétersbourg, la comtesse, de son côté, en ayant fait une autre, non moins édifiante, mais solitaire, celle-là, et consécutive à une pleurésie. Et je régnai deux ans dans un faste asiatique sur le gouvernement de Kalouga. Mais, M. Axel qui est psychologue devine déjà que cette union ne devait pas être heureuse. Il me faut l'avouer, Pétersbourg et Moscou n'avaient pu me faire oublier Paris, Deauville et Biarritz. Généreux comme tous les Russes bien nés, qui ne se considèrent jamais que comme des possesseurs viagers et bénissent également Dieu de leur retirer, ou de leur donner la richesse, le Comte avait fait galamment hommage, à sa fiancée française, de ces huit mille hectares de vignobles et pâturages qu'il venait, pour lors, d'hériter de son oncle roussillonnais, décédé à Santiago. Non moins magnanime que lui, je lui pardonnai, non sans une secrète humiliation, son penchant incorrigible pour les filles de cuisine et la *vodka* et je divorçai avec dignité.

» Rendue à Paris, accueillie sous l'égide de M. Rouvain et de M. Munsch, je rêvais de donner à la France un joyau qui fît pâlir l'éclat de tous ceux que j'ai contemplés dans l'un et l'autre monde. Grâce en soit rendue

à M. Rouvain, à M. Munsch et au parti français, mon rêve est exaucé. Face à la Méditerranée, au pied de l'antique Aphrodision, l'univers va voir s'ériger la plus belle des villes d'art et de volupté, la ville multiple et unique où tout étranger, sous quelque ciel qu'il ait aimé la douceur du jour, sera contraint d'y reconnaître le visage de sa patrie et de lui préférer le visage de la France.

» Mesdames et Messieurs, je vous convie d'ores et déjà à pendre la crémaillère dans la salle à manger hispano-mauresque d'*Aliaga*.

— Brafo bour la Gomtesse, s'écria Munsch, c'est une vemme ingombaraple. C'est doujours elle gue che gonzulte tans les crantes zirgonsdances.

— Madame, lui dit Axel, dans votre histoire si riche en vérités théologiques et autres, il me paraît manquer quelque chose.

— Qui est... demanda la Comtesse.

— L'amour, lui répondit-il.

— Non, protesta Claudie, mais tu ne l'as pas regardée.

— M. Axel a raison, confessa Mme de Valliers avec une mélancolie soudaine. J'ose dire que la théologie me semble avoir perdu quelques-unes de ses séductions et que M. Jacques Maritain me persuade, sans émouvoir en moi cet ineffable appétit du divin dont j'ai dû la révélation à Master et à Mistress Clarck.

— Moi, dit Suzanne, il y a un louf qui a voulu, une fois, me foutre la fessée avec sa ceinture de cuir. Y a rien eu à faire : je marque tout de suite.

— Zi che fous afais denue, lui dit Munsch, vous auriez fu ça.

— Oui, oh vous, on vous connaît, seulement, très peu pour moi.

— Fous dides ça, fit-il goguenard.

— Je dis, je dis, répliqua Suzanne en se levant et en

se plantant les poings sur les hanches : Vous pas plus qu'un autre.

— Ne fous vachez bas, che tis seulement gue si ch'y medais le brix...

— Vous croyez ça? Parce que vous avez du pèze plein votre grosse bedaine? Eh bien, mon vieux, t'y fie pas. Même les putains ne sont pas toujours à vendre.

— Heureusement pour les honnêtes femmes, murmura la Comtesse en envoyant au plafond la fumée de sa cigarette.

— En dépit de certaines apparences, observa Rouvain, je crois même la femme moins vénale que l'homme.

— Le féminisme changera cela, répliqua Lorra.

— Sans parler des tapettes, dit Gladys. Si vous fréquentiez comme moi les coulisses...

— Z'est l'éfolution, fit Munsch.

— Dites plutôt l'involution, repartit Axel.

— Evolution ou involution, dit Verdier, tout ce que je crois savoir, dans l'ordre de la politique, c'est que la France fout le camp. Ne boudons pas au plaisir de voir se décomposer une civilisation; c'est un spectacle qu'on ne peut pas se donner tous les jours, ni même tous les siècles.

— Vous ne comprenez pas, s'écria Rouvain, que nous assistons à la naissance d'un monde nouveau, à l'avènement de la démocratie intégrale, au triomphe du nombre. Pour moi, je n'ai jamais reconnu comme légitime d'autre puissance que lui. Je n'ai jamais eu foi qu'en lui. Tout enfant, j'ai compris ce que l'on pouvait, ce que l'on devait attendre de l'association. J'ai découvert cette grande loi politique que ce qui importe dans un groupement d'hommes, ce n'est ni la valeur individuelle de chacun, ni le but qu'ils se proposent, mais le groupement lui-même, le groupement *en soi,* le nombre, enfin. Tout au long de ma vie publique, je n'ai fait que vérifier cette découverte par mes succès. Col-

légien, j'avais été frappé de ce fait que six ou huit de mes condisciples élevaient secrètement des lézards dans leur pupitre. Je les groupai, je les constituai en association sous le nom de « Comité pour l'étude et la défense du Lézard ». Ce fut ma première présidence. Accompagné du secrétaire et du trésorier, j'allai trouver le professeur d'histoire naturelle et j'obtins qu'il consacrât une leçon spéciale aux lacertidés. Désormais, le lézard ne fut plus prohibé, mais autorisé, que dis-je recommandé. Un mois ne s'était pas écoulé qu'il y avait, en cinquième moderne, quarante-deux lacertidophiles qui, tous, cotisaient à mon comité.

» Plus tard, à Clermont-Ferrand, étudiant pauvre et ne frayant qu'avec des étudiants pauvres, je me préoccupai des difficultés d'ordre pécuniaire que nous rencontrions, les uns et les autres, à la satisfaction des désirs les plus légitimes de notre nature.

» J'avisai une fille d'auberge, complaisante et légèrement bigle, à qui je m'ouvris de mon projet de l'installer, à quatre et à frais communs dans un logement meublé, modeste mais décent, non loin de la rue des Gras. Elle accepta avec gratitude et pourvut désormais à toutes nos nécessités, tenant notre linge, faisant notre popote, remplissant alternativement, à l'égard de chacun de nous, l'office d'une servante-maîtresse collective.

» Ce fut ma seconde présidence. Mais comment pourrais-je vous énumérer tous les groupements que j'ai présidés par la suite, Sociétés de gymnastique, chorales, comices agricoles, expositions horticoles, conseil municipal, conseil général, tant qu'enfin je devins député, sénateur, ministre et président du Conseil.

— Vive Rouvain! cria Lorra le verre en main.

— Partout et toujours, reprit Rouvain après avoir vidé sa coupe, je n'ai fait que servir le nombre, en tant que nombre. Et c'est là, Mesdames et Messieurs, non seulement ce que vous appelleriez la « règle du jeu » en

régime démocratique, mais encore, croyez-moi, car je parle sans ironie, une grande loi, la loi même de la générosité et de la justice. Le nombre est ignorant, dites-vous? Il est imbécile? Rien de plus vrai. Mais il sait ce qu'il veut, et ce qu'il veut, c'est essentiellement la satisfaction de ses instincts, qui sont ceux de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale. Il veut manger, il veut vivre, il veut durer et se perpétuer.

» Prenez-en votre parti : le règne des prétendues élites est fini. Celui du nombre commence. Il se peut que le servage économique du prolétariat ait été la rançon de la civilisation antique et la condition du « miracle grec » : *Paucis vivit humanum genus!* Mais l'humanité entend désormais vivre pour elle-même. Elle n'aura pas demain d'autre loi que sa loi, la loi du nombre.

— La ponne plaque, s'écria Munsch en pouffant de rire. Fous foulez rire. La loi te l'or. Gu'est-ce gue fous foulez gue le nompre vasse gondre l'or? Est-ce gue douchours l'or n'est bas le maître tu nombre?

— Certes, reprit Lorra. Des imbéciles reprochent à la finance d'être internationale. Mais, la démocratie ne l'est-elle pas de son essence? Et ne comprenez-vous pas que la démocratisation progressive du monde facilite et même conditionne, nécessite, une concentration graduelle des capitaux?

» Les effets du socialisme et ceux de la dernière guere, qui se sont partout si merveilleusement conjugés, ont décuplé, centuplé les moyens d'action de la ploutocratie. La fiscalité actuelle, qui est leur œuvre commune, absorbe jusqu'au tiers des revenus, jusqu'à la moitié des successions. Eût-on pu imaginer rien de mieux pour achever demain dans chaque Etat la nationalisation des capitaux, et préparer, pour après-demain, leur internationalisation au profit de ce « super-Etat » que deviendra la Société des Nations?

» Comment d'ailleurs, pourrait-on concevoir une ré-

publique universelle, sans une finance universelle qui la domine? Comment la puissance concrète de l'or ne se jouerait-elle pas d'une assemblée d'avocats n'ayant d'autre principe de cohésion qu'un *credo* humanitaire, baragouiné en cinquante idiomes?

Munsch a raison, le nombre ne travaille que pour l'or. L'or est toujours et partout le maître de la démocratie.

— Tant pis pour elle, dit Axel, car l'or lui-même n'est qu'un esclave et son règne ne fait qu'annoncer celui du plus ridicule et du plus odieux des tyrans. Subordonner tout à l'or, c'est risquer de tout perdre avec l'or. Et précisément parce que les âmes incultes croient pouvoir tout acquérir avec de l'or, elles se trouvent plus dénuées, quand elles n'en ont pas ou quand elles n'en ont plus. C'est ainsi qu'a cru, avec la fièvre de l'or, l'envie, ce chancre des démocraties.

» Discrédit jeté sur tout ce qui ne s'achète pas, fureur de posséder tout ce qui s'achète : voilà le mal universel né de l'or. Mais l'or est son propre bourreau et sa propre victime. A force de se repaître des seuls biens qui soient accessibles, à force de ravaler ceux qui lui sont inaccessibles, il s'encanaille de plus en plus, il se prostitue, il se dégrade.

— Dis donc, sois poli, s'écria Suzanne à cheval sur les genoux de Lorra.

— Lamentables ploutocrates, reprit Axel, vous vous croyez les maîtres du monde et vous êtes les plus débiles, les plus bernés et moqués des esclaves. Toutes vos richesses, toutes vos ambitions, toutes vos prétentions à tout avoir et à tout pouvoir, toutes les flatteries que vous recueillez de vos courtisans, toute cette immense, universelle envie, que vous allumez au cœur des hommes et des femmes, cette fureur de jouir qui fait surgir Demos du brasier des révolutions, vous l'humiliez...

— Defant gui? demanda Munsch goguenard.

— Devant le Dieu auquel vous sacrifiez toujours sans l'avouer jamais...

— Et qui est? demanda Rouvain.

— Qui est, reprit Axel, la divinité la plus barbare et la plus orgueilleuse, la plus tyrannique et la plus vile, la plus inerte et la plus impitoyable, la plus dépourvue d'âme, d'esprit, de cœur, d'yeux, d'oreilles...

— Finira, finira pas, cria Claudie.

— Celle dont les mouvements ne sont que des réflexes et la voix du borborigme.

— Laquelle, enfin? cria Lorra.

— Et à laquelle, pour votre expiation, vos larges faces de riches finissent immanquablement par ressembler...

— Et qui s'appelle? demanda Munsch.

— Le Cul, répondit Axel.

— Attrape, mon vieux, lança Suzanne qui se tordait, les poings sur les côtes.

— Non, fit Gladys, ce qu'il est marrant, ce frère-là!

— Et physionomiste, ajouta la Comtesse.

— Merci pour les riches, lui dit Rouvain qui ne riait pas moins que les autres.

Mais Munsch, lui, ne riait pas :

— Zes Vrançais, murmura-t-il, penché vers Claudie, tandis que la tempête s'apaisait pour s'enfler plus bruyamment, on ne sait chamais z'ils barlent zérieusement.

— Oui, quand ils rient, lui repartit Lorra.

— Parfaitement, reprit Axel, et le malheur suprême, c'est que, sous la morne et abjecte domination du nombre et de l'or, du nombre, esclave lui-même de l'or, les enfants de Rabelais et de Voltaire sont en train de perdre jusqu'au goût du rire. Contemplez les mines jaunâtres qu'ils promènent, en traînant leur progéniture, le samedi soir au long des boulevards et le dimanche après-midi dans les allées du bois de Vincennes,

les trognes congestionnées qu'ils tournent au cinéma, vers les pitres neurasthéniques d'outre-atlantique et les fesses cosmopolites des super-revues les plus parisiennes. Tout ce peuple, comme tous les peuples de toutes les décadences, ne pense plus qu'à *voir*, ne vit plus que pour *voir*. Mais il rit sans gaîté, parce qu'il voit sans comprendre. Son rire n'est qu'une grimace ou un hoquet. La succession des images est si rapide dans cette civilisation industrielle et mécanique, qu'elle ne permet même plus à la foule la liaison et l'enchaînement des idées. Aussi, les spectacles où la foule se rue ne font-ils qu'approfondir son abrutissement. L'abrutissement, cet abrutissement universel et intégral, voilà l'effet logique et inéluctable, la fin dernière et nécessaire de la démocratie. Le règne du plus grand nombre, c'est par définition le règne des plus ignares et des plus incultes, le règne de la bête. Mais, dès que la bête a été déchaînée, dès qu'elle a bien saccagé son étable et proclamé sa dérisoire royauté, le ploutocrate arrive qui se prosterne et l'adore. Il admire comme autant d'œuvres d'art ses ruades et ses pétarades. Il fonde des journaux, des théâtres, des librairies, des cinémas, le plus de cinémas possible, pour exalter, magnifier, encenser, tous les attributs de la bête. La digestion, la copulation, deviennent des rites, et la vie, dans ce qu'elle a de plus animal, une religion. L'instinct se subordonne l'intelligence. Le trésor d'abstraction et de généralisation, amassé par les siècles, se dissout dans le songe obscène et les éructations moroses d'un troupeau de ruminants.

— A bas les vaches! cria Verdier.

— Dès que l'égalité est proclamée, il n'est pas moins inique de compter par tête que par ordre, car il n'est pas d'inégalité, il n'est pas de privilège que ne justifie la comparaison de deux têtes, car il n'est rien de plus irréductible à une commune mesure que l'intelligence,

ni rien qui comporte plus de différence en qualité, sinon en quantité, que la culture. C'est pourquoi la démocratie et la ploutocratie sont les ennemies nées de la culture et de l'intelligence. C'est pourquoi, dans les Etats-Généraux des Etats de demain, on ne saurait compter autrement que par culs. Le cul, Mesdames et Messieurs, tel est le symbole, l'effigie, des républiques de l'avenir, des républiques fondées sur le nombre. De fait, il ne cesse de s'identifier de plus en plus avec la démocratie. Sans doute, le buste en plâtre de la République s'érige encore sur les cheminées en faux marbre de nos mairies, sous le portrait, barré du grand cordon rouge, de M. Doumer : simulacre vain, simulacre périmé. Lisez nos romans, entrez dans nos théâtres, ouvrez nos journaux, contemplez nos films, écoutez les conversations de nos boulevards et de nos rues, de nos salons et de nos bureaux, de nos magasins et de nos autobus, de nos thés, de nos cafés, de nos squares. De quoi rêve-t-on, de quoi parle-t-on, sinon du cul?

— Et ta sœur? lui cria Suzanne.

— Considérez maintenant nos femmes, la femme! Elle revendique tout, arrive à tout, monte partout, grimpe partout, se hisse, se huche et se juche partout. Elle voit tout, entend tout, dit tout, comprend tout, sait tout, fait tout. Et partout, elle n'est plus que la servante, la serve du cul. Partout, les longs bas transparents, les dessous absents, les pantalons collants, les souliers trop étroits et les talons trop hauts, les tailles trop longues et les jupes trop courtes, tout a été prévu, voulu, cherché, calculé, mesuré, combiné, pour signaler, souligner, dégager, cambrer, évaser, étaler, exhiber et offrir le cul.

» Enfin est venu le jazz! Nos mondaines et nos demi-mondaines, nos vierges et nos demi-vierges, nos garçons et nos garçonnes, nos boniches et nos godiches, nos lesbiennes et nos comédiennes, nos cinéastes et nos pédérastes, nos rombières et nos charcutières, nos ar-

pètes et nos gigolettes, cousettes, midinettes et tapettes, nos rastas, bougnats, galapiats, goujats et gagas, nos enrichis, chéris, nervis, titis, affranchis et avachis, nos calicots, gigolos, rigolos et ballots, nos greluchons, nos drolichons, nos folichons et nos cochons, tout Paris, du faubourg Saint-Germain à la rue de la Charbonnière, et toute la France, des lectrices d'Henry Bordeaux à celles du *Kama-Soutra,* se sont mis à danser des *steps,* des *tangos,* des *matchiches,* des *blues,* des *charlestons,* des *schimies,* qui, sous des noms espagnols ou anglais et sur des rythmes de l'Angola, de la Pampa ou de l'Ouganda, sont moins encore des répliques de la danse du ventre que de la danse du cul. Et, quand toute la France, tous les Français et toutes les Françaises, ont eu ainsi avancé, reculé, renflé, bombé, balancé, agité, secoué leur cul en cadence, ils ont enfin compris l'inanité de la pudeur verbale, ils ont avoué pour leurs véritables maîtres en contorsions lubriques et en déhanchements obscènes les nègres de l'Amérique. Ils ont osé adopter et appeler par son nom la danse qu'ils dansaient de tout leur cul: le *Black-Bottom!* Le Cul Noir!

» Désormais, la révolution est faite et achevée, qui substitue la multitude à l'élite, le cœur à la tripe, la tripe au cœur, et le cul à la tripe. Belphégor est roi. Et à Beethoven, à Shakespeare, à Delacroix, à Pythagore, Belphégor montre son cul!

» Le cul, voilà votre maître, votre roi, votre pape et votre dieu. Aussi sûrement, aussi infailliblement, aussi fatalement que la démocratie c'est la ploutocratie, la démocratie c'est encore, et toujours, et partout, la pornocratie et la pygocratie! Pygocrates, en place pour le *Black-Bottom!*

— Bravo, s'écrièrent à la fois Rouvain, Lorra, Suzanne, Gladys.

— Qu'est-ce qu'il nous passe! fit Claudie.

— Ça, c'est un homme, fit la Comtesse.

— Et vous vous y connaissez, lui répondit galamment Rouvain.

— Vive le cul! vociféra Suzanne.

— La nuit! la nuit! implorait Gladys.

L'électricité s'éteignit, les mains empoignèrent au hasard les seins et les croupes. Les couples se nouèrent pêle-mêle sur les divans et les tapis. Un silence tomba, sourdement coupé, par instants, de soupirs contenus, de râles étouffés, de supplications confuses, d'obscénités chuchotées avec les inflexions brisées de la tendresse, d'aveux et d'appels d'amour, vomis à pleines lèvres, comme des injures.

Et la première lueur du jour apparut. Les persiennes avaient blanchi. Des ombres se détachaient de l'ombre. Un train de Ceinture siffla, des seaux brinqueballèrent dans une voiture de laitier qui passa. Et, tout à coup, surgis de la première rame du métro, des marchands de journaux se répandirent dans les rues, criant: « *Le Flambeau,* journal nouveau! » « *Le Flambeau,* organe du Parti Français! »

Mme de Valliers s'accouda à un coussin, fouilla du regard l'obscurité, cherchant à reconnaître, l'un après l'autre, chaque visage : Axel et Marcelle avaient disparu.

CHARLES BRIAND.

(*A suivre.*)

JUSQU'A L'AURORE

Pour René Fernandat.

I

Nous voici confrontés avec la solitude
qui retentit du chant mystérieux des livres
ô fille de Minerve, et ta sagesse élude
les tourments dont tu me délivres!

Que la nuit soit venteuse ou calme sur les cimes
des arbres bleus dont l'ombre océane, à nos portes,
agitant du couchant les dépouilles opimes,
se couronne de feuilles mortes,

et qu'offrandes au seul silence, parfumées,
des corolles de fleurs se forment ou s'effeuillent,
fières pareillement d'être enfin illunées,
qu'elles se parent ou s'endeuillent,

il suffit que l'oiseau palladien s'enfonce
au cœur de la forêt stellaire qu'il explore,
pour qu'à l'esprit ravi se promette et s'annonce
un pur bonheur jusqu'à l'aurore!

II

Bonheur de s'abreuver à la source des âges,
et dont la Poésie est la nymphe Aréthuse!
Bonheur de caresser les clairs et beaux visages
des sœurs mortelles de la Muse!

Etanche notre soif : l'onde est miraculeuse
qui d'Homère à nos jours grave en sa transparence
ce qu'un oiseau, qu'un cœur et qu'une nébuleuse
ont de rumeurs et de silence;

et ses rives d'azur et d'ombre environnées,
où jusqu'aux fleurs sans nom ne cessent point d'éclore,
résonnent de l'appel des belles fortunées :
les Sirènes, Cassandre et Laure!

Et c'est toi qui ravis au temps et les prolonges
— apaisement pour nos paupières oppressées —
les formes, la douceur, les charmes de ces songes,
ô sœur des phrases balancées!

III

Module encor le chant magique, et Béatrice,
Olive l'Angevine, honneur de la Pléiade,
Hélène, Marie et d'autres inspiratrices,
offrant leurs lèvres de grenade

ou proposant aux yeux la tragique Ophélie,
nous ouvriront le cœur vibrant de Jean Racine :
nous verrons Bérénice, Hermione, Athalie
venir de la double colline.

Ah! sachons bien jouir de l'heure fugitive,
— ainsi que d'une gerbe odorante d'automne —
qui nous vaut le plaisir d'étreindre en Iarive,
muses que la Muse couronne,

ces femmes d'un grand siècle et de la Renaissance,
— volupté rare et joie en nos jours défendues —
qui ne seront jamais pour notre Connaissance
des Eurydices reperdues!

IV

Quelle corde vouée aux charmes s'est rompue,
ensanglantant nos mains, ô compagne sereine,
et quelle coupe s'est brisée à peine bue,
source d'ivresse souveraine ?

Le vent coulis se mêle à la clarté conçue,
et la lune, enfonçant avec sa corne double
la porte de l'azur massive et sans issue,
n'est qu'une agnelle au regard trouble;

le messager ailé de la claire déesse
est revenu déjà des sylves sidérales,
ses yeux ne peuvent plus, que la lumière oppresse,
nombrer les étoiles australes...

Mais viens! Les songes faits aux clairières ombreuses
de la nuit qui devient un buisson de pervenches,
susciteront encor des cadences heureuses
pour enchanter les pages blanches!

J.-J. RABEARIVELO.

LE VATICAN ET L'ITALIE

—

On sait qu'au XIIe siècle, saint Malachie, archevêque d'Armagh, en Irlande, a laissé un manuscrit où il inscrit la liste des papes qui doivent gouverner l'Eglise jusqu'à la fin des temps, accolant à chacun une très courte devise latine inspirée, soit de l'acte le plus important de son règne, soit de ses origines, soit de sa vertu dominante, soit de son blason. Ainsi Pie VII est désigné par *aquila rapax,* parce qu'il a été ravi par l'aigle, Léon XIII par *lumen in cœlo,* parce qu'il portait une comète en chef de ses armes, Grégoire XVI par *de balneis Etruriæ,* parce qu'il avait été moine dans une station balnéaire de Toscane.

En 1740, sous le règne de Clément XII, un moine de Padoue, demeuré anonyme, considérant que la liste tirait à sa fin et que vingt pontifes seulement seraient désormais appelés à revêtir la robe blanche, reprit les prédictions de saint Malachie, ajoutant à chaque devise deux commentaires, l'un en latin, l'autre en italien.

Pour en donner une idée, reproduisons celles qui accompagnent les devises des papes déjà évoqués. A l'*Aquila rapax* de Pie VII, le commentateur ajoute en latin : « un fléau diabolique attriste la ville de Rome, mais l'amour est vainqueur », et en italien : « O très saint père Pie VII, vous êtes l'amour de la ville sainte de Rome et l'aigle a été vaincue » ; à *De balneis Etruriæ* caractérisant Grégoire XVI, il ajoute en latin : « C'est un homme de Dieu rapidement parvenu au Saint-Siège, très savant pasteur de son troupeau laborieux », et en italien : Vive notre

benoît père Grégoire XVI! Il sera un excellent père, admirable et plein de doctrine »; au *Lumen in cœlo* de Léon XIII, il se contente d'ajouter en latin : « Le soleil s'est levé, salut, lumière du ciel! », Et en italien : « Vive à jamais Léon XIII! »

Le moine de Padoue, plus clairvoyant que Malachie, nomme, en effet, les papes par leurs noms, les vingt papes qui doivent régner après Clément XII, et, comme il n'a pas fait d'erreur dans le passé, il est permis d'en déduire qu'il n'en aura pas commis pour l'avenir.

C'est pourquoi je ne me risquai pas beaucoup en prédisant dans le *Figaro* du 3 juillet 1921 que le successeur de Benoît XV s'appellerait Pie XI. Tel fut en effet le nom que prit le cardinal Ratti en accédant au trône, sept mois après ce reportage anticipé (1).

J'entends bien les objections qu'on ne peut manquer d'opposer; on dira que ces prophéties si précises ont été composées après coup et aussi que les personnages élus aux différents conclaves, renseignés sur le manuscrit du moine prétendûment inspiré, se sont piqués d'honneur, afin de lui donner du crédit, à s'imposer les noms qu'il leur aurait assignés d'avance.

Je réponds à la seconde objection qu'il serait bien étrange qu'à travers deux siècles, douze personnages manifestement divers d'éducation, d'origine et de tempérament, sans mettre en ligne leur caractère sacré qui leur commande d'être sérieux, se soient entendus pour perpétuer la même mystification, laquelle, au reste, n'intéresse aucunement la religion. J'ajoute qu'il n'est au monde aucune ville où l'on témoigne, du moins officiellement, plus de scepticisme qu'à Rome, à l'égard des prophéties qu'on peut qualifier d'ordre privé. Au vrai, l'Eglise n'en admet et surtout n'en impose aucune, en

(1) Il est bon, pour renforcer cette prédiction, de noter qu'en parlant de l'immédiat prédécesseur de Pie XI, le moine de Padoue a écrit : « *Su lega italiana!* — Debout la ligue italienne! » C'est, en effet, sous le pontificat de Benoit XV que le fascisme s'est organisé.

dépit des vérifications les plus évidentes, pas même celle de l'abbaye de Lehnin en Allemagne, qui parut au XVIe siècle, au début de l'accession des Hohenzollern sur le trône — alors simple électorat de Brandebourg. Cette prophétie, rédigée en vers léonins, annonce que treize princes se succéderont sur ce trône, caractérise chacun d'entre eux par les actes importants de son règne, marque l'apogée de la dynastie au temps de Guillaume Ier et prédit que le dernier de la race, qui portera le sceptre et le diadème, sera Guillaume II.

En ce qui concerne la première objection, on peut répondre que le moine de Padoue a vaticiné vers 1740, que sa prophétie a tout de suite circulé en Italie où, sans être très répandue, elle était connue de tous les chercheurs qui semblent n'y avoir attaché qu'un intérêt de curiosité. Il paraît bien que, de longtemps, elle n'a pas franchi les frontières des Alpes; du moins je ne sache point qu'elle ait été publiée en France avant 1899. Elle a été, en effet, imprimé à Vannes, en mars de cette année, dans la *Revue des questions héraldiques,* dirigée par M. Roger Listel, et c'est là que j'en ai pris connaissance. La date est récente assurément, mais suffisante pour donner à la prédiction un cachet de crédibilité, d'autant mieux que plusieurs des faits que ladite « Revue » annonce ont déjà été réalisés.

Les adversaires de toutes les visions de l'avenir objectent encore que le moine inconnu de Padoue appartenait au monastère de Sainte-Justine, qui était une véritable officine de prophéties, ajoutant qu'il n'est pas le seul à avoir exercé son don divinatoire sur les papes à venir, qu'Egédius Polonius en a fait autant en 1457 et Jodochius Palmérius de même en 1555; que des derviches turcs même s'en sont mêlés. Eh bien! quand cet étalage un peu pédant d'érudition serait fondé, en quoi infirmerait-il l'authenticité des révélations du moine anonyme? N'est-ce point un dicton de la « sagesse des nations »,

appuyé d'ailleurs sur les Ecritures, que l'« Esprit souffle où il veut et quand il veut? » Saint Paul ne recommande-t-il point de ne mépriser aucune prophétie, mais de les éprouver? Et la meilleure épreuve n'est-elle point la réalisation des choses annoncées d'avance?

J'ai dû m'attarder à cette dissertation pour donner plus de poids à la prédiction du moine de Padoue concernant Pie XI, et permettre au lecteur d'en accepter l'étonnante originalité.

Saint Malachie lui donne pour devise *Fides intrepida*, ce qui ne peut, évidemment, que viser sa vertu la plus apparente. Il en a donné déjà des témoignages éclatants en se dressant en Allemagne contre Hitler et les distributeurs non autorisés de la doctrine sacrée, en résistant en Italie aux prétentions des fascistes et de leur chef. Attendons la fin.

Le moine de Padoue ajoute en latin à la devise de Saint Malachie que Rome sera, sous son pontificat, « le théâtre d'un honteux massacre, mais que la victoire des saints est certaine »; en italien : « le très saint Père Pie XI devient roi d'Italie. Que la cité sainte ait confiance en ses mérites ».

Je me contente de citer et me garde d'interpréter.

Ceux qui ont lu la « Revue des questions héraldiques » pourront prétendre que la prophétie est déjà réalisée par le traité de Latran qui reconnaît la souveraineté absolue du Pape sur un quartier de Rome.

Reste à savoir s'ils ne prennent pas la partie pour le tout. Les 144 hectares du Transtévère ne représentent pas l'Italie entière. Et puis, cette *combinazione* n'a point été accompagnée ni suivie de combat ni d'*immolatio fœtida*. Le futur est donc réservé. Les démêlés de Mussolini et du Saint-Siège prouvent au moins que la lune de miel est obscurcie et que la lune rousse — très rousse même — pourrait lui succéder.

Si cette hypothèse se produit — et je ne hasarde ici

qu'une hypothèse — comment un changement aussi radical, formidable en ses conséquences, se produira-t-il? Ici le commentateur le plus téméraire a le devoir de se taire, car les événements prédits le sont toujours sommairement et les voies et moyens du Tout-Puissant qui les commande restent insondables.

Mais nous sommes habitués depuis quelques années au spectacle de telles volte-faces qu'il n'y aura jamais plus lieu de s'étonner.

Ces choses-là peuvent se produire progressivement et de telle manière que chacune de leurs phases semblera toute naturelle. Elles peuvent également arriver soudainement et de façon à stupéfier le monde.

Isaïe, qui s'est appliqué principalement à annoncer ce qui doit arriver à la fin des temps, déclare que le monde « moral » sera renouvelé en un clin d'œil, et il précise que cette immense métamorphose se produira à l'heure où les avions envahiront l'espace.

« Qui sont ceux-ci qui sont emportés en l'air comme des nuées et qui volent comme des colombes, lorsqu'elles retournent à leur colombier? » (Is. chap. 60, verset 8).

Cette application d'un texte sacré est-elle irréfutable? Peu importe. L'exégèse prête facilement à controverse et je ne cherche ici qu'à montrer que certaines prophéties non authentifiées présentent des concordances avec des authentiques, ce qui les qualifie au regard des croyants.

Il est incontestable d'ailleurs qu'à l'époque actuelle, et surtout depuis la grande guerre, le monde entier vit dans un état de malaise indéfinissable, comme aux jours de l'empereur Auguste, et, dans son anxiété, cherche à pénétrer les mystères d'un lendemain qui, pour les pessimistes, s'annonce sinistre, et qui, pour les optimistes, doit être l'aurore de longues années de paix et de joyeuse sécurité.

Nous devons être reconnaissants au moine de Padoue qui nous a ouvert un jour, nébuleux certes, mais néan-

moins écartant la nuit opaque, sur cet inquiétant lendemain.

Et puisque ce qu'il a prédit des douze papes qui se sont succédé depuis la mort de Clément XII (1740) jusqu'à nos jours s'est réalisé, connaissons après lui, du moins par leurs noms, quels seront les sept prédestinés qui vont clore la liste des pontifes, et, en même temps, l'ère du monde.

Le premier successeur de Pie XI s'appellera Grégoire XVII, le second Paul VI, le troisième Clément XV, le quatrième Pie XII, le cinquième Grégoire XVIII, le sixième Léon XIV, le septième et dernier Pierre II.

En ce qui concerne celui-ci, saint Malachie et le moine de Padoue ne font que confirmer une tradition aussi vieille que la religion chrétienne et que le célèbre auteur anglais, Benson, a mise en relief dans son roman « Le maître de la terre ».

De la destinée de chacun et des événements de leurs règnes, nous ne dirons rien de crainte d'allonger cet article, sinon qu'ils resteront rois incontestés d'Italie.

La fin du monde est-elle donc aussi proche que le laisserait supposer une aussi courte liste de papes à venir?

Sur ce point il y a deux écoles; les uns, se basant sur la brièveté des règnes des papes anciens qui, jusqu'aux derniers siècles, n'ont établi qu'une moyenne de cinq ans de durée, en concluent que nous touchons à la fin des temps. Quelques-uns même osent assigner une date certaine, qui serait le mois d'août 1999, sans prendre garde que l'Evangile nous interdit de rien préjuger à cet égard, Dieu s'étant réservé, pour lui seul, « la connaissance du jour et de l'heure ».

Les autres observent que depuis deux siècles la durée des règnes pontificaux tend à s'allonger. La moyenne du XIX[e] siècle fut de plus de dix-huit ans; Pie IX et Léon XIII ont fourni, à eux deux et sans discontinuité,

environ cinquante-sept ans. Ils en déduisent qu'on peut augurer des huit derniers papes (y compris Pie XI) une longévité qui égalera, si elle ne dépasse, celle de saint Pierre, lequel ne mourut — et encore de mort violente — que 32 ans après Jésus-Christ. Ils appuient aussi leurs raisonnements sur une prophétie du Sauveur qui paraît bien s'appliquer à notre époque et que rapporte saint Mathieu : « En ce temps-là vous entendrez parler de guerre et de bruits de guerre, mais ne vous troublez point; ce n'est point encore la fin. » Ils disent aussi qu'aucun des prodromes du cataclysme universel ne s'est encore manifesté, par exemple la domination de l'Antéchrist et les prédications d'Enoch et d'Elie. Ils prétendent enfin interpréter les chiffres énigmatiques du prophète Daniel — un temps, deux temps et la moitié d'un temps; 1280 jours, plus 35 jours — auquel le prophète lui-même, écrivant sous la dictée de l'Esprit divin, avoue ne rien comprendre. Il est vrai qu'il ajoute qu'avant la fin des temps d'autres comprendront parce que « beaucoup étudieront et que la science se multipliera ». Se targuant d'être de ceux-ci, ceux de la seconde école ont établi leurs calculs et affirment, sans rire, que le choc final est ajourné en l'an 2150. S'ils ne disent pas le mois et l'heure, c'est certainement par modestie.

Nous nous gardons de nous prononcer entre les deux solutions. La neutralité s'impose à tout homme de sens rassis.

Dans cette étude nous aurions voulu nous borner à de théoriques spéculations à propos de la querelle soulevée entre le royaume d'Italie et le Saint-Siège et qui prend, chaque jour, une tournure plus aiguë. Le sujet nous a emporté au delà des limites que nous nous étions assignées. Aussi bien la personnalité du pape et le statut de la papauté sont des sujets qui intéressent tous les peuples et la France plus particulièrement que toute autre nation.

MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE.

L'ATELIER DU BOULEVARD DE CLICHY[1]

—

En 1909, Picasso, plus riche, songea alors à déménager, à quitter son vieux « bateau lavoir » où il occupait deux ateliers : un pour le travail uniquement, l'autre pour la vie intime .

C'est au retour d'un voyage en Aragon, après quatre mois passés en Espagne, qu'il s'y décida. A contre-cœur, car il laissait dans cette maison de la rue Ravignan les quelques plus beaux souvenirs de sa vie. Et cela il le sentait profondément. Il quitta donc sa petite place pour aller habiter, 11, boulevard de Clichy, près de la place Pigalle, dans une maison appartenant à Delcassé, qui y habitait lui-même. Il y avait loué un grand atelier au nord avec appartement au midi.

Les fenêtres de l'appartement s'ouvraient sur les arbres de la charmante avenue Frochot. Une vie un peu différente, au moins dans sa forme matérielle, commença.

Il fallut acheter des meubles; il n'y avait pas grand'-chose à emporter de l'ancien atelier sauf des toiles, des chevalets, des livres... Il avait vécu là pendant des années en campement, plutôt qu'autrement, et tous les moyens de fortune employés pour en rendre l'atmosphère agréable n'avaient rien apporté au confort. On couchait sur un sommier auquel on n'avait jamais pensé à mettre des pieds. Une table ronde qu'on pliait après les repas pour la mettre dans un coin. Une armoire de bois blanc passé au brou de noix suffisait largement pour serrer le linge.

Ce qu'on put conserver de l'atelier de la rue Ravignan servit à meubler la chambre de bonne du boulevard de

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 789 et 792.

Clichy. Bien qu'il gagnât beaucoup plus d'argent déjà à la fin du séjour rue Ravignan, Picasso n'avait jamais eu l'idée de meubler ses ateliers. Pendant un temps, cependant, l'un d'eux avait présenté un aspect plus confortable, dû à quelques meubles que Van Dongen avait laissés en garde chez Picasso, durant un assez long séjour qu'il fit en Hollande.

On dit que les artistes arrivés regrettent le temps où ils étaient pauvres. Il ne faut pas en douter.

Ils ont laissé dans ces endroits où ils vécurent ainsi ce qu'il y avait de meilleur en eux. D'abord la jeunesse, bien le plus enviable, le plus précieux de la vie.

Les artistes détestent vieillir. Avec la misère ils laissent quelque chose de pur, de fervent, qu'ils essaieront en vain de retrouver .

Et la lutte! La lutte qui était nécessaire à leur développement artistique. Comment ne pas regretter une jeunesse si brillante, enthousiaste, fertile? L'époque moderne, si elle semble plus fertile, l'est trop facilement. La route que suivent les jeunes à présent était tracée. On ne rencontre plus d'enthousiasme, ou alors il a changé de forme. Il semble d'ailleurs qu'il n'y ait plus de jeunes.

L'esprit si inquiet de Picasso, dans son besoin continuel de recherche, ne pouvait évoluer avantageusement que dans une espèce de médiocrité.

Je me souviens d'un petit fait émouvant qui le dépeindra bien. Au moment où, curieux de sensations nouvelles et diverses, nous aimions volontiers à passer des soirées étranges, un soir qu'ayant pris du hashish nous nous étions réunis chez Princet avec Max, Apollinaire et Picasso, ils furent pris tour à tour d'un désir d'expansion qui les révéla.

Princet pleurait simplement sa femme qui venait de le quitter, mais trouvait à cela une espèce de joie consolatrice. Il n'en demandait pas plus. Apollinaire, devenu

plus matériel, criait éperdument sa joie d'être au b... où il se croyait. Max Jacob, dans un coin, était béatement heureux, plus habitué que les autres à ces sortes de sensations. Quant à Picasso, pris d'un accès nerveux, il criait qu'il avait découvert la photographie, qu'il pouvait se tuer, qu'il n'avait plus rien à apprendre.

La soirée avait commencé chez Azon, le restaurateur de la rue Ravignan, avec Marie Laurencin, Salmon, Paul Fort. C'est là que nous prîmes ces pilules de hashish.

Pour Marie Laurencin, elle n'en ressentit aucun effet et rentra tranquillement chez sa mère.

Quand nous sortîmes du restaurant, Paul Fort courait comme un fou et Salmon marchait en boitant, plus par nervosité que par blague.

Pour Picasso, c'était plus grave; il semblait avoir eu la révélation qu'un jour il serait arrêté dans son évolution. Il toucherait le but, un mur, ne pourrait aller plus loin, apprendre, découvrir, connaître, pénétrer petit à petit, mais quand même, tous les secrets d'un art qu'il voulait neuf.

Son cycle était cependant restreint. Ce grand chercheur, ce curieux ne répondait-il pas un jour à son ami, le musicien Déodat de Séverac qui lui parlait de musique:

— Mon cher, je n'y connais rien et je ne la comprends pas assez pour la suivre sans risquer de me tromper.

Mais j'ai déjà dit cela.

Quel orgueil aussi cela ne montre-t-il pas?

§

Voici donc Picasso installé boulevard de Clichy.

Il travaille dans un grand atelier bien aéré où l'on n'entre pas sans sa permission, où l'on ne doit toucher à rien, où l'on doit comme toujours respecter un désordre qui ne fut jamais, loin de là, un de ces désordres savants, chatoyants et flateurs.

Il prend ses repas dans une salle à manger aux vieux meubles d'acajou, servi par une bonne en tablier blanc.

Il dort dans une chambre faite pour le repos, dans un lit bas, aux lourdes barres carrées de cuivre.

Derrière la chambre, au fond, il y a un petit salon avec un divan, un piano, un joli meuble italien aux incrustations d'ivoire, de nacre et d'écaille que lui a envoyé son père en même temps que quelques autres beaux meubles anciens.

Il y a deux fenêtres; quand on s'y penche, on est dans le soleil et on voit de beaux arbres, des jardins.

Souvent on rentre au petit jour et l'on se met à la fenêtre, parce que les oiseaux chantent, on les écoute un bon moment avant de dormir jusqu'à onze heures ou midi.

Malgré tout, il sera déjà moins heureux, là, qu'il ne l'a été jusqu'alors. Sa bonne comprend vite son caractère, prend de bonnes habitudes pour ne pas le fâcher, le contrarier. On ne fait le ménage de l'atelier que quand il en a donné l'ordre. Peut-être tous les deux ou trois mois. On ne balaie pas, il a toujours eu horreur de la poussière, à moins qu'elle ne soit stagnante. Mais la poussière qui vole et se colle sur les toiles fraîches le rend fou.

Le matin, naturellement, on le laisse dormir et le ménage général s'en ressent. D'ailleurs, je l'ai déjà dit, je crois, la bonne prend elle-même cette habitude plus facilement que d'autres et se lève très tard.

Il faut que je dise aussi l'étonnement des déménageurs devant la différence des deux ateliers, l'ancien et le nouveau. « Sûrement », disait l'un d'eux à Raynal qui aidait Picasso, « sûrement ces gens-là ont gagné le gros lot ! »

Picasso avait trouvé quelques beaux meubles de son goût. Meubles de vieux chêne, anciens, aux lignes sobres,

un peu lourds. Le style Louis XIV semblait avoir sa préférence.

Il s'enfermait dans son nouvel atelier dès deux heures, plus tôt quand il le pouvait, et y travaillait jusqu'à la tombée du jour. L'hiver on n'y entrait que pour veiller au feu.

Tous les deux ou trois mois il rangeait ses toiles, ses bibelots, qu'il cachait dans de grandes armoires, et permettait enfin qu'on fît un nettoyage à peu près complet de l'atelier, sous condition de ne rien déranger.

Il achetait, au hasard de ses promenades, des meubles, des objets, qui finirent par encombrer l'atelier déjà plein. Je me souviens d'une certaine matinée où il revint, enchanté, suivi d'un homme ployant sous le fardeau d'un superbe et immense divan-lit Louis-Philippe, en velours violet aux capitons boutons d'or.

Une autre fois, une vieille chaise basse, genre chauffeuse, dont la tapisserie fanée montrait la corde, obtint la place d'honneur dans l'atelier.

Les murs s'ornaient diversement de vieilles tapisseries, de masques nègres, d'instruments de musique voisinant avec un petit Corot représentant une jolie figure de femme.

Sur les tables, des « bois nègres », qu'il avait commencé à collectionner quelques années auparavant. Je crois que ce fut Matisse qui, le premier, découvrit la future valeur artistique des œuvres « nègres », puis Derain. Picasso en devint fanatique, et les statues, masques, fétiches de toutes contrées africaines s'accumulèrent chez lui. La « chasse » aux œuvres nègres devint un réel plaisir pour lui. Il y en avait de vraiment touchantes dans leur gaucherie, avec leurs parures, colliers, bracelets ou ceintures de verroterie, dont les dépouillaient les femmes des artistes pour s'en parer elles-mêmes.

Picasso aimait particulièrement un petit masque de femme à qui la peinture blanche du visage, ressortant

sur la couleur bois de la coiffure, donnait une expression étrangement douce.

D'ailleurs, à cette époque, c'était à qui, de Picasso, Braque, Derain, Vlaminck, Matisse, etc... découvrirait les plus beaux « nègre ». L'art nègre a beaucoup servi à leur développement artistique.

§

En matière de décoration, Picasso avait un goût qui le portait à acheter, souvent par ironie, les objets les plus ordinaires; il avait des manies de collectionneur pour toutes sortes de petites choses.

Des verreries d'un bleu aveuglant voisinaient avec des tasses aux sujets champêtres. Des flacons de formes les plus diverses s'accommodaient de la promiscuité de simples bouteilles de gros verre, auprès desquelles des blocs lourds de pur cristal taillé semblaient échappés à quelque service princier.

Il aimait les vieux morceaux de tapisserie, Verdures, Aubussons, Beauvais dont il était parfois difficile de reconnaître le sujet à cause de leur mauvais état. Des instruments de musique, des boîtes, des vieux cadres dédorés. De frais chromos encadrés de paille ornaient les murs de la salle à manger. Ils eussent été à leur aise dans une loge de concierge.

Il riait de cela lui-même.

Il garda pendant des années un vieux carton à chapeau où il avait entassé une multitude de cravates de tous tissus, de toutes couleurs et qui constituaient son unique souci d'élégance.

Il se complaisait à trouver un attrait charmant dans ce qui, pour d'autres, eût semblé seulement ridicule.

D'ailleurs, lui, qui s'habillait comme un ouvrier, se plaisait, par exemple, à nouer sur une chemise de coton rouge à pois blancs une cravate de beau crêpe de chine, d'un ton cru, opposé.

Peu lui importait que cette cravate fût sale ou chiffonnée; ce qu'il voulait, c'était la « note », pour son seul amusement.

§

En peinture, ses goûts d' « alors » le portaient vers le Greco, Goya, les primitifs, et surtout vers Ingres, qu'il se plaisait à aller étudier au Louvre.

Il commençait à sortir davantage le soir, acceptait moins rarement les invitations et se rendait régulièrement le samedi chez les Stein. On vit chez eux alors un sculpteur polonais de beaucoup de talent, Nadelman, dont les œuvres s'ajoutèrent à leur collection de modernes déjà abondante. A neuf heures, l'affluence était telle qu'on se répandait dans l'appartement, l'atelier devenu trop étroit. Mélange d'artistes, de bohèmes, de bourgeois, surtout d'étrangers. Le spectacle était curieux de tout ce monde groupé diversement, mais tous discutant d'art ou de littérature.

Certains ne quittaient guère le buffet.

Les hôtes s'activaient aimablement auprès de chaque groupe, mais étaient plus particulièrement attachés à leurs deux grands hommes, Matisse et Picasso.

Matisse était alors dans toute sa puissance, apôtre de sa manière qu'il défendait jalousement contre les sourdes attaques de Picasso. Il avait toujours sa façon claire et intelligente de s'exprimer et il voulait absolument convaincre.

Picasso prenait rarement cette peine; toujours assez sardonique, je crois qu'il méprisait un peu ceux qui ne voulaient pas le comprendre.

Pendant ces soirées, qui n'étaient pas désagréables cependant, Picasso demeurait la plupart du temps maussade, morne. On l'ennuyait, on voulait le faire s'exprimer, ce qui lui était difficile, surtout en français, lui faire expliquer ce qu'il ne tenait pas à expliquer.

Il en sortait excédé, furieux. Un jour qu'il vit deux de ses œuvres vernies par les Stein, qui ne lui en avaient pas demandé la permission, il fut pris d'une colère froide. Il voulait partir immédiatement, reprendre ses toiles qu'il trouvait dénaturées par le vernis. On eut toutes les peines du monde à l'empêcher de faire un scandale. Pendant ce temps, les Stein qui ne se doutaient pas du petit drame, allaient de l'un à l'autre, aimables, souriant de loin à Picasso blême de rage concentrée.

Mis au courant, toujours souriants, ils s'amusèrent de sa colère, lui disant que ce vernis disparaîtrait, mais qu'ils avaient tenu à faire un essai...

Il est certain qu'ils avaient eu tort. Doit-on toucher à l'œuvre d'un artiste sans lui demander conseil?

Picasso les bouda pendant quelque temps, mais ne résista pas longtemps à leurs affectueux appels et encore moins à l'admiration qu'ils lui manifestaient en toutes occasions. Un jour ils vinrent le chercher. Picasso reprit ses habitudes chez eux. Il avait cette faiblesse, commune à beaucoup de grands artistes, d'aimer à être admiré et même flatté.

§

Lors des inondations de 1910, le pauvre Apollinaire, qui habitait déjà rue Gros, en subit les désagréments. Un jour il se trouva bloqué chez lui, et ne dut d'en sortir qu'à la complaisance d'un égoutier qui le prit sur ses épaules pour traverser sa rue transformée en rivière.

Il arriva tout réjoui, content de narrer cet épisode, dans un gros rire heureux, qui semblait sortir de la pipe qui ne quittait pas ses dents.

C'est dans cet appartement si plein de souvenirs que se rendit chaque jour, pendant assez longtemps, le poète Louis de Gonzague Frick. Il arrivait là tous les matins avec une pomme destinée à Guillaume, qui les aimait particulièrement.

Ce poète aspirait à pénétrer dans un milieu d'artistes qui l'intéressait et dont Guillaume lui semblait être l'animateur. Inspiré sans doute par le souvenir d'Oscar Wilde, Louis de Gonzague Frick, à cette époque, s'habillait avec une recherche de correction parfaite et très précieuse. Maquillé, très poudré, du rouge aux lèvres, grand, élégant, le monocle à l'œil, une fleur à la boutonnière, il poussait la recherche jusqu'à une exagération dans les manières, qui, sans le rendre « inquiétant », nous amusait.

Il avait une mère à qui il présentait ses nouveaux amis, qui les recevait, mais qui, je crois, s'habituait difficilement à cette bohême et s'en méfiait beaucoup.

Cette femme, une Alsacienne, avait une façon spéciale de traiter les amis de son fils. A Max Jacob, qu'elle honorait de ses confidences de mère indignée des relations peu brillantes de son fils, elle disait :

— Qu'est-ce que tous ces petits « ronds de guifre » que mon fils amène à la maison?

Cela avec un accent alsacien qui n'enlevait pas à cette appellation tout le mépris qu'elle voulait y mettre.

Néanmoins son fils a toujours été un fervent, un pur, un véritable amoureux de l'art dans ses plus belles formes.

§

Max Jacob continuait son travail solitaire; il avait alors sorti *la Côte*, son premier livre de poèmes bretons, traduits, disait-il, du vieux breton, mais que nous soupçonnions être le résultat de sa seule et poétique imagination.

Edité par souscription, ce premier livre est peut-être un de ses meilleurs souvenirs. Il eut tant de peine à réunir les fonds nécessaires pour le faire éditer! Si je me souviens bien, les bulletins de souscription qu'il désirait voir signer étaient de six francs.

Au début du changement de domicile de Picasso, on fut sans nouvelles de Max pendant quelques jours.

Enfin, un peu inquiet, quoique habitué aux lubies de son ami, Picasso grimpa la rue Ravignan. Il le trouva au lit, très malade, dans sa chambre obscure, où il était à peu près soigné par sa concierge qui lui confectionnait des tisanes.

Picasso eut toutes les peines du monde à le décider à venir se faire soigner chez lui. Enfin il y vint. On lui fit un lit dans l'atelier.

C'était un malade charmant et exécrable à la fois, ne voulant rien avaler qui lui déplût, mais aimable et gai malgré sa faiblesse.

Quand il fut rétabli, on sentit alors, à l'inquiétude qu'on avait eue, combien on l'aimait.

§

Les réceptions auxquelles Picasso était invité se faisaient de plus en plus nombreuses. C'était chez Poiret qui recevait beaucoup, chez Frank Haviland qui donnait de grands dîners dans son atelier, avenue d'Orléans, etc.

Picasso s'y rendait toujours en rechignant. On se demandait pourquoi il acceptait, alors qu'il lui eût été si simple de refuser. Mais c'était un faible, qui acceptait souvent par faiblesse, quitte à commettre une grossièreté ensuite, en restant chez lui. Il dut beaucoup à son entourage de n'en pas faire trop; il en a cependant quelques-unes sur la conscience. Mais il en voulait tant à ceux qui l'avaient poussé à faire ce qu'il ne désirait pas qu'on évitait de l'influencer.

Il eut lui aussi un « jour ».

Il choisit le dimanche, jour odieux pour ceux qui ne sont pas contraints de travailler pendant la semaine.

Il se débarrassait ainsi, semblait-il, en un après-midi des devoirs d'amitié qu'il se créait lui-même. Picasso

manifestait toujours à ses relations une grande joie de les voir, alors que souvent, il les eût de grand cœur envoyées au diable.

§

Un jour, ayant besoin d'une assez forte somme d'argent, il vendit ses « sculptures » à Vollard. De temps à autre le désir de sculpter le prenait. Il avait donc quelques œuvres de ce genre que Vollard appréciait. Je pense que Vollard les fit couler en bronze, mais je ne les ai jamais revues nulle part.

Je me souviens d'un masque d'homme qui témoignait d'un beau talent. Un buste de fou au bonnet pointu. Un buste ébauché de femme. A cette époque, il commençait à faire des portraits cubistes. Il fit celui de Uhde qui, en échange, lui donna le petit Corot dont j'ai déjà parlé. Puis celui de Vollard, de Kahnweiller. Il travailla longtemps sur ces portraits, surtout sur celui de Vollard qui traîna des mois.

Il eût voulu, disait-il souvent, garder certaines de ses toiles pour y travailler toujours, y revenir; il disait qu'une peinture n'est jamais terminée.

Néanmoins, malgré les facilités matérielles qui s'affirmaient de plus en plus, il était de plus en plus sombre. Quand on lui demandait ce qu'il avait, s'il était ennuyé, souffrant, il vous regardait d'un air étonné, et répondait:

— Non, pas du tout, je pense à mon travail.

Chez lui, à table, il parlait peu; souvent, il restait silencieux pendant la durée du repas.

Il semblait ennuyé alors qu'il était absorbé. Au contraire d'Apollinaire ou de Max qui, sortis de leur travail, étaient si vivants, si gais, si prenants...

D'ailleurs Picasso se déridait assez vite en leur compagnie. Il avait choisi ses amis bien différents de lui, par leur nature, et c'était heureux.

Je n'ai jamais vu Picasso lire beaucoup.

La peinture seule l'intéressait absolument et lui prenait de plus en plus tous ses instants.

Il était assez souffrant ou croyait l'être et suivait un régime sévère. Lui que j'avais connu, quelques années auparavant, buvant bien, mangeant n'importe quoi, ne supportait plus qu'on lui présentât autre chose que ce qui lui était prescrit pour son régime. Durant quelques années, je ne le vis boire que de l'eau minérale ou du lait, ne manger que des légumes, du poisson, du riz au lait et des raisins. Peut-être était-ce ce régime qui le rendait si triste, si « renfrogné » souvent.

Il aimait les animaux. Sa grosse chienne « Frika », fidèle et douce, l'attendrissait. Une petite guenon, dont il était le favori, prenait avec lui ses repas, lui faisait mille tracasseries, qu'il acceptait en s'amusant. Il lui laissait prendre sa cigarette, ou le fruit qu'il mangeait. Elle se tenait nichée dans sa poitrine, où elle se trouvait à l'aise; il aimait voir cette bête si confiante, et les malices qu'elle faisait à Max Jacob, qui en avait peur, ainsi que de tous les animaux, je crois, le réjouissaient. Il avait à ce moment trois chats, un chien, sa guenon; il eût aimé avoir sa maison remplie d'animaux.

Il avait donc un côté enfant et tendre, dont il semblait se défendre. Mais peut-être aussi aimait-il les animaux pour le spectacle qu'ils lui offraient. Par amour de l'art, comme il aimait les clowns, les boxeurs, plutôt que par bonté.

C'était, en somme, un homme qui se laissait peu pénétrer et qui, à cause de cela, sans doute, a passé à côté de beaucoup de joies sans les soupçonner.

§

Après être resté trois ou quatre mois en Espagne, Picasso, le jour même de son retour à Paris, rencontra, par hasard, Guillaume Apollinaire. Mais un Apollinaire changé, affolé, épouvanté, qui lui dit être traqué, pour-

suivi par la police, ou plus justement craindre les poursuites judiciaires au sujet du vol de statuettes, commis au Louvre, ajoutant que Picasso lui-même était compromis.

La police avait déjà perquisitionné chez Apollinaire.

En effet, un « secrétaire » d'Apollinaire, fils d'un avocat belge connu et qui s'appelait Géry, je crois, avait par crânerie, pour s'amuser, pour prouver qu'il était facile de dérober au Louvre, emporté en plusieurs visites quelques statuettes ou masques. Cela s'était passé quelques années auparavant et Géry, qu'Apollinaire avait amené chez Picasso, avait fait cadeau à ce dernier de deux petits masques de pierre assez beaux dont il n'avait pas indiqué la provenance. Il avait recommandé seulement de ne pas les laisser en évidence. Picasso enchanté gardait précieusement ces cadeaux qu'il avait enfouis au fond d'une armoire.

C'était de cela qu'il s'agissait, ainsi que d'une petite statuette que j'avais remarquée sur une cheminée chez Guillaume.

Le temps avait passé; on retrouvait quelquefois ces petits chefs-d'œuvre quand on fouillait la vieille armoire normande; on n'y pensait jamais. Lorsque, brusquement, Apollinaire fut mis en cause.

Ce Géry, une espèce de fou, spirituel, intelligent, bohème, par bravade, un jour, dévoila ses larcins dans une lettre adressée à je ne sais plus quel vague journal qui fit paraître un article concernant les « vols du Louvre ».

La police alertée fit des enquêtes et n'aurait sans doute rien trouvé, comme toujours, si ce fou de Géry ne s'était amusé à écrire au Parquet en donnant des précisions.

De chaque ville où il passait il écrivait à la police, qui se promenait à sa poursuite dans toutes les villes du Midi. Je crois me souvenir qu'il ne fut pas pris.

Si je ne me souviens pas exactement de ce que devint

Géry, je connais parfaitement la vie pitoyable que vécurent alors, pendant quelque temps, Apollinaire et Picasso.

Je reviens donc au jour où Picasso, après la triste rencontre d'Apollinaire, rentra avec lui boulevard de Clichy pour prendre des « mesures ». Je les revois encore tous deux : des enfants contrits, épouvantés, songeant à fuir à l'étranger. C'est à moi qu'ils durent de ne pas pousser trop loin leur affolement. Ils décidèrent de rester à Paris et de se débarrasser immédiatement des pièces compromettantes.

Mais comment faire?

Enfin, après un dîner hâtif, après une longue soirée d'attente (ils avaient décidé d'aller la nuit jeter à la Seine une valise contenant les sculptures), ils partirent vers minuit, à pied, emportant la valise, et revinrent à deux heures de la nuit exténués, fourbus. Ils rapportaient la valise et son contenu.

Ils avaient erré, n'ayant pas trouvé le moment propice ou n'ayant pas osé se débarrasser de leur « colis ». Ils s'étaient crus suivis, leur imagination avait forgé mille choses plus fantastiques les unes que les autres. D'ailleurs, quoique prenant part à leur angoisse, je les avais bien observés ce soir-là. Je suis sûre qu'involontairement peut-être ils se jouaient à eux-mêmes une espèce de comédie.

A ce point que, ne connaissant rien aux cartes ni l'un ni l'autre, en attendant l'heure fatale du départ vers la Seine, « l'heure du crime », et sans doute pour imiter certains bandits, ils avaient fait semblant de jouer aux cartes toute la soirée.

Bref, Apollinaire passa la nuit chez Picasso et alla le lendemain matin à *Paris-Journal* où il offrit de remettre les « indésirables œuvres » sous condition de garder secrète leur provenance.

Bonne aubaine pour *Paris-Journal*, qui accepta avec enthousiasme. C'était là une publicité inespérée.

Mais le lendemain Apollinaire fut réveillé, rue Gros, par la police qui fit chez lui une seconde perquisition.

Nous n'étions au courant de rien, sans nouvelles de notre ami; on s'inquiétait, mais on n'osait aller chez lui, quand un matin, vers sept heures, on sonna chez Picasso.

La bonne n'étant pas encore descendue, sa compagne ouvrit et un agent en civil exhibant une carte de la préfecture se présenta et intima à Picasso l'ordre de le suivre pour comparaître à neuf heures devant le juge d'instruction.

Picasso tremblant s'habillait en hâte; il fallut l'aider; il perdait la tête de peur; on l'eût perdue à moins.

Le policier bon enfant était amène et souriant, cauteleux, insinuant, cherchant à faire parler. Mais d'autre part on se méfiait, on ne disait rien. En sa compagnie, Picasso se rendit à la Préfecture, sans trop comprendre ce qu'on lui voulait. L'autobus « Pigalle-Halle-aux-Vins » qu'il dut prendre ce jour-là resta longtemps un mauvais souvenir pour lui.

Le policier n'avait pas le droit de prendre un taxi aux frais de son « client ».

Arrivé au Dépôt, après une longue attente, il fut introduit dans le cabinet du juge d'instruction et y vit Apollinaire, pâle, défait, pas rasé, le col déchiré, la chemise ouverte, sans cravate, amaigri, diminué, loque lamentable, faisant peine à voir.

Arrêté depuis deux jours, cuisiné longuement, comme un criminel, il avait avoué tout ce qu'on désirait. Dans ses aveux la vérité avait la moindre part. Que n'eût-il pas avoué pour qu'on le laissât se reposer!

Très impressionné, Picasso, de tremblant qu'il était, devint éperdu; le cœur lui manqua plus que le matin,

alors qu'il n'arrivait pas à se vêtir tant il grelottait de frayeur.

La scène qu'il me raconta ensuite est impossible à décrire.

Il ne put, lui aussi, dire que ce que l'instruction voulait qu'il déclarât. D'ailleurs Guillaume avait « avoué » tant de choses vraies et fausses qu'il avait compromis définitivement son ami. Qui n'eût-il pas compromis dans son désarroi?

Ils pleuraient, paraît-il, tous deux, devant ce juge assez paternel, qui avait peine à conserver son air sévère devant leur enfantine douleur.

On a dit alors que Picasso avait renié son ami, qu'il avait fait semblant de ne pas le connaître.

C'est faux. Il ne l'a pas « lâché », au contraire, et son amitié pour Apollinaire s'est manifestée à ce moment-là plus étroitement encore.

Picasso ne fut pas inculpé, mais prié de se tenir, en qualité de témoin, à la disposition de l'instruction.

Apollinaire, envoyé à la Santé, dut d'en sortir après quelques jours à son ami l'avocat José Théry, qui avait pris en mains sa cause si défendable.

L'affaire se termina par un non-lieu, le juge ayant décidé qu'il y avait prescription, alors que, paraît-il, la prescription n'existe pas pour les délits de cette sorte qui sont jugés comme des crimes d'Etat.

Enfin l'affaire fut classée au bout d'un certain temps. Mais pendant longtemps, Picasso et Apollinaire se croyaient « filés ». Picasso n'osait sortir que le soir en taxi, encore en changeait-il plusieurs fois pour dépister les « suiveurs ».

Ils avaient agi comme des enfants. Comme des enfants ils oublièrent vite leurs tourments dès qu'ils se sentirent à l'abri du « non lieu ». Ils ne conservèrent de cette période mouvementée qu'un souvenir humoristique.

Mais beaucoup d'amis d'Apollinaire ne donnèrent plus

signe de vie pendant un temps. Ils avaient peur d'être compromis et, sauf Picasso, Max Jacob et José Théry, le pauvre Guillaume ne vit que peu de monde durant les jours où il fut inquiété. Je me souviens qu'il fut même impossible de persuader Marie Laurencin d'écrire quelques mots à celui à qui elle devait tant.

FERNANDE OLIVIER.

« *FIGURES* »

HENRI BERGSON

—

Il est probable que si l'on avait demandé aux auditrices de M. Henri Bergson, au Collège de France, de résumer la matière de son enseignement, elles auraient avec unanimité répondu par ce *tarte à la crème* : « il affirme la supériorité de l'intuition sur l'intelligence ».

Ces élégantes personnes, qui lui ont taillé quelques années avant la guerre un succès égal à celui dont M. Caro se para sous le second Empire, n'eussent exprimé, ce disant, que l'opinion de la plupart des écrivains et des artistes qu'il a suscités ou qui se sont réclamés de lui pour baptiser leur confusion ou leur désordre « ordre vivant ».

Opinion simpliste; déformatrice même. Mais telle est la destinée des maîtres de la spéculation : quand les non-initiés s'emparent de leur pensée, et si l'on veut la vulgarisent, ils la fixent dans une formule en la dépouillant de ses complexes.

En vérité, si M. Bergson n'est pas un intellectualiste, il n'a jamais mené contre l'intelligence le combat dont on lui fait gloire.

« L'histoire de l'évolution de la vie nous montre dans la faculté de comprendre une annexe de la faculté de sentir », a-t-il écrit. Et sa philosophie, qui n'est pas à proprement parler un système, n'a d'autre but que de réintégrer dans l'instinct, mais sans, toutefois, la confondre avec lui, cette faculté de comprendre que l'on a voulu en abstraire pour l'annexer à l'intelligence.

M. Bergson reconnaît l'existence de deux réalités : le monde organisé et le monde matériel, et il croit que la première n'est saisissable que par un pouvoir dynamique, distinct du pouvoir statique qu'est l'intelligence.

Ce pouvoir c'est la conscience dont les positivistes et les matérialistes ont fait un épiphénomène, mais que M. Bergson voit procédant de la poussée ou de « l'élan » même de la vie, et « coextensive » à elle! La conscience peut donc seule, selon lui, se faire « une vision intégrale » de la vie dans son « évolution créatrice », et l'unique moyen de connaître la vie, c'est de la vivre dans son écoulement qui est aussi un accroissement continu. On la dénature en la pensant.

Ainsi, à l'examen extérieur scientifique, M. Bergson substitue l'examen intérieur des choses, ou plutôt une communion avec les choses.

M. Paul Gaultier l'a dit excellemment au cours de la belle étude qu'il lui a consacrée dans *Les maîtres de la pensée française,* M. Bergson a fait plus que d'apporter des réponses au comment et au pourquoi de l'univers : « il a découvert une méthode », et libéré l'esprit enfermé dans les cadres étroits du relativisme kantien et du déterminisme scientifique.

Cet Irlandais d'origine a restitué, d'autre part, au monde la réalité dont son compatriote, le spiritualiste Berkeley l'avait dépouillée, et prouvé la possibilité de le soumettre à une expérience « immédiate ».

Il a dénoncé l'erreur d'assimiler les faits de l'âme aux phénomènes physiques, et de représenter notre personnalité comme un composé d'états de conscience successifs, extérieurs les uns aux autres dans l'espace, ce lien purement idéal.

Pour M. Bergson — et c'est ce qui constitue la grande originalité de son point de vue — l'unité de notre « moi » n'est pas mathématique; autrement dit nos sensations ne sont pas quantitatives, mais qualitatives. De là, la distinc-

tion qu'il a établie entre le temps et la durée, et dont ses adversaires mêmes n'ont point contesté l'importance. De là, également, cette seconde distinction qui dérive de la première, entre notre « moi » vivant et notre « moi » conventionnel, celui-ci extériorisant ses états de conscience dans l'espace où nous absorbons le temps.

Je ne prétends pas, cela va de soi, définir ici l'œuvre de M. Bergson. J'essaie seulement de la caractériser d'une esquisse, et de la situer, car maintenant que le snobisme en a fini avec elle, il est moins malaisé de se convaincre qu'on ne la saurait opposer qu'à celle de Descartes en face de laquelle elle s'est dressée résolument.

Continuateur de Maine de Biran, M. Bergson a, en effet, replacé la philosophie sur son véritable terrain qui est la psychologie ou pour mieux dire, il l'a élevée jusqu'à la sphère, indépendante de la logique et de la morale, qui lui est propre.

En montrant que l'intellect n'est pas un absolu et qu'on ne peut, par lui, qu'inventer l'homme au lieu de le décrire dans sa pureté originelle, il a imposé une tâche difficile, toute de subtilité et de souplesse, aux philosophes à qui suffisait le bel appareil de la raison.

Encore plus que d'être optimiste en déclarant que nous occupons le sommet de la hiérarchie des types vivants, et consolant de montrer que nous nous affranchissons de la nécessité, je sais bien qu'on lui a fait grief de cette subtilité et de cette souplesse, et que pour rabaisser la valeur de sa pensée, on a feint de le prendre pour un artiste. L'assimilation n'était point pour lui déplaire, puisqu'il croit que « la vie mentale déborde la vie cérébrale ». Mais ses métaphores ont précisément pour but de saisir l'insaisissable ou de réfléchir dans leur limpidité, aussi fidèlement que possible, la « vision évanouissante » de la vie, cette charge « capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort ».

Aussi, pourrait-on appliquer au style de M. Bergson ce que disait du sien Joubert, un écrivain que doit connaître et aimer l'auteur de *L'Evolution créatrice :* « Ce n'est pas ma phrase que je polis, c'est mon idée. Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont j'ai besoin soit formée et tombe de ma plume. »

JOHN CHARPENTIER.

CHANT DU COQ[1]

OU LES AVENTURES D'UN MUSICIEN AVEUGLE
ET D'UN ENFANT D'ANNAM.

—

VIII

SUR LE MYSTÉRIEUX PACIFIQUE

Riz dorés et Maïs roux.

Ce sont les grandes et belles rades du Royaume d'Annam; leurs eaux changent de teinte aux commandements du soleil.

Voici la sablonneuse Dégi dans laquelle se mire la pointe féminine du Têton; voici Quinhon la guerrière aux tours de brique couleur de sang caillé; Cu-Mong où dorment en un îlot les soldats du Grand Empereur Gia-Long; et Xuân-Day qu'enchantent ses cocotiers.

Après le sinistre massif du Varella, parmi des caps qui sont des tambours marins, Hone-Cohé se creuse : falaises bleues, salines blanches; puis Nha-Trang : sanctuaire cham, îles harmonieuses, et enfin Cam-Ranh : cent vaisseaux peuvent y ancrer!

Les jonques abaissent ou hissent leurs nattes rondes, carrées, triangulaires, sur des eaux « bleues du ciel », « bleues de l'herbe », mauves pervenche et roses nélumbo. Chaque soir la gerbe solaire agonise au moment où le fantôme lunaire blanchit; et toujours les Rois des Abîmes viennent cacher leurs ébats amoureux dans les vallons cristallins du Pacifique mystérieux.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 792 et 793.

Un jour, ils abordèrent une cité puante.

— O mon neveu, dit l'aveugle, les trous de mon vieux nez reconnaissent joyeusement le parfum de la sauce de poisson!

C'était Phan-Thiêt, aux multiples saumureries.

Devant chaque usine ils chantèrent; ils en reçurent des débris de poissons, et de la sauce qu'ils recueillirent dans une bouteille.

Au quai d'argile, une barque chargée de jarres de saumure s'apprêtait à partir pour la Cochinchine.

Les chanteurs s'accroupirent, et l'astucieux aède déclama :

— Salut au noble patron et aux vigoureux matelots de la jonque des sept vertus!

« Certes, mes yeux morts ne voient point cette jonque; cependant, mes vivantes narines ont deviné son chargement : du nectar dans des fioles de jade. Pour mieux dire : de la sauce nationale.

« Et aussi les trous de mes oreilles ont perçu les louanges des voisins : voilà de riches commerçants qui s'en vont vers le Midi Lumineux. Pour mieux dire : vers le Grenier du Monde.

« Que demandent les deux chanteurs : le père aveugle et le neveu voyant? Seulement le plaisir et l'orgueil de jouer de leurs instruments en cette barque d'or, jusqu'au pays de l'Eternelle Chaleur! Pour mieux dire : votre nef voguera sur des flots musicaux.

Poussée par la brise terrestre, cette barque vainc la barre du fleuve, et les lames écumantes mouillent aussitôt la proue de l'esquif. Dans sa cale, il y a mille poteries contenant de la sauce odorante à teinte de rocou; sur le pont, se tiennent quelques voyageurs : une fille, son amoureux étudiant, l'aveugle et son compagnon.

Le patron manie la godille, sa femme attise le fourneau

de cuisine, leurs enfants taquinent le porc, un poulet s'égosille à saluer, de sa cage, la terre qui fuit.

Chacun invoque alors son Génie : la fille prie celui de la Soie Rouge de favoriser ses amours, l'étudiant compose des vers en l'honneur de la Lune, les marins supplient le Roi de la Mer; et les errants chantent pour tout le monde, car leur tête est pleine de jolies choses et leur gosier n'est jamais fatigué.

Soudain l'aveugle sent un étrange malaise qui, des entrailles, monte à ses lèvres :

— Neveu petit, fait Sâm, toi dont les yeux sont obéissants, qui donc me torture ainsi?

— O vieil oncle, je ne vois rien, ni dans les airs, ni dans la barque, ni sur l'eau.

Sâm rendit bientôt ses aliments à pleine bouche!

— Comme si j'avais pris trop de nourriture, ce matin! gémit-il. A peine trois arêtes d'un pauvre poisson!

« Chant du Coq, mon neveu, implore tout de suite pour moi les Rois de la Mer.

Et l'enfant chanta :

L'Océan est une mare étonnante faite d'une onde imbuvable, inapte à la cuisson du riz.

Ni lotus, ni jacinthes, ni nénuphars. Sans doute des poissons les ont-ils picorés? Si ce ne sont les escargots et les crevettes?

Je ne vois point de Naïades, et non plus de Dragons, qui doivent bien cependant se battre ou s'aimer puisque la peau marine est toute secouée, puisque du ventre bleu sort un mugissement plus fort que celui de Monsieur l'Auroch.

La Lune et le Soleil naissent, matin et soir, dans la Mer d'Orient, le Soleil et la Lune que dévoreront, soir et matin, les Monts Occidentaux.

Pour saisir ces deux proies, les Génies de la Mer s'élancent vers le Ciel, et leurs dos, soulevant ces liquides collines, secouent le ventre du maître musicien.

Aussitôt l'étudiant chaussé de superbes souliers jaunes européens répliqua :

— Erreur, jeune homme, ce ne sont pas les Génies qui soulèvent la mer, ce sont les mouvements de la lune.

A ce propos impie les matelots cessèrent de ramer, le patron de gouverner, l'aveugle de vomir.

— Que dites-vous là, Monsieur? murmura quelqu'un.

— Oui, reprit l'étudiant, j'ai lu dans des livres nouveaux que la lune tourne autour de la terre qui tourne elle-même autour du soleil. Les mouvements lunaires font les vagues et les marées.

— Mais le ciel est rond et la terre est carrée, rétorqua le patron.

— Ce sont d'antiques inepties : la terre est ronde et le ciel infini.

Tout le monde écoutait, bouche bée...

— Alors, répliqua Chant du Coq, puisque la lune attire les eaux de la mer au point d'en former les collines liquides, quel est donc l'astre, Monsieur, qui attira les mottes de la plaine et en forma les montagnes terrestres?

L'étudiant ne sut que répondre... et les têtes chenues du bord conclurent : un malheur va fondre sur nous, pour frapper ce blasphémateur.

Subitement la nue devint d'un gris d'étain, les flots s'agitèrent en un seul bouillonnement extraordinaire, un grand fracas se fit entendre, pareil à l'éclatement simultané de cent tonnerres, et la barque fut environnée de fumée!

— C'est la fin du monde! Nous sommes perdus! crièrent les deux femmes.

Puis, des ventres blancs de poissons et des blocs de lave émergèrent; enfin, un îlot fumaillant (1).

Ne sachant trop ce qu'ils faisaient, les marins et les

(1) Ile des Cendres, terre volcanique qui surgit au large de la côte du Sud Annam, en mars 1923, et disparut peu de temps après.

passagers se groupèrent sur le château de poupe, auprès du patron, sauf Chant du Coq et l'aveugle qui demeurèrent sur le gaillard de proue.

Il se produisit alors cette chose horrible : l'arrière de la jonque fut happée par la boue volcanique, et l'avant continua de flotter sur l'eau de la mer. Des hurlements de détresse s'échappèrent, dont celui-ci que Gaï perçut clairement : « Mes beaux souliers jaunes sont brûlés! »

Ensuite ce fut le silence... sous un ciel à face de cholérique.

Gaï saisit quelques poissons ébouillantés par l'éruption sous-marine; leur chair apaisa la faim des sinistrés.

— Mon fils, dit ensuite l'aveugle, il nous faut remercier les Puissances Célestes qui nous épargnèrent.

Et Sâm se prit à chanter :

— D'après mon neveu Chant du Coq aux yeux de porcelaine, la mer est un lac qui n'a qu'une seule berge. Sâm aux yeux de granit voulut goûter cette eau : partout salée!

« Sur cette route liquide courent, dit-on, des maisons flottantes qu'actionnent le bras des marins et le vent.

« Là, ni monticules de cailloux, ni arbres épineux, ni pagodes, ni restaurants : en revanche, un âpre démon qui dérobe le riz aux entrailles des voyageurs.

Un cri de l'enfant interrompit l'aveugle :

— Ho! Noble vieillard, je vois un poisson gros comme un bœuf. Il ouvre vers nous sa gueule à triple denture.

C'était un requin qui se mit à nager autour de l'épave, dans l'espoir sans doute de dévorer les naufragés.

— Neveu petit, fit l'aveugle, répétons la manœuvre de la forêt; jouons de nos instruments pour fléchir ce tigre maritime.

Aussitôt vibrèrent les cymbales et le violon pour Monsieur Requin au ventre blanc et aux flancs bleus. Lui, à ces accents, sortit un peu sa tête triangulaire, tendit ses

ouïes, frétilla des ailerons et de sa queue fourchue, puis, ému certainement par la musique humaine, plongea dans les profondeurs pélagiques.

Sâm poursuivit sa prière :

— Je disais qu'un malin démon arrache la nourriture aux boyaux des voyageurs marins, afin, évidemment, de s'en repaître. C'est fort bien fait lorsqu'il s'agit d'un riche passager, mais, avec le vieux Sâm, au ventre creux depuis soixante années, ce démon n'a volé que trois os de poisson...

Une exclamation de Chant du Coq arrêta pour la deuxième fois l'aveugle :

— Ho! mon oncle! Voici maintenant une grosse tortue à bec d'oiseau!

La carapace d'une tortue éléphantine émergea, verdâtre, et le chélonien tenta de mordre les bordages de l'esquif.

— Chant du Coq, répondit Sâm, reprenons notre musique. J'ai souvent entendu dire que la Tortue était l'emblème de la Sagesse. Cette Dame-là ne voudra point aujourd'hui faire mentir le vieux dicton.

Les Tonkinois firent retentir l'air, une fois de plus, pour Madame la Tortue. La tête aux yeux noirs pétillants de malice tira tant qu'elle put sur son maigre col écailleux, les pattes pointues battirent l'eau, le dos montueux oscilla au balancement de la houle, et un courant marin éloigna vers le large Madame la Tortue pamée de musique...

— La pauvreté de mes entrailles, continua le violoneux aux prunelles mortes, vexa les démons de l'Océan. De là leur courroux, à moins que cet accès de colère ne soit une action punitive des Rois des Dragons contre le jeune homme blasphémateur?...

L'enfant interrompit de nouveau l'aède :

— Vieil oncle, il y a là, tout près, un long serpent et un être bizarre que je ne connais point!

C'étaient le Grand Serpent de mer aux replis onduleux, et son épouse la Sirène : tête et buste féminins, corps et nageoires de phoque.

La femelle miaula, son mâle siffla, mais tous deux arrêtèrent leur nage : les humains jouaient de la cymbale et du violon.

Mais Gaï poussa des cris d'alarme : trois autres monstres se dirigeaient vers l'épave insolite!

— Ce sont, décrivit Chant du Coq, deux sortes de porcs noirs qu'escorte une espèce de buffle dont la tête crache des jets d'eau vers le ciel. Aux instruments, vieux maître, aux instruments!

Sâm fit vibrer le violon, l'enfant heurta les cymbalettes; cependant, toujours les dauphins et le cachalot avançaient.

— Oncle majeur, je tremble d'effroi! dit l'enfant à celui qui ne voyait goutte.

— Faudra-t-il te surnommer Gloussement de Poule, cria l'aveugle, ô toi que l'on appelait hier encore Chant du Coq? Oublies-tu que les âmes des musiciens défunts veillent sur leurs élèves?

Chant du Coq reprit courage, et il remarqua aussi combien les regards des dauphins étaient doux. L'enfant alors se rappela ce que lui avaient dit les pêcheurs du Nord : maints naufragés furent jadis sauvés par des dauphins.

Les corps fuselés des deux cétacés venaient justement d'accoster la barque. Leurs nageoires et leurs yeux ne semblaient-ils pas inviter les musiciens?

Aussitôt ceux-ci s'armant d'audace se placèrent à califourchon sur le dos des dauphins...

A une encâblure, le nez du bon cachalot lançait gaillardement dans l'air deux cataractes graciles comme des palmes de cocotier.

Les dauphins nagèrent vers la côte du Sud Pacifié; celui qui portait Chant du Coq devant, celui de l'aveugle derrière; et Monsieur Cachalot fermant la marche.

Les deux artistes, d'abord surpris de cet étrange mode de locomotion, se ressaisirent, et se mirent à taquiner la corde et le métal. A ces sons harmonieux, plusieurs marsouins accoururent et firent escorte aux dauphins et à leurs cavaliers, sautant, pirouettant, bondissant.

On alla ainsi tant qu'il fit jour.

Chant du Coq éveilla l'aveugle :

— Oncle Majeur, je vois à l'Orient un bouquet de fleurs de pêcher : c'est le soleil naissant!

Sâm répliqua :

— Mes yeux ignorent le soleil et la fleur du pêcher!

L'enfant dit encore :

— Une terre est en face de nous.

C'était la côte indochinoise : dans la mer, des palétuviers; dans la plaine, du riz; dans les montagnes, des bambous. De criardes mouettes encombraient l'air de leurs tournoiements.

Quelques barques approchèrent et, au spectacle des dauphins et de leurs passagers, les matelots poussèrent de longues acclamations.

Percevant les cris des pêcheurs, l'aveugle dit à son compagnon :

— Taquinons nos divins outils, mon fils, car la musique, tu l'as déjà constaté, facilite les relations.

Mais, aux premières notes, surgirent du sein des flots maints auditeurs nouveaux.

C'étaient encore le Grand Serpent de Mer, Madame la Sirène, son épouse, Madame la Tortue et Monsieur Requin, c'est-à-dire le public de la veille.

Tous escortèrent la caravane musicale : le Grand Serpent en tête, les autres encadrant les dauphins, puis les

légers marsouins (que nul être marin ne prit jamais pour gens sérieux) dansant le ballet des Fous Océaniens.

A cette surprenante apparition, les paroles des pêcheurs furent :

— Voici les Rois de la Mer qui viennent déposer leurs enfants au rivage!

Il fallait, en effet, que ces deux humains fussent d'origine divine pour que des poissons les portassent ainsi...

Aux acclamations du peuple, l'astucieux aveugle devina le parti qu'il pourrait tirer d'une telle situation; aussi, se mettant debout sur l'échine de son dauphin :

— Frères aînés, dit-il, sachant combien ce canton est terre pieuse, Nous, Mandarins Aquatiques, délégués par les Puissances Marines, avons fixé ici notre débarquement. Mon élève Chant du Coq vous présentera les membres de la Troupe du Roi de la Mer.

De suite, l'enfant clama :

— Habitants des terres méridionales, voici Monsieur le Grand Serpent, aux replis majestueux; sa compagne la Sirène, à voix de phénix; Monsieur Requin, terreur des mécréants tombés dans l'onde imbuvable; Seigneur Cachalot qui a deux sources dans son crâne, et Mademoiselle Tortue, vieille fille d'autant plus sage qu'elle est muette.

« Plan! plan! » firent les cymbales; « Crin! Crin! » gémit le violon, et le ventre des dauphins s'échoua dans la vase de l'estuaire.

L'enfant vit, du côté de la terre, des autels chargés d'offrandes, des oriflammes, une foule prosternée. Aux premiers pas des rescapés vers le hameau, un roulement de tam-tam résonna, la musique des sept instruments sacrés retentit, et un notable prononça ce discours :

— Messieurs les Envoyés Célestes, daignez favoriser notre quartier misérable en pénétrant dans sa maison

commune où vous pourrez refaire vos forces avec des mets indignes de vous.

Chant du Coq entraîna l'aveugle vers la mairie au portique chargé de feuillages verts. Sur le lit central on avait déposé le plateau d'un festin. Avec des gestes graves et des mines recueillies les Tonkinois se rassasièrent, en présence d'une foule pleine d'admiration pour ces « frères-aînés » que sauvèrent deux dauphins, qu'escortèrent des bêtes marines.

Après quelques éructations polies : — Messieurs, dit Sâm, Nous, Supérieurs, avions décidé depuis peu de quitter l'archipel de Lapis-Lazuli, séjour des Bienheureux, pour gagner le Pays des Chaleurs Continues.

« Mon neveu, Chant du Coq aux yeux vifs, m'ayant assuré de la parfaite concordance des influences géomantiques de ce territoire, je crois qu'il nous sera possible de vivre parmi vous, et d'attirer ainsi sur vos personnes et vos biens l'indulgence des Esprits de la Terre, du Ciel, et des Eaux douces ou salées.

A ces paroles réconfortantes, les auditeurs répondirent par des vivats. Quel honneur pour le hameau que de posséder de tels hôtes! Ce débarquement ne valait-il pas l'échouement d'une Baleine?

On donna aux musiciens une case, un domestique, des vêtements de soie, et, dès ce jour, une multitude pieuse déposa devant la porte de la sainte demeure des offrandes faites des biens terrestres et des produits maritimes.

Un jour enfin Sâm prit femme dans le but d'assurer, d'une respectueuse progéniture, la future paix de son âme; mais Chant du Coq persista à ne point convoler parce que l'image de l'Occidentale était toujours gravée dans son « ventre » en traits de feu.

La cocoteraie frissonne au souffle des moussons, l'ap-

pel sec des geckos craque sous les bambous; et la lune argentée éclaire ceux qui étaient des misérables huit jours auparavant : accroupis sur les dalles de leur case, Sâm et Gaï chantent des mélopées joyeuses. Ils sont Dieux!

Les mécréants de la barque furent punis, mais les deux musiciens ambulants furent sauvés : c'est que toujours ils s'inclinèrent devant toutes les statues de toutes les Divinités. Ils sont Dieux.

Et ce soir-là, ainsi qu'il avait l'habitude de dire depuis leur mémorable aventure, Sâm aux yeux morts ponctua la fin du concert par ces mots : — Chant du Coq, mon neveu, c'est enfin sûrement ici le vrai pays de la vraie joie!

Ils sont Dieux...

IX

LA FUITE DES DIEUX

Camélia d'argent.

Le bateau à feu roule sur deux bâtons ferrés, vers le Sud, et, dans une des voitures, Sâm aux yeux de granit et Gaï aux yeux de porcelaine chantent des complaintes du Nord...

Car nos mendiants ont repris la route, toutes les routes : celles où des arbres épineux portent feuilles, et celles dont les arbres aux branches sans feuillage ont dans le ventre un démon murmurant...

Après le premier couplet, l'adolescent présente aux passagers du train l'écuelle de métal, cette petite bassine que, malgré leur splendeur de naguère, les chanteurs ont soigneusement conservée, ainsi que le monocorde, les cymbales, la houlette et la calebasse renflée.

— Toi qui as la tête voyante, Chant du Coq, dit l'aveugle, que distingues-tu maintenant?

— Des deux côtés du bateau à feu, une forêt bizarre : on a déposé au pied de chaque tronc un léger bol où coule le sang blanc des fûts tailladés.

— Que racontes-tu là, neveu-petit?

— C'est vrai, oncle aux yeux durs.

— Après tout, que m'importe! Je suis si content d'avoir pu échapper de la maison où ces buffles de campagnards nous traitaient comme porcs à l'engrais...

— Oncle majeur, j'avais des fourmis dans mes jambes!

— Et cette mégère qui cent fois par jour me reprenait : « Parlez doucement. Laissez votre violon. »

— Et ces idiots qui demandaient sans cesse des récits sur le Royaume des Bienheureux!

Alors l'aveugle chanta :

Nous fûmes divinisés par la bêtise des humains.

Nam Mo A Di Da Phat!

Encens, viandes, alcool, et même femmes. On nous offrit tout cela; mais, hélas! dans un enclos à quatre murs!

Impossible.

Depuis que je suis né, moi, l'aède aux yeux secs, je tâte la terre d'un bâton.

Je possède un champ infini, où, pour charrue, j'ai mes deux pieds! C'est un champ de pierre et de boue qui s'appelle la route, libre séjour des Bienheureux.....

Nam Mo A Di Da Phat!

J'y moissonne aux seuls restaurants, ayant, en guise de faucille, l'archet et le violon!

Marchons encore, ô Chant du Coq, moi derrière et toi devant; allons toujours (bien que d'un ventre vide) sur les voies de pierre et de boue, — libre séjour des hommes dieux — en jouant de nos instruments.

Nam Mo A Di Da Phat!

Saïgon!

A ce cri, ils descendirent du compartiment et, de suite, Chant du Coq aperçut les halles du grand marché.

— Bon, dit-il, très bon, cela. Voici déjà de quoi coucher, et des victuailles en monceaux. Chantons, ô vieil instituteur musical, pour les frères de cette ville.

Ils s'accroupirent auprès d'un pylône, et débitèrent des complaintes du Nord. La récolte fut abondante bien que les oncles méridionaux ne comprissent rien à leur rude parler tonkinois.

L'air était lourd, le soleil éclatant, les gens vêtus d'effets aux couleurs vives, et l'ondée journalière était faite d'eau tiède.

— Enfin! reconnut Sâm, voici le Pays des Chaleurs Eternelles, par le soleil et même par la pluie!

— Oui, ajouta Gaï, et, dans le ciel, je vois l'Etoile de la Croix.

La ville s'étendait autour des halles copieuses. En visitant la cité, Chant du Coq s'arrêta devant un restaurant où jouait un orchestre européen.

— Mon fils, s'écria l'aveugle, j'entends une musique barbare qui blesse les trous de mes oreilles. Partons.

Un marchand de billets de loterie parcourait les halles du marché :

— Qui veut miser aux Trente-Six Bêtes? Vingt-quatre sous de gain pour un sou placé.

— Oh! fit Chant du Coq, si je misais un sou, oncle aux yeux de cadavre?

— Oui, approuva l'aveugle, et choisis l'Eléphant.

Le lendemain, le placier remit vingt-quatre cents à l'enfant, et le tentateur expliqua :

— Si vous misiez une piastre, vous en gagneriez vingt-quatre!

Les chanteurs portaient encore les beaux vêtements dont les avaient pourvus les naïfs pêcheurs. Sâm et Gaï

allèrent chez un fripier qui, en échange de leurs complets de soie, donna aux musiciens une piastre et des effets en lambeaux.

Au retour du placier en loterie, Chant du Coq acheta pour une piastre le Dragon, Roi des Mers, puis les errants firent des rêves, car ils devaient gagner, c'était sûr!

— Moi, confia Sâm, j'achèterai un parapluie.

— Moi, dit l'enfant, des souliers jaunes européens.

Le lendemain, les deux joueurs se précipitèrent au-devant du vendeur de billets.

— Le Singe! fit-il.

Patatras!

— O mon fils, les singes, c'est nous! avoua l'aveugle.

— Aujourd'hui, mon neveu, reprit Sâm, nous sommes ce que nous étions au pays du Nord; il ne nous reste plus rien de notre surhumaine splendeur.

— Mais, dit Gaï, il nous reste les instruments!

Aussitôt les insouciants enfants de la route chantèrent sous les halles fertiles en échos :

Salut au pays des Chaleurs Eternelles où les vents froids n'existent point!

Nous avons passé la forêt sur le dos des frères sylvestres, franchi l'Océan sur le dos des frères maritimes et nous touchons enfin au bout du Sud Pacifié.

C'est la riche terre du Midi dont les arbres sont pareils à des vaches aux pis laiteux, le pays où des musiciens occidentaux jouent des airs barbares sans mendier, où l'on ose mettre en prison les animaux de la forêt.

Et vous, oncles aînés, au parler semblable à un chant d'oisillons, aux vêtements couleur de pêche ou de souci, salut! mais accueillez, par gestes généreux, les aèdes fuyant la pluie du Nord, afin qu'au jour final, Quan-Am, la Bonne Déesse, accueille elle aussi en son palais ceux qui auront comblé les errants que nous sommes, vainqueurs des jungles et des mers.

. . . .

De hauts et longs murs blancs entourent des bâtiments auxquels un seul portique donne accès. Une inscription en trois langues : « Dépôt de mendicité. » Et un policier jaune, à coups de rotin, active le passage de Sâm et de Gaï sous ce portique maudit.

Une chambrée, avec seulement un lit de bois; beaucoup d'hommes y sont déjà couchés.

— Oncles aînés, dit Gaï en entrant, nous n'osons.

Tous les mendiants prisonniers répondirent :

— Deux Messieurs, nous sommes indignes.

On questionna les arrivants, mais leurs paroles semblèrent très drôles parce qu'ils s'exprimaient en langage du Nord.

— Vous êtes dans la geôle des mendiants, dit cependant un Cochinchinois, et vous n'en sortirez que pour aller à la Rizière des Morts.

— Ho! murmura l'enfant, ne plus voir la campagne verte, la dune blanche et la montagne bleue!

— Mais, dit un vieillard, quelle référence nous donnez-vous?

— Le salut de Tchou-Maï, chef de la Horde des mendiants septentrionaux.

. . . .

Les Messieurs mendiants méridionaux à tête blanche décidèrent, à cette parole, de favoriser l'évasion du Réincarné, afin qu'il pût poursuivre la voie de la Loi.

Lorsque la nuit fut tombée, un frère monta sur le lit, et fit glisser dans son scellement un barreau du vasistas.

— Au troisième cri des coqs, dit-on à Sâm et à Gaï, la voiture-cabinets passera sous cette lucarne.

A l'heure Dzân, c'est-à-dire au tiers cocorico, un véhicule en forme de coffre s'arrêta devant le bâtiment. Sans doute ses conducteurs étaient-ils, eux aussi, des aveugles, car, lorsque l'enfant poussa l'aède dans la puante voiture, les vidangeurs ne les en écartèrent point.

Un zébu traîna cette voiture vers un champ inculte.

Au quatrième cocorico les deux mendiants sortirent du véhicule, et, comme ils s'en éloignaient, Chant du Coq murmura : « Bonnes tinettes, merci. »

Cependant à ce quatrième cri des gallinacés le soleil teignit de jaune vermillon l'immense plaine cochinchinoise, et l'enfant s'écria :

— Oncle aveugle, je vois une mer dont les flots sont des épis de riz.

Un chariot plein de cannes à sucre était là, brancards vides. Chant du Coq pratiqua une cavité au milieu des bâtons violets. Les mendiants s'y étendirent et se couvrirent d'un linceul de roseaux.

Un homme et son bœuf survinrent : le char roula, et les mendiants s'occupèrent à mâchonner de la canne. Quelques heures après, s'éveillant d'un somme, Chant du Coq adressa étourdiment la parole au vieux Sâm. Effrayé par cette voix qui venait du massif sucré, le voiturier crut à un démon, et s'écria, en tremblotant :

— Puissant Esprit, ayez pitié de l'infime que je suis!

Alors le malin vieillard répliqua :

— Misérable bouvier, nous sommes deux Génies musicaux qui voyageons terrestrement afin de faire respecter les Rites (tâche ingrate et difficile!) par les gratteurs de corde, souffleurs de tube et frappeurs de peau. Si donc tu ne veux périr, conduis-nous ainsi tant que les pieds de ton bœuf pourront marcher.

L'homme au chariot répondit :

— Ma bête vous traînera tant qu'il fera jour.

Au soir, dans l'Ouest, de longues flammes mauves indiquèrent la mort provisoire du soleil, et le conducteur arrêta son bœuf exténué.

— Voici, Grands Esprits, expliqua le charretier, le fleuve Mékhong. Cette île, en face, est Cu Lao Riêng. Mais, avant d'abandonner le malheureux que je suis, daignez accepter quelques aliments.

Les voyageurs franchirent le bras du fleuve au moyen d'une nacelle, et, en pleine nuit, abordèrent dans l'île. De la berge herbeuse s'élevait le mugissement cadencé des grenouilles bovines; dans la nue passaient des craquements de hérons.

Chant du Coq perçut une lumière; il dirigea les pas de l'aveugle vers cette lueur; et, soudain, dans un baraquement, le jeune musicien vit un groupe d'hommes et de femmes à face infernale : sans nez, sans lèvres, sans oreilles; des êtres qui, de leurs moignons sanguinolents, jouaient aux cartes, ou encore sautillaient sur des pieds sans orteils.

— Ho! fit l'enfant, terrifié, des lépreux!

Tous les malades qui pouvaient se traîner firent cercle autour des arrivants.

— D'où venez-vous? demanda une face bestiale.

— Du Pays du Nord; je suis Chant du Coq.

— Ne savez-vous donc pas, dirent les lépreux, qu'aujourd'hui est néfaste? Ce matin, Madame-Ma-Sœur l'Occidentale est morte, d'avoir soigné les frères dont le corps fuit le corps?

« Et maintenant, nous buvons, chantons et batifolons afin de chasser les démons de la mort...

C'était vrai. Madame-Ma-Sœur était venue d'Occident pour panser et consoler les Fils d'Annam dont le corps fuit le corps. Elle l'avait fait durant dix années : jusqu'au jour où sa face et ses membres, à elle aussi, étaient tombés, par lambeaux...

Dès l'aurore on porta sa caisse au Champ des Tombes. Derrière les chefs blancs marchèrent et rampèrent deux cents lépreuses et lépreux. Quelques-uns criaient de douleur au choc de la terre, certains allaient très distancés parce que leurs membres inférieurs n'étaient plus que des bouts informes; mais, tous ceux qui le purent vinrent

au bord du trou et saluèrent une dernière fois la femme étrangère qui, en soignant leur mal, en avait péri.

Enfin, le plus âgé des lépreux dit aux chanteurs du Nord :

— Ne pourriez-vous, Messieurs, faire un peu de musique et de chant?

Sam et Gaï s'accroupirent contre un tumulus; les lépreux les imitèrent, et, tandis que les ombres des arbres commençaient à bleuir choses et gens, les Frères du Septentrion firent vibrer le monocorde, résonner les cymbales, et chantèrent :

Madame-Ma-Sœur vint d'Occident sur un aquatique bateau, pour soigner les Fils d'Asie dont le corps fuit le corps; mais les Esprits de la Bête Violette ont attaqué aussi sa blanche peau!

Le Mandarin-Médicament introduisit alors dans la chair de Ma-Sœur l'huile de chalmoo-grass, au moyen d'un tuyau piquant, et c'est si douloureux que Ma-Sœur en mourut!

O! vous, ne piquez plus ainsi ceux dont la chair tombe en lambeaux!

Nous aurions voulu porter son cercueil.
Hélas! nos pieds n'ont plus d'orteils!
Nous aurions désiré creuser profondément sa fosse.
Hélas! nos mains n'ont plus de doigts!

Chanter ses vertus étonnantes? (Jamais nul, de notre Orient, n'alla soigner les lépreux d'Occident, n'est-ce pas?)

Mais le mal a coupé nos lèvres, et le mal a vidé nos joues.

O! vous, ne piquez plus, car vos inutiles piqûres font mourir!

Lorsque les obsèques de l'Occidentale dont le corps s'était détaché en morceaux couleur pervenche, eurent été terminées, l'aveugle dit à son neveu :

— Chant du Coq, mon enfant, quittons maintenant ces lieux maudits, et marche vers le cardinal où le soleil perd sa chaleur.

Le violoneux et son élève s'en furent de chaumine en marché, débitant leurs complaintes rauques, et les somptueux Fils du Sud versaient, sans fatigue, dans l'écuelle métallique, les fruits de la vase et les produits des eaux bourbeuses.

Depuis qu'ils étaient en Cochinchine les Tonkinois ignoraient évidemment le froid et la faim, et ils en étaient à la fois étonnés et heureux.

Cependant, Chant du Coq, en se rappelant le pays Septentrional, soupirait toujours au souvenir de la fille occidentale aux joues couleur de pêche mûre...

En l'entendant, Sâm lui disait :

— Pleure, mon neveu, pleure. A ton âge les larmes dégagent les boyaux de la tête, et les hommes ne moquent point l'enfant qui verse des pleurs... Toutefois, lorsque tu auras bien pleuré, Cri de Poulet, tu chanteras, pour dépeindre au vieux Sâm, dont les prunelles sont voilées par la Nuit, ce que tu vois : les épis, les fleurs, les bêtes emplumées et ces petits oiseaux sans plumes, doux à mes doigts comme la feuille de la fleur, ces étranges oiselets que l'on dénomme : papillons.

Passant aussitôt de la tristesse à la joie, Chant du Coq :

Beau papillon, dont les deux bras sont voiles bleues mouchetées d'or, pourquoi sors-tu de ce buisson en titubant?

— Par le nectar des orchidées! Je pintai trop de jus de fleurs.

— Saoul papillon, vêtu de tissus moirés comme un acteur chinois, où voles-tu si vivement?

— Par les pétales du lotus! Je vais quérir ma fiancée.

— Papillon fou, dont les femelles des oiseaux jalousent les atours, en quel palais logeras-tu?

— Compère l'Escargot me prête sa maison qu'éclairera le Ver Luisant. Tandis que l'Araignée tissera mes rideaux, la Sauterelle dansera sous la crécelle du Grillon.

— Par le pollen des Nénuphars!

X

ABRICOT MURISSANT

Rose d'Annam.

Ils marchèrent et marchèrent... Ainsi ils traversèrent une plaine marécageuse où l'on voyait seulement des ajoncs, des palmiers aquatiques, des palétuviers; et les violoneux touchèrent enfin à une région où les habitants avaient un bizarre parler.

La terre était couverte de plusieurs toises d'eau et cependant le riz poussait, avec des tiges si longues qu'elles semblaient être des lianes. C'était le pays de Châu-Dôc où les errants trouvèrent des Cambodgiens et des Malais à la peau d'un rouge brun, portant jupe bariolée.

Dans la campagne s'élevaient des bouquets de rondiers à sucre et des javelles de poivriers.

L'air était très doux; le soleil se coucha, et ce fut alors tout comme autrefois aux bords du Fleuve des Parfums, un éblouissement : mille arcs-en-ciel agonisant sur des pétales de lotus.

— Je vois parfois, dit Chant du Coq, des hommes vêtus d'une robe couleur safran, et qui vont, quémandant leur pitance avec une écuelle argentine. Ce sont, paraît-il, des prêtres de cette religion dont les statues des Dieux ont, l'une cent bras qui tournoient, l'autre une tête à trompe d'éléphant.

— C'est ici, dit quelqu'un, le Royaume de Kamboudja, où les fils pieux brûlent les cadavres de leurs parents. Au delà, vous aurez le pays de Siam, le pays de Laos, et l'Inde, patrie de Monsieur Bouddha.

— Chant du Coq, s'écria l'aveugle, faisons pieds en arrière, cher neveu, et rentrons aux Pays du Sud Pacifié.

Je ne veux plus aller par ces terres où les prêtres font concurrence aux chanteurs de la route; et puis, oserais-tu, œil clair de ma poitrine sombre, bouter le feu à mes vieux os?

— Une seule voie vous reste alors, répondit celui qui enseignait, celle d'où vous venez; et vous aurez au contraire les montagnes à main gauche, tandis que la mer bruissera vers la droite.

S'étant heurtés à un mur humain qu'ils ne comprenaient pas, les errants revinrent dans leur patrie, décidés à vivre désormais parmi les Frères qui ne brûlaient point les cadavres sacrés.

— Oncle aux yeux éteints, dit Chant du Coq, j'aperçois encore sur ma tête la Constellation de la Croix du Sud; en face d'elle resplendit maintenant la Grande Ourse.

— Marchons alors vers ce nouveau signe, mon enfant, répliqua l'aède; c'est en ce Monsieur Etoile que demeure Van-Xuong, Génie de la Littérature.

— Ce Génie ne serait-il pas mieux à sa place dans la Lune lunatique, maître aux yeux secs? demanda Gaï.

— Peut-être, neveu mignon, répondit Sâm, mais la Loi qui nous fut transmise est insondable et intangible.

. . . .

Qui donc venait de pousser ce cri?

Chant du Coq ne vit personne. Seuls, des arbres-sabliers laissaient choir, parfois, de leurs rameaux épineux, quelque cucurbitacée crépitante.

Pourtant, les deux errants avaient bien entendu la parole : « Tchou-Maï est mort. » Angoissés, ils se dirigèrent vers une ville, interrogèrent un dépenaillé. Celui-ci confirma la nouvelle : Monsieur le Chef des Mendiants Septentrionaux venait de mourir.

Aussitôt, le démon de l'orgueil (l'orgueil, ce formidable

péché humain qu'ignorent les animaux) se mit à torturer le ventre du vieux Sâm...

— O Toi qui ouvres les Voies, dit l'aveugle, merci. Je devine que c'est sur tes ailes que cette annonce sublime a traversé le ciel, et que tu as ainsi voulu me témoigner ton insigne protection.

« Si je pouvais atteindre avant le centième jour d'anniversaire le Pays du Nord, je pourrais être élu Chef des Mendiants par les Fils de la Horde .

« A moi, Sâm, la maîtrise et les parts qui journellement lui sont dévolues, et, lorsqu'à mon tour je dormirai sous des mottes de boue, mon neveu Chant du Coq, adorateur de ma tablette mortuaire, prendrait ma place à la tête de la puissante troupe des mendiants d'Annam.

. . . .

Ce furent ensuite les forêts d'arêquiers et de cocotiers du Phu-Yên. Hélas! plus de noix lactescentes : la récolte en était terminée.

Les rades, naguère si vivantes et si gaies, apparaissaient maintenant revêches parce que battues par la dure mousson d'hiver; et leurs flots étaient sans pêcheurs.

Les voyageurs se reposèrent un jour dans une tour de briques rouges, à l'entrée de Qui-Nhon, en bordure de la baie encerclée de vertes collines.

Mais, comme les mendiants passaient l'ultime faubourg, Chant du Coq s'exclama :

— Une fille occidentale qui frappe la balle en un champ de ciment!

Et il entraîna la houlette aveugle jusqu'à la barrière grillagée.

— Oncle aux prunelles laiteuses, cette jeune fille est pareille à celle que l'on mit en terre l'an dernier, dit Gaï. Sa chevelure est une gerbe d'épis mûrs, ses yeux sont couleur peau de la mer; ses vêtements : pétales de lotus; quant à ses pieds bondissants : elle les a logés dans deux cages en cuir tressé.

Alors, l'aveugle murmura :

— O Chant du Coq, mon doux élève, le bâton qui nous unit, pourquoi donc tremble-t-il?

— C'est ma main qui, d'émotion, le fait trembler, maître talentueux, répondit Gaï, parce que, sûrement, cette demoiselle est la morte réincarnée!

« Oiseaux de mon pays, chantez pour les oreilles de l'Etrangère; fleurs, dirigez vos parfums vers ses narines; vieillards habiles, lancez dans l'air des cerfs-volants dont les sifflets chanteront les cheveux de celle que j'ai retrouvée!

« Je voudrais lui offrir des présents. Hélas! pauvre je suis, et seul l'amour pousse dans mon jardin.

« Mais, j'irai par les champs et la côte dérober aux paysans et aux pêcheurs les biens de la terre et les produits de la mer; je tendrai des pièges aux roucoulantes tourterelles; et déposerai le tout devant ses pieds légers qu'elle emprisonna dans des boîtes de cuir tressé.

« Oncle, ne marchons plus, et demeurons dans cette ville, si vous ne voulez que mes yeux ne chavirent, tout blancs, si vous ne voulez que j'aille à reculons; mon dos tourné vers le Nord froid, ma face tournée vers cette Occidentale qui a deux yeux vivants couleur onde marine...

Aussitôt qu'il aperçut la blonde étrangère, Chant du Coq s'écria :

Elle vint d'Occident sur un bateau marin, celle qu'un père précautionneux dut appeler d'abord d'un nom infâme afin de bien écarter d'elle les diables pervers. Plus tard, il la nomma certainement Rayon Lunaire ou Jasmin Parfumé.

Maintenant, elle est à l'âge de l'Abricot Mûrissant, et la Lune, à sa vue, plonge de honte dans les nuages, et le narcisse blanc se fane de dépit...

Mais vous, fleurissez, lotus et orchidées, fleurissez pour parfumer la trace de ses pas.

Roucoulez, plaintives tourterelles, roucoulez pour enchanter la trace de ses pas.

Etoiles, brillez dans la nuit bleue, brillez pour éclairer la trace de ses pas...

La trace de ses pas où je serai désormais, moi, Chant du Coq, humble comme un crapaud dans un ruisseau.

Si quelque jour, en cette terre marâtre, manquaient les oiseaux, les fleurs et les astres, et si ma voix venait à défaillir, qu'alors on lance un cerf-volant dont le sifflet proclamerait la splendeur surhumaine... d'Abricot Mûrissant!

Chaque belle journée était pour eux — l'enfant joyeux et l'oncle plaintif — l'occasion d'aller s'accroupir derrière la barrière grillagée d'où Chant du Coq disait à l'aveugle ce que voyaient ses yeux naïfs. Mais lorsque l'eau tombait du ciel, l'enfant se tournait vers les nuées grises et les maudissait.

Certain soir, les chanteurs s'enhardirent à franchir le portail de la villa où habitait Abricot Mûrissant.

La jeune fille les vit arriver et leur demanda ce qu'ils désiraient.

Alors Chant du Coq dit à l'aveugle d'accorder son monocorde et, ayant déposé aux pieds de l'Etrangère l'écuelle pleine d'oranges et de fleurs, le petit musicien chanta au son du violon.

Elle est venue de l'Occident, Celle dont la chevelure est une gerbe d'épis. Sur ces cheveux elle a placé un chapeau qui est un jardin. Elle a revêtu son corps couleur fleur de pêcher d'un voile en pétales de lotus...

L'Occidentale interrompit le garçonnet en lui jetant quelques sapèques de laiton.

Les mendiants comprirent qu'il fallait se retirer, et l'aède dit une fois de plus à son neveu :

— Oh! pourquoi, Chant du Coq, le bout de bois qui nous relie tremble-t-il si fort?

Le lendemain, il bruinait. Il n'y aurait donc pas jeu de

la balle sur la rizière cimentée. Aussi, l'enfant entraîna-t-il encore l'aveugle vers la villa qu'entouraient cocotiers, filaos et hibiscus.

De cette maison s'échappaient des accents musicaux. Chant du Coq avança et regarda : la demoiselle frappait de ses deux mains sur une sorte de coffre garni de dents blanches, et de cette armoire sortaient les sons réunis du monocorde et du cymbalon.

— Ce doit être de la musique de l'Ouest, expliqua Gaï.

— Elle blesse les trous de mes oreilles, répliqua Sâm. Partons.

Apercevant nos violoneux, la jeune fille leur cria dans la langue du pays :

— Que voulez-vous encore? Hier, je vous ai fait l'aumône!

— Nous sommes très pauvres, répondit Chant du Coq, cependant nous ne sollicitons nulle aumône. Permettez-nous seulement, ô somptueusement jolie, de venir déposer, chaque jour, à vos pieds, une écuelle de fleurs.

— Mais il est fou! s'exclama l'Occidentale. Boy! chasse-les donc.

Des cris, des aboiements, une bousculade... et il parut à Chant du Coq que le sol vacillait sous ses talons...

La grande rade quinhonnaise est barrée, à l'Orient, par un rempart de collines. Vers l'Ouest, ses berges comportent champs de riz et champs de sel, avec, de-ci, de-là, des temples d'autrefois et des églises d'aujourd'hui.

Sous le ciel gris marchent les errants, mouillés, transis, hagards.

Où vont-ils? Hélas! ils ne le savent plus bien eux-mêmes!

L'élection du Roi des Mendiants est manquée pour Sâm, et des éclats de rire moqueur ont accueilli les balbutiements amoureux de Chant du Coq...

Tous deux étaient repartis après cette mortification,

sous les nuées de la mousson qui cachaient les étoiles du Sud et du Nord, et, à tout instant, Sâm disait à Gaï :

— Petit, ne fais donc plus trembloter mon bâton!

La campagne est couverte d'eau; seules émergent les diguettes des rizières et les haies de cactus. Plus de mangues, ni de cocos; le riche préfet est un personnage inaccessible.

Il ne reste qu'à mendier de case en case jusqu'au jour où...

Où de nouvelles étoiles et un soleil printanier se lèveront pour ceux qui, maintenant, marcheront sans trêve, moqués de la vie certes, mais ne sachant plus guère s'ils doivent encore la moquer...

D'autres furent mauvais ou indifférents pour ces Frères du Nord. Moi, j'eus pitié du désarroi de leur « ventre », et je permis aux deux voyageurs de passer la rude saison d'hiver à l'abri d'une hutte, dans mon poste de Quang-Van.

La rade mourait à ma porte; autour du poste étaient des vasières où, par les journées chaudes d'été, poussait le sel.

Comme je donnais, matin et soir, quelque pitance à Chant du Coq et à Sâm, ils prirent confiance, et me narrèrent, un jour, leur marche vers les Chaleurs Eternelles, leur divinisation, le lamentable retour vers le Septentrion, tout.

A la fin du récit, l'enfant, tournant sa face torturée du côté de Qui-Nhon, eut cependant la force de chanter:

Les tours bâties jadis par les Chams s'élèvent dans la plaine, vêtues de rouge et touchant le ciel!

Mais une fille à robe de lotus les écrase de sa beauté...

Car elle a taille de cocotier, prunelle eau de la mer, cheveux crêpés comme ceux du Bouddha, robe bariolée de tous les feux du crépuscule...

L'Occidentale Abricot Mûrissant, pour qui toujours mon ventre indigne meurt d'amour...

Vers la fin de l'hiver un coup de soleil balaya le voile pluvieux, et l'horizon marin prit une teinte hyacinthine. Tout de suite les tourterelles gémirent, les alouettes pépièrent, éperdues, dans le vent qui s'était levé. Soudain ce vent passa au Sud, et la pluie tomba, ces deux éléments formant bloc.

C'était un typhon qui, par les quatre points cardinaux, heurta la terre d'Annam, abattant arbres, villages, murs de pierre, poteaux de fer.

D'un ciel gris rougeâtre le cataclysme vint en un bélier mouvant et des bruits sourds s'échappèrent de partout.

Accoté contre un mur de ma lourde maison, j'assistai à cette guerre, et entendis les mugissements des Esprits affolés.

Les musiciens tonkinois, afin d'éviter les durs projectiles voltigeants, s'étaient cachés sous le lit de leur hutte écrasée.

La nuit se fit, et du sein de la mer montèrent, avec le flot, les Rois des Dragons, c'est-à-dire un raz-de-marée!

Des cris m'en avertirent : « L'eau monte! »

Quelques hommes purent gagner en grande peine les proches collines; je me juchai sur le faîte de ma maison.

La lune montra un pays où s'étendait une mer nouvelle avec des cadavres et des charognes... et les êtres qui avaient survécu aux coups des choses ne purent éviter les baisers des Naïades.

— Chant du Coq!

— Chant du Coq, mon enfant!

Mais, où fuir, quand on a les yeux éteints?

Le neveu répondit :

— Jouons de nos instruments, afin que nos amis les Dauphins accourent encore à notre secours! L'eau bientôt atteindra mes épaules.

Les chanteurs ne purent sans doute retrouver ni les cymbales ni le violon parce qu'avec le flot sinistre passèrent les poissons ignorants...

— Chant du Coq, mon neveu mignon.

— Maître aux yeux de marbre, dit Gaï, il me semble voir là-haut, sur un nuage, l'Occidentale à chevelure d'or. Mais où sont donc mes cymbalettes? Pour elle, je veux chanter.

« Oui, malgré tout, je veux chanter toujours Abricot Mûrissant.

Et puis, plus rien... plus rien qu'un tombeau liquide!

Lançant enfin un regard de détresse vers le ciel, je reconnus que la terrible nouvelle n'avait pas dû toucher encore les habitants de la Lune, car je distinguai très bien dans cet astre le héros des légendes chinoises : le Lièvre Blanc qui, de ses pattes argentées, fabriquait un élixir d'amour...

Trop tard, Lièvre Blanc, trop tard!

Notre ami Chant du Coq n'a plus besoin de ton philtre; il ne pourra plus le donner à la jeune Occidentale pour s'en faire aimer, hélas!

Et pleurons, bon Lièvre Blanc, pleurons.

— Vois, notre vaillant Chant du Coq vient de s'éteindre... en proclamant inlassablement son amour pour Celle aux joues couleur fleur de pêcher, cette orgueilleuse étrangère que, jusqu'au dernier souffle, naïvement il dénomma : Abricot Mûrissant!

Et cette histoire ne dit pas tout...

JEAN MARQUET.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Œuvres de François Villon. Edition du cinquième centenaire. Illustrées par John Delisle Parker, Jacques Bernard, La Centaine. — Gabriel Brunet : *Evocations littéraires.* « Madame de Sévigné, Bossuet, Paul-Louis Courier, Sainte-Beuve, Renan. Lettre sur la Critique. » Préface d'André Bellessort, Editions Prométhée. — Théophile Gautier : *Le Capitaine Fracasse.* Texte complet, 1863. Introduction et notes par Adolphe Boschot, 2 vol., Garnier frères. — Théophile Gautier : *Fortunio et autres nouvelles.* Textes complets, 1833-1849. Introduction et notes par Adolphe Boschot, Garnier frères. — Mémento.

François Villon est-il réellement né en avril 1431, comme le prétendent certains de ses biographes et comme paraît l'admettre, sans le préciser d'une manière positive, M. Louis Thuasne, l'un de ses derniers et de ses plus compétents éditeurs? A défaut de preuves certaines, — les registres baptistaires n'existant pas encore au XVe siècle — on peut, avec quelque confiance, lui attribuer cette date approximative de naissance. Si on l'accepte, on doit s'étonner que le cinquième centenaire du grand poète lyrique, en l'œuvre duquel Clément Marot découvrait déjà des certitudes d'immortalité, soit passé sans stimuler des recherches nouvelles d'érudits et les commentaires des critiques.

Sans doute les excellents travaux des Longnon, des Schwob, des Champion ont-ils pu décourager les fureteurs d'archives. Il restait cependant quelques documents à glaner en province où ces historiens ne paraissent pas avoir conduit des enquêtes définitives. La partie de l'existence de Villon qui s'écoula, après sa fuite de Paris, en vagabondages à travers l'Anjou, le Berry, le Bourbonnais, le Forez, le Dauphiné, l'Orléanais, la Touraine a dû laisser, de-ci, de-là, quelques traces qui clarifieraient le mystère de ces années où l'on aperçoit seulement le nomade tantôt en faveur auprès des grands dont il reçoit les dons d'argent, et tantôt emprisonné dans quelque cul de basse-fosse.

On aurait vivement apprécié que le susdit cinquième cen-

tenaire fût célébré par la mise au jour de quelques pièces d'importance. Perdons-en l'espoir. Du moins, pensions-nous que de nouvelles éditions accroîtraient, cette année, le lustre des poèmes villlonnesques. Les éditeurs ont rechigné devant cette tâche commémorative, sauf un, M. Jacques Bernard, auquel nous sommes heureux de rendre hommage. Peut-être n'avaient-ils pas tort. Il ne s'impose pas, en effet, de publier un texte quand ce texte garde quelques impuretés; or les textes purifiés et soigneusement établis par Auguste Longnon et par M. Louis Thuasne, d'après les in-quarto gothiques et les manuscrits du xv[e] siècle, ne sont point tombés dans le domaine public; on n'en peut disposer à sa guise.

M. Jacques Bernard, souhaitant néanmoins offrir un sacrifice à l'ombre errante de Villon, s'est avisé d'utiliser, pour son édition, le texte jadis préparé par Bernard de La Monnoye et publié, en 1867, par Pierre Jannet. Heureux choix, car il se trouve que ce texte, dû au méticuleux érudit bourguignon, compte, au dire même de M. Louis Thuasne, parmi les meilleurs.

Ainsi, voici une édition des **Œuvres de François Villon** digne du « mauvais garçon » du xv[e] siècle qui rédigeait ses huitains tantôt quand il éprouvait joie au cœur et tantôt quand il était sous menace de prochaine male-mort. M. J. Bernard l'a publiée sous une forme somptueuse, dans le format in-4°, sur vélin Lafuma et tirée à fort petit nombre, avec le soin dont il entoure d'ordinaire ses impressions. Il a, de plus, confié à M. John Delisle Parker, artiste américain, le soin de l'illustrer de huit hors-texte en couleurs et de trente-quatre dessins en noir dans le texte.

M. John Delisle Parker se présente à nous comme un homme fort cultivé et qui a longtemps médité et cherché avant d'exécuter le commentaire iconographique de l'œuvre villonesque à laquelle visiblement il voue une admiration compréhensive et passionnée. Il nous confie, dans une notice en français et en anglais, placée en tête de l'ouvrage, qu'il s'est efforcé de retrouver, à Paris, en province et partout où ils subsistaient, les vestiges matériels du temps où vécut son héros et de reconstituer, tantôt directement, et tantôt par juxtapositions successives, les décors entourant les gestes

tourmentés du méchant escholier. Rien n'est complètement imaginaire dans son illustration où cependant intervient forcément l'élément imaginatif. Il emprunte, ajoutant à son relief, l'image du gibet de Montfaucon au bois qui la représente dans l'édition des *Œuvres* de 1489; il pourchasse dans le quartier latin, l'île de la Cité, la cour de Rohan, l'île du Palais, telles silhouettes d'enceinte, d'église, de maisons à auvents et tourelles (Notre-Dame, Saint-Séverin, la Conciergerie) qui lui restituent des visions du passé moyenâgeux; ici, il croque une enseigne, là (jardins et musée de Cluny), il saisit une attitude, un geste, un costume de pierre. Les vitraux lui fournissent des documents et probablement aussi les tapisseries. En Bretagne il rencontre, dans d'humbles églises, des personnages de bois coloriés qui palpitent encore de la vie d'autrefois, et en Normandie il achève de comprendre, parmi les merveilles du Mont Saint-Michel, l'âme obscure du siècle où Villon folâtra sans cesse au bord de l'abîme.

Ainsi M. John Delisle Parker, sans jamais confiner à la froide archéologie, nuançant avec discrétion les couleurs de ses planches, faisant avec bonheur s'opposer les blancs et les noirs de ses autres dessins, composa-t-il une illustration pittoresque, laquelle accompagne d'évocations proches de la réalité un texte par lui-même singulièrement évocateur. L'artiste s'est admirablement adapté à sa fonction. Ajoutons que le volume contient toute l'œuvre du poète et, en particulier, les *Poésies attribuées*, souvent éliminées des éditions antérieures.

Il est dommage que, réunissant sous le titre d'**Evocations littéraires** cinq études publiées, le plus souvent, dans la présente revue, à l'occasion de centenaires, M. Gabriel Brunet, notre compagnon de rubrique, n'ait pas eu le loisir de dégager de ses écrits la vraie personnalité morale de Villon. Nous eussions connu avec beaucoup de curiosité et d'attrait cet essai de psychologie rétrospective que les historiens, surtout captés par les faits, négligèrent un peu de tenter.

Les lecteurs du *Mercure* ont, depuis longtemps, apprécié les pages mensuelles de pénétrante et lucide critique que M. Gabriel Brunet leur offre avec le désir de diriger leur attention et leur goût vers les meilleures productions de la

littérature contemporaine. Ils ont certainement discerné la vive intelligence de cet écrivain et compris qu'à travers les doctrines et les formes qu'il analyse avec subtilité, il cherche à découvrir la réelle qualité des âmes qui les conçurent. Préoccupation assez rare. M. Gabriel Brunet n'envisage pas, en effet, la critique à la façon superficielle de la plupart de ses confrères. Eliminant tout ce qui, du fatras des écrits sortis de l'officine des libraires, lui paraît manquer d'accent, d'originalité, de pensée, il concentre ses facultés d'examen sur l'œuvre exceptionnelle qui, dans ce fatras, dégage une lumière.

Quoique contraint, par son magistère, à mesurer à leur juste valeur les productions du présent, il ne se désintéresse point du passé, étant persuadé que, selon le mot d'Auguste Comte, nous sommes, dans le domaine intellectuel aussi bien que dans l'autre, fonction de nos ancêtres. S'il revendique hautement, dans l'ouvrage qu'il vient de mettre au jour, le titre d'homme de son temps, il corrige de la façon suivante cette revendication : « J'aspire, écrit-il, d'un large souffle l'atmosphère du présent et je prête attention à la dernière fantaisie surréaliste ou cubiste, mais je prétends que, pour arriver à la pleine conscience de nous-mêmes et du vivace d'aujourd'hui, nous devons, de temps en temps, nous confronter à ce qui nous ressemble le moins. Pour se connaître, il convient de s'opposer à son contraire. C'est en vivant parmi les étrangers qu'on découvre en soi les traits du Français. C'est en interrogeant les hommes du passé les plus différents de nous que nous discernerons à plein l'originalité de notre époque ».

Raisonnement plein de sagacité et que vient fortifier à la fin des *Evocations littéraires* une *Lettre sur la Critique* où M. Gabriel Brunet montre que cette critique, telle qu'il l'entend, devrait, pour prendre figure de création, être d'ordre strictement psychologique.

Les *Evocations littéraires* contiennent des études consacrées à Mme de Sévigné, Bossuet, Paul-Louis Courier, Sainte-Beuve et Renan, c'est-à-dire aux esprits et aux œuvres les plus divergents entre eux et les plus contradictoires. On sent qu'à préparer et à écrire ces études, M. Gabriel Brunet, mettant en pratique ses principes de critique psychologique et son goût

des confrontations du présent au passé, ait éprouvé une véritable délectation. Les idées plus que les faits l'attirent. C'est dans les écrits qu'il cherche et, en définitive, découvre l'homme ou plutôt l'âme, les forces et les vertus créatrices de cette âme. Il campe ainsi, à l'aide d'une langue souple et ferme, ses personnages sous un aspect peut-être schématisé souvent, mais où l'on trouve, en définitive, les traits essentiels de ces personnages, ce en quoi et pourquoi ils excellèrent, imprimèrent leur influence et prirent figure d'éternité. Son Bossuet immobile dans sa certitude, puissant, robuste, inébranlable, convaincu de la nécessité de l'ordre et de l'unité humains et les soumettant à l'ordre et l'unité de Dieu, balayant l'individualisme, est dessiné, en quelques pages, avec un surprenant relief.

Néanmoins nous pensons que, dans bien des cas, M. Gabriel Brunet n'aboutira pas, dans ses études rétrospectives, à la solidité complète de ses constructions psychologiques en négligeant de recourir aux faits biographiques. Expliquer, par exemple, Mme de Lafayette sans connaître étroitement les mystères de son existence serait labeur impraticable. Sainte-Beuve le comprit qui donna à ses portraits un fondement historique malheureusement artificiel parfois. M. Gabriel Brunet a tracé une image de Mme de Sévigné qui compterait comme l'une des plus remarquables si, au début de ce travail, il ne se proposait d'établir en quoi les lettres de la marquise nous apportent « des modes de sentir et d'exprimer du xxe siècle » et comment elles font d'elle une « contemporaine de l'avenir » et si, l'ayant effectivement montrée, sous bien des aspects, comme notre contemporaine, il n'oubliait son projet primitif pour l'examiner sous d'autres aspects où elle demeure strictement de son époque.

Dans ce portrait fort vivant, d'une très fine clairvoyance, l'élément biographique, la connaissance du milieu et des mœurs manquent en plusieurs endroits. La place nous fait défaut pour le préciser. D'ailleurs nous aurions mauvaise grâce à chicaner sur des points de détail l'un des ouvrages de critique les plus originaux que nous ayons lu depuis longtemps.

§

Nous avons, à maintes reprises, signalé que M. Adolphe Boschot, sans négliger sa tâche de musicographe à laquelle il excelle, consacrait ses loisirs à dresser un monument littéraire à Théophile Gautier. Il est heureux pour la mémoire du bon Théo qu'un disciple de cette qualité lui soit advenu, car il était tombé dans un singulier et bien injuste abandon. De temps à autre quelque éditeur réimprimait les *Emaux et Camées* à l'usage des bibliophiles et tout souvenir de la postérité se bornait à ce maigre hommage.

M. Aldolphe Boschot a lancé, à son tour, une très pure édition à grand tirage de ce dernier ouvrage, le complétant des poèmes les plus caractéristiques de l'écrivain romantique. Ainsi cet ouvrage, que l'on se procurait malaisément, se trouve-t-il maintenant à la portée de tous. Peu après, M. Adolphe Boschot donnait une réimpression de *Mademoiselle de Maupin* et, faisant un choix dans les écrits épars de Gautier, jamais réunis en volumes, nous offrait, sous le titre: *Souvenirs romantiques*, quelques-unes de ces étincelantes chroniques que le journaliste, pour subsister, répandait dans les journaux de son temps.

Récemment M. Adolphe Boschot nous a fait présent de deux autres ouvrages enrichis d'écrits devenus rares de son ami d'outre-tombe : **Fortunio et autres nouvelles** et **Le Capitaine Fracasse.** Dans l'un, Gautier témoigne de merveilleuses qualités d'artiste et de fantaisiste. Dans l'autre, il reprend la tradition perdue des romans d'aventure ou, pour mieux dire, des romans picaresques et il fait, en quelque sorte, figure d'historien. Parmi les romantiques, très certainement notre homme se signale comme celui qui témoigne la sympathie la plus effective au passé. Il trace, dans les *Grotesques*, assez mal nommés d'ailleurs, des portraits du temps de Louis XIII, d'une très belle allure et que l'on parcourt encore avec agrément. Par malheur, soit que le temps lui ait manqué ou les éléments de recherches, il témoigne trop souvent d'un souci de documentation relatif. Pourtant il connaît dans ses grandes lignes assez sûrement cette période d'histoire. *Le Capitaine Fracasse* surtout nous en donne la

certitude. Des images de province y sont peintes, sorties peut-être des romans de Charles Sorel ou de Scarron, qui touchent à la réalité.

Gautier fait des descriptions d'intérieur qui ne sont point imaginaires. Il habille ses personnages avec un soin qui indique des enquêtes sérieuses. Nous connaissons peu de fresques du Pont-Neuf au XVIIe siècle qui vaille celle que, d'une plume colorée, il nous offre en pâture. *Le Capitaine Fracasse* néanmoins, plein d'intérêt, écrit dans une très belle langue, ne rend point, comme on pourrait l'espérer, l'atmosphère du temps, hors dans quelques endroits clairsemés.

Il était cependant utile de réimprimer ce livre célèbre que bien peu de nos contemporains ont lu. Il ajoute à la gloire très pure de Gautier, grand artiste et styliste de belle envergure. M. Adolphe Boschot a veillé avec minutie à l'exactitude de ce texte et de ceux que nous signalons plus haut. Il les a tous enrichis de substantielles introductions historico-littéraires, de notes et de bibliographies qui permettent de connaître leur destin à travers le temps et de comprendre, le cas échéant, leurs obscurités. Travaux excellents d'un critique consciencieux et qui servent une mémoire digne de cette sollicitude.

Mémento. — M. Maurice Allem, historien et critique infatigable, poursuit, à la librairie Garnier frères, une tâche énorme et à laquelle peut-être on ne rend pas assez hommage dans la presse. Nous avons plusieurs fois signalé ses réimpressions successives des œuvres critiques de Sainte-Beuve publiées sous le titre général : *Les Grands Ecrivains français par Sainte-Beuve. Etudes des Lundis et des Portraits classés selon un ordre nouveau.* Trois tomes nouveaux de cet important recueil, concernant les *Philosophes et essayistes du XIXe siècle* (Joseph de Maistre, Joubert, De Bonald, Paul-Louis Courier, La Mennais, Victor Cousin, Jouffroy, Lacordaire, Montalembert, Louis Veuillot, Renan, Taine) ont paru au cours de ces derniers mois. En même temps M. Maurice Allem entreprenait de lancer de nouvelles éditions mises au point des romans de Balzac. Cinq de ces romans (*Eugénie Grandet, Le Père Goriot, César Birotteau, Le Lys dans la Vallée, Le Médecin de Campagne*) ont déjà vu le jour. Ces textes de Sainte-Beuve et de Balzac sont établis avec la plus grande sûreté par un homme compétent, vraiment docte, qui envisage sa tâche d'éditeur avec gravité, qui

n'ignore rien des travaux produits sur l'époque romantique et qui enrichit ses publications d'excellentes préfaces historiques et de notes d'une grande richesse documentaire.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Fernand Mazade : *Printemps d'automne,* « Aux Iles de Lérins ». — Xavier de Magallon : *Les Amitiés, Odelettes et Dédicaces,* « Librairie de France ». — Henri de Lescoët : *L'Aube Secrète,* « Aux Iles de Lérins ». — André Berry : *La Rose de Macé,* « Le Rouge et le Noir ». — Pierre Auradon : *Double Almanach,* « La Caravelle ».

Une plaquette, six courts poèmes, au plus quatre fois vingt vers, cela ne suffit-il pour confirmer une maîtrise, et déceler au cours de son **Printemps d'Automne,** comme dit Fernand Mazade, un renouveau de tendre rêve, d'adresse technique, de sentiment toujours souriant et juvénile? Beaucoup de charme et de souplesse comme partout chez ce beau poète, une volonté de bonhomie et de complaisance qui, de ci, de là, à mon gré, se satisfait trop à l'abandon :

> Mais les sangs fougueux jamais bien ne se calment.

Ce vers cahotant termine, me semble-t-il, disgracieusement cette pièce charmante en hendécasyllabes, et je lui préfère le rythme délicat de *Ronde,* de *Comme au Printemps* et d'*Amour :*

> Et je chéris tout ce qui vit.
> Et j'aime aussi beaucoup de mortes.

On se souvient que, dans l'émotion d'un deuil le plus douloureux, Xavier de Magallon a naguère composé un poème qui saisit l'imagination et hante le souvenir de tous ceux qui l'ont lu, l'*Ombre.* La vie n'est pas toujours aussi dure; elle s'écoule par des heures de sérénité au milieu de paysages familiers et chéris, entre de douces évocations de figures disparues et l'attention reconnaissante aux bienveillances amicales. **Les Amitiés, Odelettes et Dédicaces** leur sont, par le poète, pieusement et diligemment vouées, tantôt lorsqu'il songe à Joachim Gasquet, à Jean Moréas, au pauvre Jacques Prado, et tantôt à des vivants tels que Maurras, Mazade, Guy Lavaud, quelques autres.

Xavier de Magallon possède de Ronsard deux qualités bien marquantes, l'aisance et l'abondance; il se laisse emporter à une facilité qui parfois par bonheur s'avise d'ingénieuses subtilités, ou qu'il tempère quand il veut bien. Si de Naples quelqu'un lui adresse six stances de six vers, il lui répond tout aussitôt par une ode de même mesure, sauf en ce qui concerne la longueur, qui sera triple. Je crains que se fasse trop souvent jour dans l'art de Xavier de Magallon un peu de l'incontinence verbale propre à l'orateur; le mouvement du discours l'emporte, il y cède sans défense, ne pense pas à l'ordonner, ou comme il faudrait, selon la manière de Ronsard, à en étoffer les plis et le découlement de trouvailles imprévues, de surprises regorgeantes. Maintenant, je le sais bien, ce recueil n'est composé que de pièces fugitives pour lesquelles il ne convient pas que la discipline soit trop rigoureuse. N'importe, celles à qui iront mes dilections seront celle, par exemple, à Guy Lavaud, bien soutenue et emplie de son sujet, et, dans un rythme exquis et sûrement mené, *Provence,* bien que presque à l'excès prolongé, mais divers, en dépit de l'atroce rime — même en un poème familier, puisqu'il n'est pas burlesque — à *monte :*

Vois : le jour qui tombe ou monte
Tout cueilli
A la palette de Mont-
Icelli.

Ah! que j'apprécie davantage dans cette même odelette, ou dans d'autres dédicaces, comme en *Le Retour,* par exemple, ou *les Poèmes de Sainte-Marthe,* moins de factice recherche, et une émotion contenue :

O jours enfuis, où je me plonge!
O passé qui fut l'avenir!
De la maison vide le songe
N'est plus fait que de souvenir.

Je ne sais si de M. Henri de Lescoët l'expression correspond toujours à ce qu'il désire. En ouvrant sa récente plaquette *L'Aube Secrète,* je bute dès le quatrième vers :

De tromper son destin nul ne pourrait prétendre.

Un appel au Seigneur emplit le second quatrain, et j'y lis, avec étonnement :

...C'est dans votre clémence
Que nous retrouverons un réconfort plus sûr
Et pourrons y puiser la vie et l'espérance.

Est-il vrai que les jeunes écrivains ne se soucient guère plus d'euphonie que de grammaire? Les ressources prodigieusement fécondes de la syntaxe française sont par eux négligées, mais quel besoin leur est venu de ne s'en souvenir que pour la violer : « C'est dans votre clémence *que* nous retrouverons..., et pourrons *y* puiser... ». Le docte Lancelot, avec l'approbation littéraire de *Figaro,* expliquerait mieux que je ne le saurais faire, pourquoi une telle rupture du mouvement syntaxique est choquante, inadmissible, et pour quel sérieux motif, il faudrait que M. de Lescoët eût écrit : « C'est dans votre clémence que nous retrouverons... et *que* nous pourrons puiser... » Ecrire en vers ne dispense pas d'écrire en bon français... Il ne faudrait point pourtant que l'on crût tout négligeable ou indifférent, ou choquant dans les poèmes de M. de Lescoët. Bien au contraire. Mais n'apparaît-il monstrueux de céder à de telles défaillances, lorsqu'on peut réussir des morceaux comme celui-ci :

Vous verrez une étoile, avec lenteur, sur l'île
S'élever et fleurir, et la lune jouer
Un instant sur la mer, ainsi qu'un long reptile.

dans les parcs de Roquebrune où, aux approches de la nuit, dans le parfum amer des orangers,

Vous percevrez aussi le long de la falaise
Le bruissement de l'algue, et dans le bois désert,
Parmi le romarin, la lavande et les fraises,
Le chant de la grenouille et le cri du pivert...

Cependant, sans m'attarder à relever l'inutile rime d'un singulier à un pluriel, M. de Lescoët aurait gagné à connaître qu'on scande plutôt *bru-issement,* que bruis-sement, en trois syllabes seulement, — et l'harmonie de son vers y aurait gagné.

Si sensible qu'on soit aux originelles qualités de M. de Lescoët, on lui souhaiterait de plus raffiner sur les exigences de la prosodie et, suprêmement, du style.

Il faut voir avec quel soin précieux et averti M. André Berry établit d'adorables miniatures en la sertissure précise de ses vingt-quatre sonnets qu'il appelle *La Rose de Macé*. Ah, là, sans doute, rien n'est abandonné au hasard ni au succès incertain du hasard. Mais en même temps le poète affiné sait ne pas appuyer à l'excès ni pécher par abus de pédanterie. Que son art à apparence archaïque soit en son essence un jeu factice, que nous peut faire cela, puisqu'il excelle et réussit en son propos, qui est d'enclore les élans et les déceptions de son âme dans une patiente combinaison de rythmes éprouvés et rigoureux, d'images sensibles présentées en ce qu'elles ont de plus pur, de plus discret, de plus conforme aussi à un goût, sinon éternel, qui nous charme pleinement aux productions verbales ou aux enluminures d'autrefois. Ainsi M. Berry ne l'ignore pas, s'il refrène jusqu'à la froideur parfois le tumulte ou l'inquiétude de ses secrets sentiments, il gagne du moins de douer d'une signification plus pénétrante en intellectualité ce qui, sinon, ne serait que la banale histoire d'un amour déjoué, perdu et persistant, un dédain et un regret. Ainsi M. André Berry rejoint-il, à force de volonté exercée et durable, la manière claire et vraie, vivace et mesurée, de ses chers troubadours, et peut-on même évoquer, sans qu'il en soit accablé, le souvenir radieux de quelques-uns des sonnets d'amour de Pétrarque.

M. Pierre Auradon, tout au rebours de M. André Berry, va au plus simple, et ne dédaigne pas le facile. Convient-il de l'en louer? Pourquoi non, puisque, dans son **Double Almanach,** il parvient à merveille à ses fins? *Almanach pour quand on est deux;* espoir, désir; *Almanach pour quand on est seul,* regret et souvenir. Le vers s'ajoute au vers sans résistance ni rigueur; le rythme est ployant, de la mesure la plus brève à celle de l'alexandrin, et s'appuie à des rimes suffisantes, sans recherche. Sans recherche, et, je le crains, non toujours rencontrées à propos, souvent, au contraire, accueillies sans contrôle. Ce n'est là, au surplus, qu'une menue querelle que je fais au poète parce que sa complaisance, en ces quelques

occasions, l'entraîne, semble-t-il, assez loin du but qu'il se désigne; il erre par instants, ne sachant comment rejoindre la vraie ligne. Qu'il y parvienne est l'essentiel, et il n'y manque pas. Je rêverais pour M. Auradon un thème moins inconsistant, qui l'oblige à songer et à écrire avec quelque rigueur. Aux dons innés s'ajouterait alors la ferveur d'une réflexion contenue et sans doute plus hautaine. M. Auradon chante, se grise, dirait-on, de sa voix qui est fraîche et flexible. Qu'il en nourrisse les accents, telle la grâce que je lui souhaite.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Drieu La Rochelle : *Feu follet*, Librairie Gallimard. — Charles Le Goffic : *Les Pierres vertes*, Lemerre. — Marcel Aymé : *Le Vaurien*, Librairie Gallimard. — Claude Morgan : *L'Ivresse du risque*, E. Flammarion. — Marcel Arnac : *L'Amour au miroir*, Editions des Portiques. — Gaston-Ch. Richard : *La Nuit andalouse*, Lemerre. — Philippe Hériat : *L'Innocent*, Denoel et Steele.

Le personnage dont M. Drieu La Rochelle nous conte la lamentable histoire dans **Feu follet** est-il représentatif de la jeunesse actuelle? Je réponds résolument : non. Ce serait faire injure à celle-ci que de la croire à ce point désaxée; et j'observe à divers signes, au contraire, qu'elle est en quête d'une vérité ou, plus exactement, en souci d'un équilibre. Mais M. Drieu La Rochelle n'en a pas moins décrit, en Alain, un de ses aspects, celui — plutôt — qu'une partie d'elle-même offrait encore, hier, à notre étonnement attristé... Ce jeune homme qui est né dans l'aisance a le goût de l'argent, non pour la puissance qu'il confère, mais pour la paresse qu'il favorise ou pour la veulerie à laquelle il fait glisser. Il ne conçoit de l'obtenir que par les femmes, et cela est une preuve de plus de sa faiblesse, car il ne saurait l'extorquer par l'intimidation ou la violence. Il le quémande avec douceur, sans même le mériter par d'exceptionnelles prouesses érotiques (il avoue qu'il fait mal l'amour...) et, en puissance d'épouse ou en instance de re-mariage, le reçoit de sa femme ou de sa maîtresse comme il l'eût reçu d'une mère ou d'une sœur aînée... Sec de cœur, il est intelligent, certes; mais son intelligence — loin d'être constructive — ne s'exerce que dans la critique et la négation. Il manque de volonté, c'est-

à-dire qu'il ne se trouve pas dans l'état qu'il faut pour pouvoir coordonner les éléments de sa personnalité ou pour hiérarchiser les valeurs qui la constituent. Un malade? Sans doute, et qui a aggravé sa maladie en s'intoxiquant. Il s'est adonné, d'abord, à la drogue, *sans raison;* puis, avec un espoir d'évasion (l'héroïne lui ayant donné l'illusion du paradis sur la terre); enfin, il est devenu l'esclave d'une habitude. Le processus est classique : on fuit une douleur ou une obsession; on se livre à la sensation du moment, et bientôt on est lié, englué dans une servitude médiocre. Rien de plus monotone que le rythme de l'intoxication; de plus étroit que les limites où elle opère. M. Drieu La Rochelle l'a très bien dit : « Il s'agissait uniquement d'une tonalité physique plus ou moins haute, plus ou moins basse comme ce que produisent la nourriture, la santé. « Je suis plein » ou « je ne suis pas plein ». C'est à cette alternative toute digestive que se réduisaient ses sensations. » Alain est entré dans une clinique. Espère-t-il guérir? Peut-être; mais il n'a pas la foi. Il faut, pour avoir celle-ci, une force dont il est incapable — et, encore qu'il chérisse sa déchéance, il ne saurait attendre son salut que de l'extérieur. Aussi bien, est-ce sans conviction qu'il envoie en Amérique une dépêche à sa femme pour l'appeler à son aide. Il a la secrète certitude qu'elle ne viendra pas, et qu'il sombrera dans la mort sans qu'une main l'arrache à l'abîme. Cela durera le temps qu'il mettra à épuiser les dix mille francs que lui a donnés une Américaine avec laquelle il a couché, comme un collégien fait un pensum... Un être de son espèce ne crie pas au secours avec la voix qu'il faut pour être entendu. Personne n'ayant le désir actif de le sauver, il est fatal qu'il périsse, et il périt, en effet. Il se tue d'un coup de revolver. Les amis qu'il est allé voir, loin de l'empêcher de se perdre, le poussent, au contraire, au désespoir par leur attitude. C'est qu'ils ont l'air normaux *jusqu'à la vulgarité;* c'est que les sentiments tout simples qu'ils expriment sont précisément ceux qu'ils ne devraient pas exprimer pour rattacher Alain à la vie. L'amour « incroyable » qu'ils témoignent à celle-ci le dégoûte — et achève de le décourager. Ainsi, c'est à cause de la qualité des individus qui blâment sa conduite qu'il se convainc qu'il

n'y a pas d'autre issue pour lui que l'anéantissement... Un aristocrate, après tout, — je le veux bien. Son tourment métaphysique permet de le supposer. En tout cas, c'est le désœuvrement qui le perd. Il n'a point de but, et la société misérable, « rongée par la nullité » dans laquelle il vit, ne lui en propose aucun susceptible d'éveiller son activité. Il lui faudrait un maître pour le régénérer, comme il en faut un à la jeunesse qui lui ressemble, et comme le sait bien celle qui ne veut pas lui ressembler. Se dévouer à quelqu'un; croire à quelque chose — cela est indispensable aux jeunes énergies; car elles n'ont plus rien à détruire qu'elles-mêmes, à présent... On le voit, le livre de M. Drieu La Rochelle n'est pas un livre vain, encore qu'il puisse rebuter, puisqu'il incite à exprimer de telles pensées. C'est un document, et sur lequel on peut méditer. Lui reprocherai-je l'audace de certains de ses propos et de quelques-unes de ses peintures? J'aurais tort, peut-être. Celles-ci et ceux-là sont dans la note : plus navrants que répugnants; plus humiliants que grossiers.

On m'a chicané, lors de la publication de mon ouvrage sur *L'Evolution de la poésie lyrique*, à propos de l'influence que j'attribue au génie des Celtes sur cette évolution. Je sais bien que les origines de la race sont obscures; mais il n'en existe pas moins une mythologie et une littérature celtiques; une façon de sentir et de penser suffisamment caractérisée pour qu'on puisse les attribuer au groupe ethnique qui peuple encore certaines parties de la France, l'Ecosse, les trois quarts de l'Irlande et le Pays de Galles. De même qu'il y a une âme latine, une âme germanique ou saxonne, une âme slave, il y a une âme celtique, et Pierre Lasserre n'a pas laissé de le reconnaître dans le commentaire qu'il a consacré, dans son *Renan*, à l'étude du philosophe sur « la poésie des races celtiques ». Aussi bien, demandez à nos voisins d'outre-Manche, qui sont bien placés pour l'observer, ce qu'ils pensent de cette âme : vous verrez ce qu'ils vous répondront... Et voici de M. Charles Le Goffic, authentique Breton, Breton bretonnant, un roman, **Les Pierres vertes,** qui témoigne que le génie auquel nous devons Tristan et Yseult n'a pas cessé de donner ses fruits. « Conte de nourrice », dit M. Le Goffic. Mais ne soyons pas dupes de

sa modestie malicieuse. S'il y a des fées, des *morgans,* une île mystérieuse dans son récit, il y a également de la passion et la plus ardente, peut-être, de celles qui vivent dans le cœur des Celtes : la passion de la patrie. Trompilh, le héros grotesque de M. Le Goffic (grotesque à la façon de Quasimodo) est, en effet, le demi-frère d'un patriote irlandais, naguère exécuté par les Anglais, et ce n'est pas l'œuvre des esprits, mais celle de la haine qui cause la perte des navires britanniques sur le redoutable récif de Molène... Un mélange — et des plus subtils — de réalisme pathétique et de merveilleux, voilà ce que M. Le Goffic a réussi dans *Les pierres vertes.* La vérité s'y enveloppe d'enchantement, et Shakespeare y eût pris « un plaisir extrême ».

C'est à cause d'une pomme qu'Adam a été chassé du Paradis; c'est à propos d'un pommier que Bernard — le héros du nouveau roman de M. Marcel Aymé : **Le vaurien** — quitte son père et vient tenter la chance à Paris. Il n'y fait rien qui vaille, n'étant bon qu'à passer de la rêvasserie à la révolte. Pourtant, brouillé avec l'auteur de ses jours, il lui trouve un remplaçant en la personne d'un escroc qui, par hasard, a de la tendresse à revendre — son fils étant parti de chez lui en claquant la porte... Bernard devient l'amant d'une fille (d'une manière qui ne rappelle que de loin celle d'Auguste Comte et de Léon Bloy) pour lui apprendre à être honnête; il soigne un malade et le tue sans y penser, etc., etc... Un velléitaire, et dont l'histoire ne prouve rien, si ce n'est qu'un malentendu sépare la génération présente de celle qui l'a précédée. M. Marcel Aymé a adopté, ici, dans la grisaille, un ton ironique et désabusé qui ne me semble pas convenir à son talent. Je crois que l'auteur de *La rue sans nom* fait fausse route en singeant le ton de l'inquiétude et du scepticisme. Enfin, on lui avait reproché de mal écrire, il s'amuse à écrire avec une recherche de singularité qui n'est pas toujours très heureuse. A preuve ceci : « Il n'était rien, dans ma maigre personne, dont il pût *se prévaloir en orgueil* », — « quoiqu'il *n'ignorât pas de mon indifférence religieuse* », — « Il disait vrai, je ne fis point de façon *à en convenir...* »

Le héros du nouveau roman de M. Claude Morgan,

L'ivresse du risque, est un spéculateur, c'est-à-dire un joueur, et qui nous introduit à sa suite dans le monde des affaires. Je l'y ai suivi un peu comme il me souvient d'avoir visité des usines : avec un certain ahurissement... C'est que je n'ai pas la compétence nécessaire, et je ne ferais pas reproche à M. Morgan de sa technicité si son livre était didactique au lieu d'être romanesque. Mais il y a autre chose qu'un traité dans celui-ci, par bonheur : l'analyse vigoureusement faite d'un caractère qui a le goût du danger ou qui se débat entre l'amour, tout court, et l'amour de l'argent. Menacé de la ruine, il sacrifie — en l'acculant au suicide — la femme qui l'adore, pour se sauver... A peine est-il tiré d'affaire que le sentiment reprend ses droits, et qu'il épouse la sœur de sa victime, à cause de la ressemblance qu'elle a avec elle. Mais c'est son tour d'être bafoué... Arbitraire, peut-être, le retournement du héros de M. Morgan engendre, du moins, une situation dramatique. *L'ivresse du risque* révèle de solides qualités de psychologue. C'est un roman animé et d'une optimiste et généreuse inspiration.

Trois demoiselles, trois vieilles filles de province pour préciser, et dont le père est mort en se faisant sauter avec une vespasienne, mais en leur laissant le magot, prennent un jour un jeune homme en pension chez elles. Ce postulat admis, on comprend que l'intrus ravage leurs cœurs racornis, mais qui ne demandent qu'à s'épanouir comme le batracien séché par la chaleur au bord de la route, dès que la pluie se met à tomber. Il séduit la cadette, d'abord, mais la lâche après l'avoir ruinée et engrossie — ce dont elle meurt. Les deux autres suivront l'exemple de leur sœur... M. Marcel Arnac, qui illustre lui-même son récit, l'appelle **L'amour au miroir,** par allusion aux alouettes, sans doute... Il est cynique, comme les emprunts que fait son héros aux poètes — et plein d'humour.

Un jeune peintre, qui fait un peu de neurasthénie, se laisse diriger vers l'Espagne par son parrain, un docteur, sans trop croire qu'il trouvera encore du romantisme *tra los montes*... Mais les événements s'empressent de le démentir. Il tombe amoureux d'une jeune fille pauvre, mais aussi belle et pure qu'une madone; lance un défi aux toreros; triomphe

et pour cette raison suscite une haine terrible; enfin, épouse la délicieuse jeune fille qui a failli mourir assassinée... C'est **La nuit andalouse** de M. Gaston C. Richard qui connaît bien l'Espagne, et c'est à la fois dramatique et coloré.

L'inceste est à la mode — surtout entre frère et sœur. Preuve qu'il existe, actuellement, un courant romantique (rappelons-nous René, Byron...). Au vrai, rien de moins extraordinaire que de voir de jeunes adolescents, abandonnés à eux-mêmes ou insuffisamment surveillés, se livrer par curiosité aux timides tâtonnements de Daphnis et Chloé. Leur inexpérience les excuse et n'engage pas l'avenir. Mais de traiter leurs petits jeux en souriant ne saurait faire l'affaire de nos romanciers. Il faut qu'ils les dramatisent. Aussi les placent-ils, comme on dit, « sous le signe » de l'amour. Tel est, à son tour, le propos de M. Philippe Hériat dans **L'Innocent.** C'est dans la haute bourgeoisie (dont il fait, d'ailleurs, un âpre satire) qu'il situe ses victimes de la fatalité; et il conduit la plus sympathique d'entre elles au désespoir par l'aveuglement... M. Hériat est psychologue et il a prodigué beaucoup de talent dans son récit qui émeut, malgré qu'on en ait.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Miettes inédites d'Anatole France, auteur dramatique. — L'année prochaine verra la dispersion de tout ce qui, dans la bibliothèque et les coffrets de Mme Armand de Caillavet, lui venait d'Anatole France. C'est sa bru, Mme Pouquet, ex-épouse du célèbre auteur dramatique feu Gaston de Caillavet, qui, sous le pavillon de M. Georges Andrieux, va lâcher aux plus offrants toute une brillante pacotille de chers souvenirs de famille, livres et manuscrits émanant du vieux professeur amoureux et fidèle. L'événement est préparé avec un soin jaloux.

On sait que Victor Hugo avait pris la peine de recopier de sa main, pour la Bibliothèque Nationale, presque tous ses ouvrages sur un papier magnifique et imputrescible. Le nonchalant Anatole France aurait certainement omis une semblable besogne si Mme Armand de Caillavet, sévère Egérie,

ne lui en avait cruellement imposé le pensum. Mais que sont ces calligraphies d'écolier obéissant au prix des manuscrits raturés et surchargés et qui sont, eux, restés aux mains de la bonne amie.

Le diable, qui est mon complice, m'a fait pénétrer parmi la sacrée paperasse. J'étais curieux de voir si quelque chose s'y trouvait qui eût trait au théâtre : trois pièces que j'ai pu feuilleter :

D'abord, *Au Petit Bonheur,* une comédie écrite pour Mme Gaston de Caillavet. Ce manuscrit où l'encre, la colle, les coups de ciseaux, les triturations diverses, donnent une idée comme matérielle des procédés de France. A la fin, celui-ci a tracé de lui-même une caricature à l'encre, où il s'est représenté avec les quatre personnages de sa pièce qui s'échappent de son crâne. Voici une lettre autographe écrite à Mme G. de Caillavet tandis que l'auteur composait sa pièce.

[Non datée].

Chère Madame,

Pendant que vous respirez le jour tiède et bleu, je travaille pour vous sous le ciel gris. Vous n'avez pas besoin de me rappeler ma promesse.

J'ai commencé une petite pièce dont l'héroïne sera tour à tour mutine et tendre, gaie, triste, charmante, touchante. Enfin on mettra votre génie dans toute sa lumière. La pièce ne sera pas bonne. Mais vous y serez divine. Je puis vous donner des nouvelles de votre mari que j'ai vu hier à la boîte à musique, triomphant et modeste, point gâté par sa gloire. Comment va Simone?

Et vous-même, êtes-vous tout à fait remise? Votre vieil auteur vous baise les mains avec un affectueux respect.

ANATOLE FRANCE.

Puis un grand manuscrit de trois feuillets, début d'une petite comédie inédite, *Les Confitures,* qui se passe entre deux enfants, Marie et Paul. Une controverse à propos des qualités et des dangers respectifs de la confiture et de la moutarde. On ne sait ce qu'il en adviendra puisqu'il n'existe que ce tout petit commencement, avec cet envoi à Mlle Simone de Caillavet :

30 juillet 1917. Ma chère Simone, voilà le début d'une comédie

écrite pour vous, quand vous aviez six ans, par votre vieil ami.

ANATOLE FRANCE.

Enfin le manuscrit du *Lys Rouge,* mis en quatre actes par Anatole France et Gaston de Caillavet. Ce fut le début de celui-ci au théâtre. On voit là tout le travail des collaborateurs. G. de Caillavet rédigea les 4 actes en premier état sur lequel France travailla à son tour.

Un paquet contient diverses scènes de l'acte II (Caillavet, Mme de Caillavet, et un feuillet de France). Puis un autre contient l'acte III, moitié copie, et mitié autographe de France.

Enfin l'acte IV, le plus travaillé et remanié par les deux collaborateurs. On voit la marche du trafic : brouillon de G. de Caillavet, copie avec des nombreuses corrections autographes de France; puis manuscrit autographe complet de France. La pièce fut jouée sans succès le 25 février 1899, au Vaudeville, avec Guitry et Réjane.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

L. Halphen et Ph. Sagnac : « Peuples et Civilisations ». VII : *La Fin du Moyen Age* (1285-1453), par H. Pirenne, A. Renaudet, E. Perroy, M. Handelsman, L. Halphen. Librairie Félix Alcan. — H. Nowé : *Les Baillis comtaux de Flandre.* Des origines à la fin du XIV[e] siècle. Bruxelles, Maurice Lamertin. — Georges Grosjean : *La Politique extérieure de la Restauration et l'Allemagne.* Editions Victor Attinger. — Mémento.

Dans notre dernière chronique, en étudiant une synthèse libéraliste du XIX[e] siècle (par M. Georges Weill, un des collaborateurs de l'Histoire Générale présentement en cours de publication sous le titre de « Peuples et Civilisations »), nous soulignions l'intérêt de ce travail au point de vue de l'actualité. C'est un peu, malgré la différence énorme des temps, le même intérêt que nous signalons aujourd'hui dans le volume sur **La Fin du Moyen Age,** le septième de la série (mais non, je crois, la septième des parutions).

Evidemment, c'est assez peu immédiat (si l'on ne considère pas l'Histoire comme une chose purement ésotérique). Evidemment, évidemment. Pourtant un temps comme le nôtre prête aux rapprochements encyclopédiques (l'un des deux termes de la comparaison fût-il lointain, comme c'est le cas,

ici). Un temps comme le nôtre vient après une guerre générale, après beaucoup de choses résolues. Le sens historique s'émeut devant les grands enchaînements de faits soudain mis à découvert par les catastrophes. Il recherche alors des équivalents, des suggestions dans le Passé, ce damné sens historique, tout vibrant et surexcité. Voici qu'on lui offre un spectacle comme il en peut chercher un, justement : une « Désagrégation du monde médiéval »... Courons-y.

L'Histoire du moyen âge européen, de 1285 (apogée de la puissance capétienne avec Philippe-le-Bel) à 1453 (prise de Constantinople par les Turcs) est, dans ce volume, scrutée sous tous ses aspects, dans tous ses rapports. Les historiens dont les signatures se groupent au frontispice de cette œuvre ont voulu montrer une « désagrégation », sensible entre les deux dates plus haut citées. Le livre se compose, en gros, de quatre histoires comparées : Papauté, Empire, Féodalité, Etat. Les problèmes essentiels de droit et de constitution ecclésiastiques qui dans les siècles du moyen âge dominaient le cours des événements; les rivalités, les luttes anti-cléricales et le déclin de l'Imperium romain sous sa forme germanique; la lente émancipation de l'Etat (pouvoir politique nouveau, de tendance moderne) en France et en Angleterre; les transformations intestines de la Féodalité travaillée par l'Etat et qui « se lance à corps perdu dans la guerre de Cent Ans, où s'accélère sa déchéance »; finalement les crises, — schismes, invasions, ruine économique, etc., — qui, de la fin du XIIIe siècle, jusqu'au milieu du quinzième, précipitent la débâcle de la civilisation : tels sont les principaux aspects d'une période organique d'à peu près deux siècles, étudiée dans les causes de sa décomposition.

Cet ouvrage est riche de matériaux et aussi de substance. Il y en a pour tous les amateurs et tous les studieux d'histoire. Aux curieux de matérialisme historique nous signalerons les puissants chapitres de M. Henri Pirenne; aux fervents d'histoire religieuse, intellectuelle et artistique, ceux de MM. Augustin Renaudet et Edouard Perroy. M. Marcel Handelsman, professeur à l'Université de Varsovie, a décrit les barrières orientales de l'Europe au moyen âge (ce sont celles, remarquons-le en passant, que le Traité de Versailles

a relevées en partie...) Enfin, M. Louis Halphen, animateur (avec M. Philippe Sagnac) de cette grande entreprise d'encyclopédisme historique, a perfectionné l'équilibre de l'ensemble.

La mise au point documentaire, comme le montrent les bibliographies accompagnant chacun des chapitres, est tout ce qu'il y a de plus « servi chaud »; les dates sont presque toujours les plus récentes, et prises, au plus loin, à partir de 1900 beaucoup plus, par exemple, que de 1880. Je me suis surpris, néanmoins, à chercher naïvement, entre autres signatures plus anciennes, mais célèbres, le nom de Jean de Muller dans la bibliographie jointe aux pages sur « les débuts de la Confédération suisse ». Il n'y est pas, bien entendu. Et cela nous induit à une réfllexion, que nous donnons pour ce qu'elle vaut ou ne vaut pas. Les innombrables spécialistes nommés et utilisés ici sont presque toujours inconnus, sauf des spécialistes eux-mêmes. Cherchez, dans cette vaste et précieuse documentation « dernier cri », un nom célèbre : la règle est de n'en pas trouver. Presque tous ces savants contemporains dont les travaux éclairent les ensembles synthétiques essayés aujourd'hui sont, quant à eux, à peu près toujours obscurs, nous voulons dire inconnus du grand public, et même, souvent, des amateurs instruits. Qu'est-ce à dire, sinon que l'histoire, sous la règle de la spécialisation, qui n'est, d'ailleurs, qu'une nécessité de mise au courant, devient une histoire ésotérique? Esotérique : sans lien vivant avec le public, la nation. (Les exceptions sont rares. Celle que présente l'*Histoire de France,* de M. Jacques Bainville, est la plus typique et la plus heureuse.) Cela ne diminue pas la valeur intrinsèque des travaux innombrables dont des publicistes de bonne volonté prennent quelque idée en parcourant les bibliographies des séries historiques nouvellement publiées : mais que la science, de par les étouffantes conditions modernes du travail et de par la conception, devenue (avec les progrès de la Démocratie) toute négative, de la supériorité et de la renommée, — que la science historique, disons-nous, soit sans écho dans le grand public, c'est ce qui est regrettable, parce que c'est, en définitive, anti-naturel et ruineux. Ed. Fueter, dans son *Histoire de l'Historiographie moderne,*

se trouve avoir presque toujours travaillé sur des noms célèbres, ou tout au moins *classés* dans les répertoires de la notoriété et de la critique. Aussi son Historiographie, pour les parties contemporaines, n'est plus au courant. Il faudrait, aujourd'hui, la compléter par une nouvelle Histoire, ou plutôt par un Dictionnaire, un Bottin de l'Historiographie. En attendant, des équipes de savants recueillent, dans des histoires générales, les travaux précieux d'inconnus, travaux dont il est fait part ainsi aux publicistes, qui, à leur tour, en font part aux amateurs. Ce n'est pas suffisant. « Et voilà pourquoi votre fille est muette! »

Ne quittons pas le moyen âge sans parler de l'ouvrage de M. H. Nowé, archiviste de la ville de Gand, sur **Les Baillis comtaux de Flandre.** Ce grand et consciencieux travail, édité dans la collection des Publications récentes de l'Académie royale de Belgique, décrit, avec une érudition minutieuse qui n'exclut nullement la clarté de l'exposition, l'institution des Baillis de Flandre, depuis les origines (seconde moitié du XIIe siècle) jusqu'à la fin du XIVe siècle (époque où les Ducs de Bourgogne se substituèrent aux Comtes de la dynastie de Dampierre).

Après un premier chapitre des plus instructifs sur l'origine des Baillis flamands, la monographie de M. Nowé, abordant la question des caractéristiques et des fonctions de ces officiers, étudie successivement leur compétence territoriale, leur situation personnelle, le contrôle exercé sur eux, puis leurs attributions domaniales, féodales et seigneuriales. Viennent ensuite les fonctions financières, administratives, judiciaires, enfin militaires. Cette dernière partie du chapitre, bien que peu développée, donne à penser que les Baillis comtaux de Flandres réunissaient, dans leur juridiction, les attributions civiles et les attributions militaires, divisées ailleurs entre officiers de robe longue et officiers d'épée.

M. Nowé rappelle l'origine du mot « bailli » : *bajulus* (portefaix, porteur), *bajulare* (avoir charge, et, par extension, avoir garde, tutelle, gouverner). Le mot, observe-t-il, est « bien plus ancien que les officiers qui le portèrent ». « Baillivus » existait au XIe siècle. Encore est-on un peu surpris de

voir ce mot s'appliquer subitement, vers la fin du XII[e] siècle, à une fonction nouvelle.

L'intérêt principal de cette monographie est dans les précisions multiples que M. Nowé, développant des vues de M. Henri Pirenne (l'éminent auteur de l'Histoire de Belgique, salué dans son pays et partout comme un grand historien), fournit en ce qui concerne le caractère nouveau du Bailli, caractère qui différencie totalement cet officier de ses prédécesseurs féodaux. M. Nowé souligne excellemment le contraste qu'il forme, par rapport à la société féodale. Coïncidant avec un réveil de l'activité économique au XII[e] siècle, quand les princes enrichis purent payer des officiers qui, dépendant entièrement d'eux, leur furent dévoués (tandis que les anciens titulaires héréditaires d'inféodations étaient devenus indépendants), l'institution des baillages marque un progrès du pouvoir monarchique, c'est-à-dire de l'Etat comme apposé à la Féodalité. De plus, l'incompatibilité des institutions communales avec l'ancien personnel féodal disparut dans un office émanant directement du prince que nul antagonisme de principe ne séparait des Communes. En somme, les Baillis étaient issus d'un pouvoir d'Etat, alors que leurs prédécesseurs féodaux, *optimates terræ*, étaient d'origine essentiellement féodale, et représentaient un individualisme politique dont l'action se traduisait par une stérilité comparable, à travers les siècles, aux vains efforts de l'individualisme exaspéré des démocraties modernes.

Le nom de M. G. Grosjean a figuré plusieurs fois dans ces chroniques comme celui d'un essayiste d'histoire politique. Reprenant, cette fois, les vues de son ouvrage sur Vergennes, ministre de Louis XVI, méconnu en son temps, M. Grosjean a écrit des pages équitables, parfois pénétrantes, sur **La Politique extéreure de la Restauraton et l'Allemagne.** Nous disons « équitables », car l'on sait que la politique étrangère de la Restauration fut très critiquée. M. Grosjean a eu raison de combattre la légende d'une Restauration satisfaite des traités de Vienne. Entrée sans grande conviction dans la Sainte-Alliance, elle servit, aux côtés des monarques alliés, les intérêts de l'ordre, et elle eut d'autant plus raison qu'elle le fit sans manquer de discerner les intérêts de la France. Avoir de

bonnes frontières sur le Rhin, des « frontières protectrices », fut un de ces intérêts. Les Libéraux n'ont pas su, ou n'ont pas voulu, comprendre la politique française du Congrès de Vérone, ni voir le but poursuivi quand cette politique cherchait des succès militaires au delà des Pyrénées. Fortifiée par sa victoire en Espagne, la France se trouvait en meilleure posture sur le Rhin, et par conséquent augmentait les possibilités, dans sa politique rhénane, de se libérer de l'internationalisme monarchique, en d'autres termes, des Traités de Vienne.

M. Georges Grosjean a dégagé, en faisant usage des documents diplomatiques (parfois au travers de quelque complexité), cette politique de la Restauration.

Toutefois, l'on ne peut accepter sa critique de l'œuvre de Talleyrand. L'auteur, après d'autres, le blâme de n'avoir pas, au Congrès de Vienne, appuyé la proposition (faite par Hardenberg, puis par Rasoumowsky) qui aurait porté la Saxe sur le Rhin, au lieu et place de la Prusse. Les affaires de Rhénanie, lors du départ des troupes françaises, peuvent bien, aujourd'hui, donner une actualité instructive à la thèse de M. Grosjean, mais sans la rendre moins injuste à l'égard de Talleyrand. Il fallait bien que celui-ci laissât indemniser Frédéric-Guillaume en Rhénanie, puisque l'Autriche et l'Angleterre voulaient cela, et que c'est en menant son jeu avec l'Autriche et l'Angleterre que Talleyrand, on le sait, rompit la coalition, — ce qui était, on en conviendra, le plus pressé. Sans doute, après Talleyrand, la France allait s'orienter vers la Prusse et surtout vers la Russie : mais, cela même, eût-elle pu le faire sans avoir d'abord repris, à Vienne, grâce à Talleyrand, sa place parmi les grandes Puissances?

Mémento. — *Revue Historique* (septembre-octobre 1930). Gaston Dodu : *Henri III*. (Eléments héréditaires, jeunesse, déformation du caractère par la « *césarite* », déception de la noblesse, du peuple et de l'Eglise, inversion sexuelle, — qui fait d'autant moins doute pour l'auteur, que le milieu mondain et social était, dit-il, « pourri jusqu'à la moelle », — déséquilibre, vésanies, tels sont les éléments d'information. Les ayant utilisés, M. Dodu conclut que « Henri III n'est pas près de descendre du pilori où la postérité l'a cloué. ») — Maximin Deloche : *Le testament politique du cardinal de Richelieu.*

(Fixer « la différence radicale, comme but », des *Mémoires* et de l'*Histoire;* démêler les rapports divers que soutiennent ces deux écrits avec le *Testament,* et dégager ainsi la date de composition de celui-ci; en faire une analyse historique raisonnée : tels sont, autant que les peut montrer une analyse rapide, les principaux points traités dans cette nouvelle étude de M. Maximin Deloche sur les œuvres autobiographiques de Richelieu. Ici, comme précédemment, la méthode d'investigation semble toute psychologique. Nous espérons avoir l'occasion d'y revenir.) — Oscar Albert Johnsen : *Les relations commerciales entre la Norvège et l'Espagne dans les temps modernes.* (Des Vikings au traité de 1893. Curieux renseignements. Concurrence de la Norvège avec la Hollande, etc. On voudrait, *in fine,* des détails sur la grande ligne norvégo-espagnole). — Jacques Hatt : *Le loyalisme des Alsaciens depuis le traité de Ryswick jusqu'à la Révolution.* (Travail qui complète celui de M. Benoît d'Anthenay récemment rewievé dans ces Chroniques, ceux de MM. Rodolphe Reusse, Pfister, Batiffol, — qui a montré la résistance des villes alsaciennes au gouvernement royal de 1648 à 1681, — ceux de MM. Louis Spach, C.-A. Hoffmann, etc. L'auteur, à côté du « loyalisme » indubitable, montre le particularisme des Alsaciens. Il a utilisé principalement, lui aussi, les lettres et mémoires des intendants d'Alsace. Il y avait, en somme, conclut-il, un réel patriotisme français en Alsace, à la veille de la Révolution, — bien que long à venir; confirme ce que l'on savait de la mauvaise politiue religieuse de l'Ancien Régime). — Bulletin historique: Histoire économique et sociale, par Henri Sée. — *Id.* (novembre-décembre 1930). Ferdinand Lot : *La conquête du pays d'entre Seine-et-Loire par les Francs.* (Grand intérêt de ces pages du savant médiévaliste, qui tâche de jeter quelque clarté sur l'obscure histoire de cette conquête par Clovis. L'auteur se fonde sur une particularité fiscale franque dont il retrouve les traces dans la partie nord de la Loire, qui, par conséquent, « a dû reconnaître l'autorité des Francs »). — Paul Leuilliot : *L'émigration alsacienne sous l'Empire et au début de la Restauration.* (L'auteur souligne surtout les causes économiques et sociales de cette émigration. Du reste, les causes furent très diverses. Il n'est pas indifférent de les bien connaître aujourd'hui, et l'étude de M. Leuilliot, détaillée et qui sera continuée, peut rendre service, bien que, d'ailleurs, l'émigration ne soit pas « un fait extraordinaire en lui-même en Alsace »). — Lauritz Weibull : *La mort de Charles XII.* (Réfute Paludan-Müller pour qui l'hypothèse de l'assassinat du roi, — tué d'un coup de feu en assiégeant la forteresse de Frédéricksten, — ne supportait pas l'examen. Pages intéressantes et neuves sur la situation

politique du monarque suédois, et où l'auteur a recueilli une longue suite d'indices qui s'achève sans apporter une preuve contraire, mais au bout de laquelle on ne peut plus soutenir qu'il n'y avait pas de raisons pour que Charles XII fût assassiné. Intéressant.) — G. Pagès : *Bismarck et les relations anglo-prussiennes* (1866-1870). (Détails nouveaux sur les intrigues de Bismarck en Angleterre durant les années qui précédèrent la guerre. D'ailleurs la thèse, ici, est que Bismarck, jusqu'à la candidature Hohenzollern, « est toujours resté sur la défensive ». M. Pagès la conteste. Curieux article, d'après l'ouvrage de Horst Michael : *Bismarck, England und Europa.*) *Bulletin historique : Histoire byzantine. Publications des années 1926-1930,* par Louis Bréhier. Dans les deux numéros: Comptes rendus critiques, Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Fred Wolfers : *Deux heures de physique* (II), *Structure de l'électricité*, Collection Fontenelle, Kra.

La « Collection Fontenelle », dont vient de paraître le troisième volume, s'efforce de répandre dans le grand public le goût de la science et la connaissance de ses grands principes. Malheureusement, les deux premiers ouvrages furent d'une navrante médiocrité (1). L'un, *Deux heures de mathématiques,* « notes de M. Edmond Noël, rédigées par M. Jean Prévost », n'aurait pas dû voir le jour, si l'on en croit *la Revue bibliographique* (de Bruxelles) :

On se demande quelle catégorie de lecteurs ce petit livre pourra satisfaire.

L'autre, *Deux heures de physique* (I), qui est l'œuvre de deux travailleurs de laboratoire (Pierre Biquard et Frédéric Joliot), ne peut également intéresser personne : c'est un *cours* — fort ennuyeux, par définition — d'où les idées générales sont absentes et où la profusion des erreurs de détail décèle, non pas une telle ignorance des auteurs, mais le peu de soin qu'ils ont apporté à cette tâche.

L'auteur de **Deux heures de physique (II, structure de l'électricité)** jugea nécessaire de protester à plusieurs re-

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 juillet 1929, p. 435-437 et 15 juin 1930, p. 683-684.

prises contre notre analyse de son livre (*Eléments de la physique des rayons X*) et de chicaner sur les erreurs que nous avions signalées (2). Depuis, il a eu le bon esprit de profiter de nos observations : témoin l'expression incorrecte de l'énergie cinétique (p. 81 et 320 du premier livre) qui a été rectifiée (3) dans le second (p. 116); témoin également le fait d'égaler fautivement (p. 236 du premier livre) l'intensité d'un courant au produit de la charge par la vitesse et le remplacement (p. 158) de cette formule absurde par une autre à peu près correcte (4).

Que faut-il penser de ces nouvelles « heures de physique », dont les intentions sont pures, puisqu'en dehors des améliorations précitées, leur but est

> de réagir contre ce préjugé d'une science quelque peu hasardeuse et romanesque, en démontrant la solidité inébranlable de ses fondements — inébranlable parce que fondée sur la *certitude expérimentale* (p. 5); d'apporter au lecteur cultivé la clef d'un certain nombre de problèmes réservés jusqu'à présent aux spécialistes (*prière d'insérer.*)

Le tout est de s'entendre sur les mots « lecteur cultivé »... Georges Bruhat, professeur à la Sorbonne, faisait remarquer (4 *bis*) que le petit livre de Karl K. Darrow sur *les ondes et les corpuscules* (5) ne serait bien compris que des personnes qui connaîtraient « le calcul algébrique élémentaire ». La même critique s'applique plus justement encore au présent ouvrage : y a-t-il beaucoup de « lecteurs cultivés » pour qui c'est autre chose que « de l'algèbre », que l'ensemble compact (p. 95) qui est formé par un *x* précédé d'un *delta* et suivi d'un petit *deux* surélevé, le tout étant surmonté d'une barre horizontale? Et je fais abstraction des « apendices », où l'on rencontre des intégrales (p. 206) et des dérivées secondes (p. 223)...

Ainsi donc, le dernier exposé de Fred Wolfers est d'un niveau *hétérogène*, qui dénote une certaine inexpérience dans

(2) *Mercure de France*, 15 mai 1928, p. 152-153.
(3) A une coquille près...
(4) A cela près qu'une grandeur finie est égalée à un infiniment petit...
(4 *bis*) *La quinzaine critique*, 10 avril 1931, p. 356.
(5) Dont nous avons publié (Hermann) une édition française (Cf. *Mercure de France*, 15 février 1931, p. 149-151).

la présentation des questions scientifiques : les premières pages, qui concernent l'histoire des théories électriques, sont accessibles au lecteur profane, mais l'ensemble ne pourra guère être suivi que par un bon bachelier de mathématiques (ancien régime), car les réformes de l'enseignement secondaire ont réduit les sciences à un état squelettique...

Signalons tout d'abord un certain nombre d'imperfections. La plus grave, c'est que Fr. Wolfers a négligé de se documenter sérieusement sur le passage du courant électrique dans les métaux : tout le début du chapitre VII (p. 155-170) le prouve sans contestation possible. L'auteur ne souffle pas mot de l'expérience, si démonstrative, de Tolman et Stewart (6); les expressions (p. 159) de la chaleur de Joule et de la résistance électrique sont, l'une non homogène, l'autre fausse; la note (p. 160) comporte une déduction inadmissible. Et surtout Wolfers s'imagine (p. 160 et 169) que la vitesse d'agitation spontanée des électrons dépend de la température : que n'a-t-il lu (7) l'excellente plaquette sur *les statistiques quantiques et les électrons dans les métaux* (8), de Léon Brillouin, professeur à la Sorbonne, qui expose, dans ses lignes essentielles, la théorie d'Arnold Sommerfeld (1927)? On ne peut pas dire que l'auteur, chargé de cours de physique à la Faculté des Sciences de l'Université d'Alger, soit parfaitement « à la page » dans sa propre spécialité...

Et ailleurs (p. 73) :

> Cette décroissance suit une loi hyperbolique (c'est-à-dire qu'elle est une fonction du temps du second degré),

ce qui revient à confondre une hyperbole avec une parabole.

> Puis l'on passe, sans discontinuité aucune, au domaine de la chaleur, puis à celui de l'infrarouge (p. 22),

comme si chaleur rayonnante et infrarouge n'étaient pas tout bonnement synonymes.

> Puisqu'il n'est pas déraisonnable de considérer ce dernier [le

(6) Sur laquelle le regretté H.-A. Lorentz a insisté au Congrès Solvay d'avril 1924 (Cf. *Conductivité électrique des métaux*, p. 20-22, Gauthier-Villars, 1927)

(7) Et mentionné dans sa « bibliographie sommaire » (p. 243-244).

(8) Cf. *Mercure de France*, 15 mai 1931, p. 149-150.

corpuscule *alpha*] comme formé de protons et d'électrons, nous conclurons que ce sont là, sans doute, les seuls véritables éléments constitutifs de toutes choses (p. 203),

alors que, *de toute nécessité,* il faut *en outre* faire intervenir les photons ou grains de lumière. Il est vrai, que quelques lignes plus loin, on assimile (?) « le rayonnement à l'électron » (9).

Ceci dit, et abstraction faite de l'intérêt assez languissant, de la rédaction qui laisse généralement à désirer, on trouvera de nombreux renseignements sur les gaz, sur les électrolytes, sur les diverses sortes de courants dans les gaz, ainsi que sur les premiers éléments de la théorie de Bohr. Ce livre est certainement le meilleur des trois volumes qui ont déjà vu le jour dans la « Collection Fontenelle ».

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Pierre Lœwel : *Inventaire 1931,* Librairie Valois. « L'affaire Dreyfus expliquée ».

Sous le titre **Inventaire 1931,** M. Pierre Lœwel a donné un livre remarquable sur la situation générale présente : Etat de la France : questions du régime, du suffrage, de la presse, du socialisme. Etat de l'Europe : dictatures italienne et russe, paix poignardée, etc. Tout cela est plein de finesse et de sagesse.

Je remarque que, dans ses jugements rétrospectifs sur notre histoire contemporaine, l'auteur attache une importance énorme à l'Affaire Dreyfus, assurant, dès les premières pages, qu'elle a constitué pour nous une révolution plus importante que celle de 1830, et que nos partis vivent encore de la mystique qu'elle a créée. D'autre part, on a beaucoup reparlé, ces temps derniers, de cet épisode à propos d'une pièce de

(9) A côté de ces critiques principales, les autres imperfections sont moins importantes. Il convient toutefois de les signaler au lecteur qui entreprendrait l'étude de ce petit ouvrage : affirmation (lignes 10-12, p. 241) contraire à la réalité (cf. Max Born, *Mécanique atomique,* p. 231, 1925), évocation bien inutile de l' « éther » (p. 22 et 23), erreur dans la première formule (p. 38) ; le champ magnétique ne se définit pas comme le champ électrique (p. 18) ; confusion entre rubidium et ruthénium (p. 190) ; on dit *protoactinium* et non « paractinium » (p. 234) ; orthographes fautives : « erronnées » (p. 94), « Vant'Hoff » (p. 53), « cathion »(p. 61), etc.

théâtre, et ici même M. Marcel Coulon a consacré à la même Affaire une série de ses doctes chroniques : « Questions juridiques », lesquelles voudraient épuiser la matière.

Puisque ce vieux serpent de mer est remonté à la surface des flots, on m'excusera sans doute de braquer à mon tour ma lorgnette sur cette apparition qui relève essentiellement de la Science sociale, chapitre *Psychologie des foules*, de la Politique sociale, chapitre *Dissensions intestines*, et même de la Pathologie sociale, chapitre *Hallucinations collectives*. Par pitié pour les hallucinés, c'est-à-dire pour tout le monde sans exception, je tâcherai, en dissipant les fantômes, d'être aussi bref et aussi clair que possible.

J'ai exposé ma solution personnelle de l'Enigme dans un livre, *La Psychologie du Kaiser*, paru en 1919 et qui n'a d'ailleurs eu, je le reconnais, aucun retentissement. M. Marcel Coulon veut bien toutefois, dans la première des chroniques dont je parlais, qualifier cet ouvrage d' « extrêmement pénétrant » et dire que le chapitre que j'y consacre à l'Affaire tient « dix pages de raisonnement serré ». Mais il ne se range pas à mon explication, uniquement, a-t-il bien voulu me dire, parce que je suis seul de mon avis et qu'un individu ne peut pas avoir raison contre tous. Me permettra-t-il de lui répondre que, quand il s'agit d'expliquer une charade, on peut être seul à trouver le mot (ce qui d'ailleurs ne prouve nullement qu'on soit un génie!... tout au plus l'Œdipe du Café du Commerce!) C'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb; une fois l'œuf cassé et tenant sur ses deux bouts, chacun sourit de bonne grâce, et en effet il n'y avait qu'à s'en aviser le premier.

Débroussaillée de sa folle végétation parasite (une inextricable jungle de racontars, de démentis, et d'histoires saugrenues n'ayant souvent aucun rapport avec le fonds, l'Enigme se réduit à un unique point d'interrogation : Quel est l'auteur du Bordereau? Le Bordereau, on ne l'a pas oublié, était une lettre non signée d'envoi de documents, jetée à demi déchirée dans la corbeille à papier de l'attaché militaire allemand à Paris, M. de Schwarzkoppen, et remise à notre service de contre-espionnage. Comme le texte de cette lettre est la seule chose qui n'ait pas été contestée et qu'elle est le « tout » de

l'affaire, je me vois obligé de la reproduire en entier. La voici :

Sans nouvelles m'indiquant que vous désirez me voir, je vous adresse cependant, Monsieur, quelques renseignements intéressants :

1° Une note sur le frein hydraulique du 120 et la manière dont s'est conduite cette pièce;

2° Une note sur les troupes de couverture (quelques modifications seront apportées par le nouveau plan);

3° Une note sur une modification aux formations de l'artillerie;

4° Une note relative à Madagascar;

5° Le projet de tir de l'artillerie de campagne (14 mai 1894). Ce dernier document est extrêmement difficile à se procurer et je ne puis l'avoir à ma disposition que très peu de jours. Le ministère de la Guerre en a envoyé un nombre fixe dans les corps, et ces corps en sont responsables; chaque officier détenteur doit remettre le sien après les manœuvres. Si donc vous voulez y prendre ce qui vous intéresse et le tenir à ma disposition après, je le prendrai. A moins que vous vouliez que je le fasse copier in-extenso et ne vous en adresse la copie.

Je vais partir en manœuvres.

Quel est l'auteur de cette missive? Tout est là. Mais ici aussi tout s'embrouille. Les deux Conseils de guerre de Paris et de Rennes ont dit Dreyfus. La Cour de cassation a répliqué Esterhazy. D'autres ont avancé : Le commandant Henry qui voulait perdre Dreyfus. Et alors, à mon tour, (n'ai-je pas le droit d'avoir une opinion? *Hypothesis fingo!*) je dis : Schwarzkoppen. A ce nom tout s'éclaire, tout s'illumine, et tout le monde s'embrasse en se disant : Etions-nous sots? Pourquoi n'y avions-nous pas pensé?...

Je reprends la question avant d'arriver à mon hypothèse. Deux points me semblent hors de doute. Le premier : Le bordereau n'est pas une lettre d'espion. Le second : Le bordereau n'est pas une lettre d'officier français.

Que le bordereau ne soit pas une lettre d'espion, c'est l'évidence même. D'abord, il n'y a jamais de lettres d'espion. Les espions, qui ne sont pas des jobards, et qui savent qu'ils risquent le poteau ou la prison perpétuelle, se gardent bien d'écrire quoi que ce soit de compromettant, et dans le bor-

dereau, il y a de quoi faire pendre tout un bataillon! Quand ils écrivent, c'est tout au plus pour demander ou donner un innocent rendez-vous... Autre preuve que ce n'est pas une lettre d'espion, il n'y est pas question d'argent. A-t-on jamais vu un espion agir gratis? Quand on joue sa peau, on la vend très cher. Une lettre authentique d'espion (qu'on supposerait d'ailleurs imprudent jusqu'à la sottise) dirait ici : « Monsieur, je puis vous procurer tel et tel document, pouvez-vous me les payer tant?... » Autre réflexion à l'appui. Jamais un espion disposant de cinq documents ne les envoie tous les cinq à la fois; il les livre l'un après l'autre, après force marchandages et vanteries du butin. Dira-t-on que l'auteur du bordereau était payé au mois, et non à la pièce? Mais, même là, on livre un à un, on fait durer le plaisir, de façon à légitimer au moins cinq mensualités... Cet inconnu qui livre cinq pièces à la fois, et gratuitement, ne peut être qu'un simple mystificateur.

Second point. Que le bordereau ne soit pas l'œuvre d'un officier français, c'est ce qui résulte de son texte plein de dissonances et de pataquès. « Sans nouvelles m'indiquant que...» Quelle tournure pesante! Jamais un Français n'écrira aussi lourdement! Et quel besoin étrange ce prétendu espion a de s'excuser d'écrire! — « La manière dont s'est conduite cette pièce. » Terme impropre : un offificier aurait dit : dont cette pièce s'est comportée. — « Formations de l'artillerie ». Impropre pour formations d'artillerie. — « Manuel de tir de l'artillerie de campagne. » Impropre pour tir d'artillerie. — « Le ministère de la guerre. » Un officier aurait dit tout simplement : Le ministère. — « Un nombre fixe ». Impropre pour un nombre limité. — Et puis cette absurdité : « Je vous envoie ce document n° 5, mais je ne vous l'envoie pas...» L'auteur ne s'est donc pas relu?

Ces deux points sont deux blocs inrenversables, indéplaçables; ce ne sont point des hypothèses, mais des certitudes. Le premier, pourtant, n'a été vu par personne, ce qui ne fait pas l'éloge des gens qui, par douzaines de douzaines, psychologues, graphologues, sociologues, ont tourné et retourné ce bordereau. Comment se fait-il, notamment,que les avocats de Dreyfus, payés pour le défendre, n'aient pas pensé à ça? En

vérité, les trois maîtres du barreau, Demange, Labori et Mornard, ont été au-dessous de tout! Le second point a bien été vu par quelques « intellectuels », mais qui se sont contentés d'en tirer argument contre Esterhazy, alors qu'il vaut pour lui comme pour Dreyfus : tous deux écrivaient très bien le français, et étaient incapables de tant d'impropriétés de termes techniques.

Alors, puisque le bordereau n'est ni de Dreyfus ni d'Esterhazy, de qui est-il? Ici on entre dans les hypothèses et je ne suis plus aussi affirmatif que sur les deux points précédents qui sont de certitude complète, mais je ne vois pas quelle hypothèse serait plus satisfaisante que la mienne : celui qui a écrit ou fait écrire le bordereau, c'est l'attaché militaire allemand, M. de Schwarzkoppen.

Pour comprendre comment le puzzle Dreyfus a pu s'enchevêtrer, il faut se remettre dans l'état d'esprit des états-majors généraux d'alors, que j'ai plus longuement analysé dans ma *Psychologie du Kaiser,* page 70 et suivantes. Entre ces états-majors il y avait une rivalité âpre dans la chasse aux informations, et comme des deux côtés on disposait de crédits abondants, des essaims de personnages équivoques, civils et militaires, tournoyaient autour des fonds secrets. A Paris surtout le duel était devenu féroce entre espions et contre-espions, et les deux chefs Schwarzkoppen et Sandherr se combattaient avec l'âpreté qu'auraient eue l'un contre l'autre Sherlock Holmes et Arsène Lupin. Schwarzkoppen d'ailleurs devait bien se douter des pièges incessants qu'on lui tendait et ne pouvait pas ignorer que sa corbeille à papiers prenait régulièrement le chemin des bureaux de la Guerre. Quand on le sait, ça n'a pas d'inconvénients et ça peut même avoir des avantages; c'est un moyen de bourrer l'ennemi de faux renseignements ou simplement de bonnes blagues.

Une idée de ce dernier genre dut lui venir quelque jour tout naturellement : « Vous cherchez des espions, Messieurs; eh bien! on va vous faire travailler! » Il avait à sa disposition pas mal de spécimens d'écritures d'officiers français, par exemple du commandant Esterhazy, sire équivoque, peut-être pis, et qui avait bien l'air de manger aux deux râteliers, et aussi du capitaine Dreyfus, personnage fureteur, vaniteux et

ambitieux, un type, semble-t-il, de contre-espion amateur (donc désintéressé et bon Français, mais évoluant sur un terrain dangereux). Ce capitaine avait été dans les bureaux de l'Etat-Major. Quelle bonne farce si on aiguillait les soupçons sur lui et si on faisait s'injurier entre eux comme des crocheteurs tous ces gens à galons et à plumets!

Pour la beauté du fait, on voudrait que Schwarzkoppen ait tout prévu : l'ahurissement de l'Etat-Major, l'embarras des experts, le rôle de l'antisémitisme, la condamnation de Dreyfus et ensuite la campagne de repêchage, l'aiguillage de nouveaux soupçons sur Esterhazy, et le grand imbroglio final dont le triomphe inouï dut, quand même, le stupéfier.

A l'appui de cette hypothèse : Schwarkoppen perpétrant le bordereau, les arguments ne manquent pas. Que tout d'abord l'écriture soit forgée, c'est ce qui résulte du papier pelure sur lequel il était écrit. Personne ne se sert de ce papier-là pour écrire ses lettres, surtout pour y inclure des notes plus ou moins volumineuses, le souci de diminuer les frais de port serait niais. Si l'attaché allemand s'en est servi, c'est pour pouvoir faire recopier, de façon à lui donner une apparence cursive et naturelle, une écriture soigneusement et complexement forgée.

Ensuite la teneur même de la lettre. « C'est la vie de l'Etat-Major pendant tout ce mois-là! » dirent tout de suite ceux qui crurent à un traître véritable. Mais cette vie-là, Schwarzkoppen la connaissait bien, lui aussi, et pouvait imaginer sans peine un texte comme celui du bordereau. D'autant que ce texte, remarquons-le, est très vague sous des apparences de précision. Une « note sur Madagascar » cela peut être aussi bien une copie banale d'article de dictionnaire qu'un travail sur documents secrets de l'expédition alors en préparation. De même les autres notes. Schwarzkoppen savait bien qu'on étudiait le frein hydraulique, et qu'on s'occupait des troupes de couverture. Spécifier, pour corser la chose, que « quelques modifications seront apportées par le nouveau plan » n'est pas dire grand'chose; il y a toujours un nouveau plan à l'étude; on peut donc en parler sans le connaître, et ceux qui ont cru trouver là un argument pour la réalité de la trahison se sont satisfaits à bien bon compte. N'importe quel roman-

cier, prenant la peine de se documenter de loin, aurait pu rédiger un bordereau aussi imprécis. Ajoutez que ces fameux documents, personne ne les a vus! Joseph Reinach, le plus minutieux et le plus assuré des chroniqueurs de l'Affaire, affirmait qu'ils étaient à Berlin. Qu'en savait-il? et pourquoi ne les a-t-on jamais sortis?... On a le droit de dire, du coup, qu'ils n'ont jamais existé que dans l'imagination mystificatrice de Schwarzkoppen.

Notez encore la dernière ligne : « Je vais partir en manœuvres ». Ce détail tout à fait inutile si la correspondance avait été sérieuse, a été ajouté pour préciser que le traître était un officier français, ce qu'on avait oublié de laisser entendre au cours de la lettre. Sans cela, la mystification aurait été moins savoureuse.

Tout ce raisonnement est très clair et très simple, et n'a contre lui que l'affirmation de l'attaché allemand. Mais celle-ci est alors insuffisante. Très probablement Schwarzkoppen a dû être très ennuyé du succès de sa manœuvre. Il ne voulait que monter un bateau à ses adversaires, mais quand il a vu que ça prenait de telles proportions, il s'est sans doute mordu les doigts, d'autant qu'il fut, un peu plus tard, réprimandé sèchement par son chef l'ambassadeur d'Allemagne qu'il n'avait pas mis au courant, ça se comprend! de sa blague, et qui se trouva découvert. Autre ennui : quand il vit que sa plaisanterie entraînait la détention perpétuelle d'un innocent, il dut avoir quelques remords, et ce fut certainement pour cela qu'il aiguilla les soupçons de l'Etat-Major sur un autre, le fameux Esterhazy. Pour cela il se servit du même moyen : un petit bleu adressé à ce commandant, et qu'il déchira et jeta dans sa corbeille à papier au lieu de le mettre à la poste; le petit bleu arriva à Picquart, successeur de Sandherr et l'imbroglio, du coup, fut solidement noué. Pendant plus de dix ans (le petit bleu est de mars 1896 et l'arrêt final de cassation du 12 juillet 1906) toutes les cervelles de France et du monde fumèrent et sifflèrent comme des chaudières mal jointes!

Ici je ne suis pas le seul à avoir vu la main de l'attaché allemand dans cet aiguillage. Georges Sorel et Daniel Halévy l'ont parfaitement devinée, mais ils n'en ont pas conclu, ce qui pourtant était bien simple, que la précédente manœuvre était

du même genre. Le coup du petit bleu n'a fait que répéter le coup du bordereau. Les Allemands, peu inventifs, ne varient guère leurs procédés, et Schwarzkoppen s'en tenait volontiers à sa corbeille à papier comme ses grands chefs à la dépêche d'Ems et à l'invasion brusquée.

Maintenant, pourquoi Schwarzkoppen qui n'est mort que de longues années après, n'a-t-il pas, un moment donné, avoué le pot aux roses? Peut-être parce qu'il avait reçu des ordres. Peut-être parce qu'il était excédé de tout ce bruit. Peut-être parce qu'il préférait continuer à rire dans sa barbe. Peut-être parce qu'ayant accepté les hypothèses expliquantes qu'était venu lui proposer Joseph Reinach, ça l'ennuyait de se démentir. Peut-être parce qu'il se rendait compte que, tout de même, sa fourberie originaire était vilaine et que, avouée, elle l'aurait mis en mauvaise posture. On peut choisir entre toutes ces raisons et même les prendre toutes, car elles ne se contredisent pas. Schwarzkoppen, ayant débuté par un mensonge, a continué par d'autres et ses *Carnets* en sont remplis. Je regrette d'avoir à employer ce mot mensonge, mais outre que les Allemands usent volontiers de la tromperie (*natum ad mendacium genus,* disait déjà Velleius Paterculus) celui-ci en abusa. Il affirme que le bordereau a été subtilisé chez le concierge de l'ambassade et apporté par le voleur à l'Etat-Major, ce qui est certainement faux (alors ce voleur aurait donc gardé pour lui les notes jointes au bordereau?) Il affirme que les notes en question lui sont arrivées à plusieurs jours d'intervalle, ce qui est contraire au texte du bordereau. Il affirme qu'il a jeté lui-même à la poste le petit bleu Esterhazy, alors qu'il est hors de doute que la poste ne l'a pas timbré. Picquart demanda même si on ne pourrait pas le faire timbrer après coup. Tout ceci prouve bien que Schwarzkoppen mentait comme un arracheur de dents!

Mais je m'arrête, car pour rien au monde je ne voudrais entrer dans la discussion des faits, des racontars, des expertises, des démentis. Pour moi tout cela est de la pure niaiserie, fille de l'hallucination collective que je disais. Serpent de mer, que de sottises on commet en ton nom! Je tiens seulement, chose mille fois plus importante, à tirer la morale de cette folie de dix ans dont nous ne sommes pas encore tous

guéris (à preuve le livre de M. Robert Lœwel, qui me fait écrire ces quelques pages), mais dont seront du moins désintoxiqués tous ceux qui m'auront lu.

Ma démonstration que le bordereau est une mystification, une colossale et merveilleuse machination allemande, le chef-d'œuvre de toutes les mystifications de l'histoire, est de nature à réconcilier tout le monde, et à faire s'embrasser avec des pleurs d'attendrissement ces terribles frères ennemis, les dreyfusards et les antidreyfusards, comme on disait il y a 30 ans avec des lèvres crispées. Les dreyfusards doivent maintenant se rendre compte que la condamnation de Dreyfus n'a pas été le fait d'une manœuvre machiavélique contre lui ou contre sa race, mais d'une simple erreur judiciaire, laquelle s'explique, d'ailleurs, assez aisément : 1° par la très grande habileté du piège; 2° par le manque de perspicacité de tous ceux qui y sont tombés; 3° par la sottise de ceux qui auraient dû l'éventer (les avocats de Dreyfus); 4° par l'étourderie des experts en écriture (notons ici que Bertillon, pour qui on a été si sévère, est le seul qui ait flairé l'hypothèse d'un document forgé; il s'est seulement trompé en le croyant forgé par Dreyfus au lieu de le deviner forgé par Schwarzkoppen); 5° par la physionomie ambiguë de l'inculpé.

Il faut insister sur ce dernier point, car il est très important pour l'œuvre de réconciliation que je voudrais accomplir. Si on a pensé au capitaine quand, croyant le bordereau sérieux, on en a cherché l'auteur, ce n'est certainement pas parce qu'il était juif, mais parce que son écriture ressemblait fort à celle du bordereau, et qu'on la connaissait à l'Etat-major, alors qu'on ignorait celle d'Esterhazy, et aussi parce que beaucoup de ses façons d'agir étaient équivoques; ne l'avait-on pas surpris furetant dans des bureaux de collègues à l'heure du déjeuner, où les bureaux sont vides? Ajoutez que le personnage était si peu sympathique que la plupart de ses défenseurs, le dévoué Labori en tête, finirent assez vite par le semer. Les israélites français auraient donc le plus grand tort de croire qu'il y a eu de l'antisémitisme à l'origine de l'affaire. Il n'y a même pas eu de conflit entre Justice pure et Raison d'Etat, comme on l'a dit aussi, mais simplement ba-

taille entre gens également trompés, également sincères, également furieux. Dans ce sabbat d'injures et de malentendus, tout le monde avait tort et avait raison à la fois. Les Israélites étaient bien fondés à se plaindre d'un état d'esprit haineux et injuste à leur égard, mais certains étaient pour quelque chose dans le progrès de cet état d'esprit. Les officiers avaient raison de s'indigner des menées antipatriotiques, mais certains avaient pas mal de choses à se reprocher personnellement. Les gouvernementaux n'avaient pas tort de penser que plusieurs ne voyaient dans l'Affaire qu'une arme contre le régime républicain. Mais les opposants voyaient peut-être juste en suspectant la bonne foi nationale de leurs adversaires. L'explication que je donne a précisément l'avantage de donner satisfaction à tous les partis, à ceux qui parlaient d'erreur judiciaire comme à ceux qui dénonçaient la main de l'étranger; cette main, elle y était même plus à fond que ne supposaient les plus trépidants lecteurs de la *Libre Parole*!

J'arrive donc exactement à la solution de l'arrêt de la Cour de Cassation du 12 juillet 1906 : « Annulation sans renvoi », mais avec combien plus de raisons! Cet arrêt, qui admettait l'authenticité du bordereau et la réalité de la trahison, est un monument d'insanité et de duplicité juridique; tout y est tendancieux, tortueux et scandaleux. Mais avec mon explication, mauvaise plaisanterie de Schwarzkoppen et inexistence de trahison (sur le fait seul du bordereau! je ne me porte pas, bien entendu, garant de l'innocence de l'auteur de la lettre du Hulan!), l'annulation sans renvoi devient tout ce qu'il y a de plus judicieux. Toute cette longue bagarre de dix ans n'est plus qu'un cauchemar, et personne n'a de mauvaise rancune à en garder. Il faudrait plutôt sourire de bon cœur en pensant aux sottises de tous ceux qui n'ont pas vu que c'était une mystification, et surtout se réjouir de meilleur cœur encore, en pensant aux immenses dangers que nous avons courus sans y tomber, car enfin, si le Kaiser nous avait attaqués sans crier gare, à n'importe quel moment de cette décade, nous étions vaincus, écrasés, subjugués, et aujourd'hui encore, nous nous trouverions sous la botte allemande!

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Adoption : Mineurs. Consentement du conseil de famille. Droits du tribunal. — L'Affaire Fualdès. — La Psychanalyse et la Notion de justice. — Mémento.

L'adoption d'un mineur orphelin de père et de mère exige (art. 350 du C. C.) le consentement du conseil de famille. Ce conseil composé de trois membres de la branche paternelle, de trois de la maternelle, est présidé par le juge de paix.

En cas de dissentiment, les membres contre l'avis desquels la décision a été prise ont recours devant le tribunal civil (art. 883 du C. proc. civ.).

Celui-ci, au cas où il annule une décision de refus, peut-il donner le consentement?

La jurisprudence n'avait jamais eu à résoudre une pareille question. Elle arrivait neuve, l'an dernier, devant le Tribunal de Mende.

Il s'agissait d'une mineure, dont la tante, sœur de sa mère, qui désirait l'adopter après avoir subvenu depuis de longues années à son entretien, se trouvait être une ancienne religieuse. Et les parents de la branche paternelle, suivis par le juge de paix, refusaient le consentement dans la crainte que l'adoptante provoquât un jour l'entrée en religion de l'adoptée.

Motif futile, peu sérieux et masquant des dissentiments de famille, reconnut, par jugement du 20 mai 1930, le Tribunal de Mende. Cependant il se contenta d'annuler la décision de refus, en déclarant n'avoir pas le droit, lui tribunal, de se substituer au conseil de famille, alors surtout qu'il s'agissait d'intérêts moraux et non pas matériels du mineur. — Scrupule qui aboutissait à maintenir l'effet d'une décision tout à fait injuste et tout à fait préjudiciable aux intérêts tant moraux que matériels du mineur. Scrupule qui homologuait, en fait, la décision que l'on déclarait injuste et préjudiciable : scrupule qui n'avait sa raison d'être que s'il eût été commandé formellement par la loi; mais celle-ci s'en est bien gardée.

Appel des parents de la branche paternelle, estimant que

la délibération ne méritait pas d'être annulée; appel incident des parents de la branche maternelle demandant que la délibération fût annulée et qu'en conséquence naturelle, obligatoire, la Cour donnât le consentement à l'adoption.

Par arrêt du 3 juin 1931, rendu conformément aux conclusions du ministère public, la Cour de Nîmes a admis l'appel incident. C'est à bon droit. J'ignore les considérants de l'arrêt, mais la question est toute simple. Le conseil de famille a beau remplacer les père et mère, son autorité n'est tout de même pas du même ordre que la leur. Si le père et la mère ne veulent pas consentir à l'adoption de leur enfant, c'est fini, l'autorité judiciaire n'a rien à dire, et l'on comprendrait mal qu'elle eût à intervenir. C'est pourquoi la loi ne donne contre leur refus aucun recours à l'adoptant ou au mineur, ou au ministère public. Pourquoi les juges de première instance n'ont-ils pas fait cette constatation élémentaire? Leur scrupule ne serait point né.

§

Je ne suis point de ces sagittaires qui criblent (nous dit-il) M. Armand Praviel (1). Les pages du *Mercure* m'ont vu à plusieurs reprises louanger fort deux de ses récits de drames-judiciaires : *Histoire tragique de la Belle Violante* et *Notre-Dame de Praslin*. Ailleurs, je n'ai pas médit de son récent livre sur Mistral. Mais il me serait difficile de ne pas affirmer, lorsque l'occasion s'en présente aussi nettement que l'autre jour, que sa relation de l'**Affaire Fualdès** est au rebours de l'exactitude.

L'assassinat de Fualdès commis à Rodez dans la nuit du 19 au 20 mars 1817, découvert le matin du 20 mars, reste obscur sur plus d'un point secondaire; mais la part prépondérante qu'y prirent ces Bastide et Jausion, dont M. Armand Praviel (épousant une légende qui ne repose sur rien de sérieux) prétend réhabiliter la mémoire, est établie en parfaite certitude et clarté.

Les mobiles qui les poussèrent sont évidents. Débiteurs de Fualdès pour des sommes considérables (l'agent de change

(1) V. ma précédente chronique et la lettre de M. Armand Praviel au *Mercure* du 1er juin.

Jausion surtout), ils comptaient supprimer les titres de créance que Fualdès détenait. C'est pourquoi, quelques heures après l'assassinat, Jausion pénétrait dans le cabinet de sa victime, enfonçait à l'aide d'une hache son bureau, dérobait (outre un sac d'argent), le livre-journal où Fualdès inscrivait toutes ses affaires, un grand portefeuille de maroquin à fermoir, et plusieurs effets de commerce. C'est pourquoi, un peu plus tard, la même matinée, Bastide se rendait dans la chambre à coucher de Fualdès, fouillait l'armoire et laissait tomber une clef, clef qui se trouvait être celle du bureau de sa victime et que celle-ci ne quittait jamais.

Les dénégations de Jausion touchant ladite visite, qu'il devait plus tard donner comme le fait d'une étourderie, n'étaient pas pour dissiper les soupçons qui pesèrent, dès le premier jour, sur son complice et lui-même.

Les preuves de leur culpabilité, *en dehors même de la déclaration de Mme Manson,* sont abondantes. Je ne rappellerai que celle résultant de la déclaration de l'un de leurs coaccusés : Bach. Elle se produisit dans des conditions qui la rendent digne de créance et elle fut moins révélatrice que corroborante. Mais sans cette charge-là, la culpabilité des deux instigateurs du crime et qui prirent à l'égorgement de Fualdès la principale part matérielle, aurait sans doute été retenue.

Elle l'a été, en tous cas, à deux reprises. L'affaire fut d'abord jugée, du 19 août au 12 septembre 1817, par la Cour d'assises de Rodez : Bastide, Jausion, Colard, Bach, la femme Bancal (tenancière du bouge où l'égorgement eut lieu et dont le mari s'était empoisonné en prison) furent condamnés à mort. La décision ayant été cassée pour vice de formes, l'affaire vint devant le Jury du Tarn, du 25 mai au 3 juin 1818. Le même verdict fut rendu quant aux cinq accusés susdits et la fille Anne Benoît, frappée des travaux forcés à perpétuité; mais un nommé Missonnier qui s'était vu infliger les travaux forcés à Rodez, s'en tira, cette fois, avec deux ans de prison.

A Rodez, comme à Albi, les débats furent menés en pleine lumière et de très intelligente façon. A Albi 280 témoins à charge avaient été cités; 60 à décharge. A Albi comme à

Rodez les accusés, fortement soutenus, quant à Bastide et Jausion, par leur famille riche et puissante, eurent toute liberté pour présenter leur défense et ne s'en privèrent pas.

Mais à Albi se produisit un fait digne d'être rappelé. L'avocat de Bastide, Mᵉ Romiguières, lequel l'avait défendu de façon opiniâtre à Rodez, puis tout le long des seconds débats, ne prit pas la parole après la partie civile et le ministère public et laissa son client plaider tout seul. Fait d'autant plus remarquable que si Mme Manson, à la fin de ces longs débats, fit une déclaration nette, destructive de ses précédentes tergiversations, c'est beaucoup parce qu'elle avait été harcelée de questions par l'honorable défenseur, et poussée par lui (comme on dit) dans ses derniers retranchements. Mais après le récit définitif de Clarisse Manson, après les aveux circonstanciés de Bach, Mᵉ Romiguières se trouva dans l'impossibilité de combattre ce qu'il jugeait être la vérité. On voyait parfois l'ancien Barreau agir ainsi; nous n'étions pas au temps où l'on plaide pendant huit heures d'horloge, armé de toutes les foudres de l'éloquence, l'innocence d'un Landru.

Ce que M. Armand Praviel appelle « la thèse de la Magistrature » fut donc un peu celle de la Défense cette fois-ci. Quant au *Dictionnaire Larousse* qu'il veut me jeter dans les jambes, je n'y renvoie pas le lecteur. La version laroussienne, du moins celle que je trouve au *Nouveau Larousse Illustré* en 7 volumes (Edition Claude Augé), contient des erreurs qui sans être de la nature radicale de celle dont M. Praviel est entâché, sont fâcheuses. Larousse ne dit pas un mot du procès devant les assises du Tarn, de sorte qu'à le suivre on croirait que l'affaire s'est toute déroulée devant le jury de Rodez. Larousse fait de Bastide le beau-père de Jausion : il n'était que son beau-frère. Larousse ne nomme parmi les condamnés à mort ni Bach, ni la Bancal. Pas un mot aussi de Clarisse Manson. Mais l'article de *La Grande Encyclopédie* donne un récit véritable et suffisamment circonstancié. Et en attendant qu'un historien, non dirigé par la préoccupation politique, nous donne une relation de l'Affaire (qu'attend M. Bouchardon?) j'engage à la lecture de l'article « Procès des assassins de Fualdès », au tome I des *Causes crimi-*

nelles célèbres du XIXe *siècle, rédigé par une société d'avocats* (Paris H. Langlois; 1827). Il occupe 200 pages et contient l'essentiel des pièces de la procédure.

Quant à moi, il est possible que je revienne sur le rôle de Clarisse Manson, dont j'ai donné l'autre jour un résumé très en gros. Ce ne serait point pour empêcher encore M. Armand Praviel de blanchir des nègres d'un ébène, d'un bitume, d'un goudron aussi foncés que Jausion et Bastide, mais pour expliquer le cas de témoignage le plus curieux peut-être, psychologiquement parlant, que notre prétoire criminel ait jamais vu.

MÉMENTO. — Henry J.-G. Maas Geesteranus. *Considérations sur la crise du Jury,* Libr. du Recueil Sircy. Courte étude de l'excellent criminaliste hollandais, qui nous donna l'an dernier un si bon ouvrage sur *la Réforme pénale en Italie.* M. Geesteranus connaît autant que personne les graves défauts de la cuirasse que constitue l'institution du Jury français. Mais c'est tout de même une cuirasse; elle s'adapte au corps du citoyen français, il n'en veut pas d'autre et on ne voit pas ce que pourrait être cette autre... Bref, si la crise de notre jury ne laisse pas d'être aiguë, c'est un problème qui, pour le moment, ne comporte aucune solution. — Dr. René Allendy : *La Justice intérieure* (Ed. Denoël et Steele). — Il s'agit de prouver que l'idée d'une « justice immanente » (que l'auteur considère comme une réalité, sans la rapporter à une hypothèse religieuse quelconque) est « jaillie des intuitions de l'Instinct »; qu'elle existe « comme un mécanisme de l'inconscient humain en dehors de toute action humaine manifeste et extérieure »; qu'elle « s'explique par le jeu des facteurs inconscients et se révèle magnifiquement aux explorations psychanalytiques ». — Si vous donnez dans la psychanalyse, vous boirez du lait en lisant ce livre. Mais moi, je tiens la psychanalyse pour une fausse psychologie, aussi prétentieuse dans ses ambitions que maladroite dans sa méthode et vaine dans ses résultats. L'ouvrage ne m'a donc pas convaincu; je l'ai lu cependant, voire relu, parce qu'il accuse une distinction de pensée et d'écriture point communes; j'y ai trouvé matière à réflexions générales, et me voici, par surcroît, renseigné sur la mentalité du psychanalyste en soi, et sur l'état actuel de sa science. On voit ici fonctionner le principal dogme de la mystique freudienne : à savoir que l'animal qu'on appelle homme est, psychologiquement, un animal comme les autres, du moins dans ses élé-

ments essentiels. L'auteur en est assez convaincu pour traiter de « préoccupation puérile » le désir de « maintenir une barrière entre la psychologie animale et la psychologie humaine », désir que ceux qu'il appelle dédaigneusement « les psychologues » conservent malgré les découvertes si capitales, n'est-ce pas? de la psychanalyse. Car l'idée de justice est chez l'animal; elle y est si bien que, par exemple, « certains serpents de l'Afrique du Sud attaquent, quelquefois après un long délai, l'homme qui a essayé de les exterminer et celui-là seul. » Elle est aussi chez l'enfant, ce pont entre l'animal et l'homme. N'est-il pas réel que « quand le nourrisson refrène le désir de mordre le sein maternel au moment où ses dents poussent, les concessions sociales (principale cause efficiente de la notion de justice) commencent »? L'auteur croit encore au vieux bobard transformiste de l'*embryon reproduisant la phylogénèse* »... Et il vous écrit froidement : « On sait que le colonel de Rochas faisait saigner des sujets hypnotisés en grattant leur photographie avec un canif »... — Sir Cecil Walsh : *Le double crime passionnel d'Agra;* traduit de l'anglais par Ch. Jacob (Libr. Gallimard). — Je ne pense pas que l'auteur, ci-devant juge à la Haute-Cour d'Allahabad, admette comme M. Allendy que la punition du coupable reste, à priori, d'une efficacité nulle. Il traite, en tous cas, le cas du lieutenant Clark et de Mrs Fullam sans recourir aux complexes d'Œdipe, de castration, d'auto-punition et autres refoulements. En 1911, M. Clark, du Service médical des Indes, et sa maîtresse, ont empoisonné à l'arsenic le mari d'icelle, fonctionnaire au Département de comptabilité militaire. L'année suivante, Clark a fait assassiner son épouse par quelques chenapans déguisés en cambrioleurs. On l'a pendu le 26 mars 1913, et sa complice, enceinte de ses œuvres, a vu commuer sa peine; elle est morte en prison en 1914. Quatre cent lettres, dont la plupart étaient des lettres d'amour écrites par Mrs Fullam, paraphées par Clark et soigneusement attachées par paquets de cinquante, furent trouvées chez l'empoisonneuse. M. Cecil Walsh expose les machinations du couple à l'aide de ces lettres, dont il cite de nombreux extraits. Bon ouvrage qui a trouvé un excellent traducteur. — Roger Roux : *Un conflit entre le premier Consul et le Tribunal d'appel de Besançon* (Ed. Jacques et Demontrond, à Besançon). — Ce conflit éclata en l'an X au sujet d'une question de dépréciation de papier-monnaie. Il est resté inconnu jusqu'ici, et l'on nous en raconte l'histoire grâce à des lettres inédites écrites par Antoine Lescot, président du Tribunal d'appel.

MARCEL COULON.

ETHNOGRAPHIE

Genet et Chelbatz : *Histoire des peuples Mayas-Quichés (Mexique, Guatémala, Honduras)*, Paris, Editions Genet. — Jean Genet : *Histoire des Peuples Shoshones-Aztèques*, mêmes éditions. — Diego de Land : *Relation des choses du Yucatan*, traduit de l'espagnol par Jean Genet, tome I, mêmes éditions. — Jean Genet : *Esquisse d'une civilisation oubliée (Le Yucatan à travers les âges)*, mêmes éditions. — Otto Silbermann : *Un continent perdu, l'Atlantide*, mêmes éditions. — René Thévenin et Paul Coze : *Mœurs et Histoires des Peaux-Rouges*, 8°, 50 photos et 383 dessins en noir et en couleur, Paris, Payot. — Dr. Price-Mars : *Ainsi parla l'oncle, essais d'ethnographie* (Bibliothèque haïtienne), 8°, Imp. de Compiègne (hors commerce).

Les éditions **Genet** se sont fait une spécialité qui depuis l'époque héroïque de Brasseur de Bourbourg et de Charnay avait été fortement délaissée en France, malgré les efforts si méritoires et si persévérants, mais trop peu connus du grand public, de la Société des Américanistes de Paris. Grâce aux éditions Genet, on est maintenant mis au courant de l'histoire des peuples indigènes (ou dits tels) de l'Amérique du Nord et Centrale. C'est d'ailleurs M. Jean Genet lui-même qui s'est donné la tâche de faire pénétrer dans l'histoire universelle, telle qu'on l'enseigne en France, des faits et documents qui jouent un rôle important dans l'enseignement à tous degrés en d'autres pays et dont la connaissance permet de comprendre les événements actuels de l'Amérique Centrale où peu à peu le sang espagnol s'est dilué grâce aux métissages et où de plus en plus le gouvernement revient aux peuples anciens plus ou moins christianisés. Il est donc bon de connaître l'histoire de ces peuples « oubliés », mais qui ne sont nullement disparus. Comme spécialiste, le reproche que je ferai aux divers auteurs de cette série américaniste est de ne donner que des bibliographies insuffisantes. Par exemple : Spinden, *Maya Art*, est insuffisant comme indication, sans compter qu'il n'est qu'honnête de rendre justice aux Lehman, Seler, Spinden, Tozzer, Beyer, Saville et autres qui ont fait des explorations directes, et souvent dangereuses, dans ces régions central-américaines. Il y a aussi un manuel de Joyce sur l'art, l'histoire et l'ethnographie de ces régions qui est fondamental, mais peu cité. Quant au *Manuel* de Beuchat (chez Picard), il est vieilli sans doute, mais tout de même c'est l'unique ouvrage français d'ensemble

sur les populations non européennes ni nègres du continent américain et il mérite d'être mieux cité.

Le livre de M. Silbermann se fait remarquer dans l'énorme et souvent fastidieuse littérature sur l'**Atlantide,** par le souci de l'exactitude documentaire, la saine distinction de ce qui est historique et de ce qui est légendaire, une sage évaluation des durées et des dates, un rappel des phénomènes géologiques constants de la Méditerranée et le rejet, une fois de plus, de la théorie qui place l'Atlantide soit dans l'Atlantique, soit en Amérique. Je suis d'accord pour admettre avec l'auteur que si cette légende correspond à des faits réels, ces faits n'ont pu avoir pour siège que la Méditerranée. Et comme en effet, M. Silbermann a raison d'y insister, la légende est nettement libyo-phénicienne et tardivement gréco-égyptienne, j'irai plus loin et demande si l'Atlantide n'est pas à situer dans la mer Cyrénaïque ou entre la Sicile, Malte et l'Atlas de Kroumirie et de Kabylie.

Dire, comme le prétend l'éditeur, que le livre sur **Les Peaux Rouges** de Thévenin et Coze soit « le premier en langue française étudiant d'une façon complète et exacte » des tribus qui ne sont pas rouges et dont on ne voit que rarement la peau, est faire bon marché d'un nommé Lafiteau dont les deux gros volumes, parus en 1720, sont toujours encore un traité fondamental; et du *Manuel d'archéologie américaine* de Beuchat. D'ailleurs ce livre de vulgarisation vient à son heure; mais il est fabriqué à la manière d'un film de cinéma; on y a bloqué toutes les tribus, des Haïda et des Tlinkit totémistes du Nord-Ouest aux Comanches, Apalaches, Hupa et Payoutes! A quoi bon alors les merveilleuses publications du Bureau of Ethnology, de la Heye Foundation, des musées de New-York, Washington, Chicago, Philadelphie, de l'Université Berkeley en Californie, etc? Du point de vue ethnographique, qui est et doit être le mien ici, ce livre donne des Peaux-Rouges une image aussi fausse que la donnerait un livre sur les « Européens » ainsi arrangé. Il y a autant de variations du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest que chez nous entre Lapons et Portugais, Roumains et Irlandais. Les planches en noir, photogravures bien réussies, sont bonnes; mais les planches en couleurs sont d'un modernisme déconcertant,

avec un fond lilacé ou violâtre qui est abominable; jamais les Indiens n'ont eu une couleur de peau pareille, ni employé des teintes végétales ou minérales aussi fausses. On peut s'en rendre compte au musée du Trocadéro. De quel droit les auteurs, qui prétendent dire la vérité, ne la disent-ils pas quand il s'agit d'art? J'aime mieux les reproductions exactes du Bureau of Ethnology. Le premier principe d'un ethnographe est de ne pas européaniser les faits non-européens. Les vignettes de M. Coze, qui utilisent des thèmes indiens, ne veulent du moins pas passer pour du document et dans ces conditions sont charmantes. C'est drôle, de vouloir faire un ouvrage anti-romantique et de le romancer dans un domaine où la sincérité est la première des conditions. De la deuxième partie, historique, je n'ai rien à dire; comme aucune source n'est indiquée en note, je ne sais dans quelle mesure l'histoire des Indiens a été refabriquée par les auteurs. Mais ce que je sais bien, c'est que les planches dites « documentaires » avec des rouges garance qui prétendent rendre le rouge ocre des pipes, et des schémas arbitraires, ne peuvent que donner des idées incomplètes au point de vue technologique; et que la bibliographie qui se termine par etc., avec titres incomplets et sans aucune indication d'éditeur ni de date, est une jolie fumisterie. On ne demandait pas une bibliographie complète, mais de la précision pour ce qui était indiqué. Il faut supposer d'ailleurs que les auteurs se regardent comme des Titans; heureusement, disent-ils « un groupe de Scouts de France » a aidé les auteurs à dépouiller, classer ou traduire textes et documents. Honneur aux Scouts de France! Mais si c'est à des enfants que l'on confie l'ethnographie...

A un tout autre type appartient le très curieux volume du docteur Price-Mars sur l'**Ethnographie et le folklore nègres d'Haïti.** Ce n'est pas à proprement parler un traité didactique, mais une série de tableaux pris sur le vif, avec textes indigènes, descriptions très précises, et qui seraient une excellente contribution à la connaissance de ces Nègres, très métissés, provenant de toutes sortes de tribus du golfe de Guinée (et de son hinterland) qui, par adaptations et combinaisons, ont constitué à Haïti une forme de société à part... si l'auteur n'avait cru bon de vouloir faire de la comparaison

et donner des explications. Si un jour une nouvelle édition est nécessaire, qu'il donne ses documents bruts et mette à part la partie explicative. Car, qui veut comparer doit avoir de la littérature sur l'Afrique indigène une connaissance vraiment approfondie. Les monographies de Thomas, de Tremearne, d'Amaury Talbot, de Dennett que j'ai analysées dans le *Mercure* sur les tribus guinéennes, celles de divers savants allemands sur le Cameroun, de nombreux mémoires de l'African society, lui auraient fourni des bases meilleures que les ouvrages français qu'il cite. Mais enfin, sa tentative de faire admettre à ses compatriotes que leurs origines africaines ne sont pas une honte, que leurs mœurs ne sont pas des excroissances ni des symptômes de dégénérescence, mérite d'être louée. J'ai eu de la peine moi-même à Atlanta (Géorgie) à faire comprendre qu'un Blanc comme moi, venant de France, ne les regardait pas comme des singes. Des siècles d'esclavage et de boycott leur ont, à tous, donné une susceptibilité bizarre. Si on sait y puiser, le livre du docteur Price-Mars est une mine précieuse de renseignements pour la plupart vraiment nouveaux.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

J. Kessel : *Vent de sable,* Editions de France. — Henriette Célarié : *Le Paradis sur terre,* Hachette.

Un volume tout à fait remarquable est celui qu'apporte M. J. Kessel, **Vent de Sable** et qui concerne nos régions du Nord de l'Afrique. C'est surtout une glorification des efforts tenaces et en somme mal connus des pilotes de nos lignes aériennes entre la France et le Sénégal. Ce trajet, qui s'effectue couramment aujourd'hui en douze heures, a lieu quotidiennement dans les deux sens. Il y a des passages délicats comme celui des sierras espagnoles; mais la région la plus redoutée est le Rio de Oro au Sud du Maroc, habité par des Maures insoumis qui ne cherchent qu'à capturer des équipages pour en tirer rançon. On cite par exemple l'aventure des Marcel Reine et Edouard Serre, qui restèrent de longs mois prisonniers; divers autres subirent le même sort, et même furent massacrés. Dans de pittoresques pages, le vo-

lume relate avec force détails les exploits sans cesse renouvelés de nos pilotes dans la lutte constante avec les indigènes. Après avoir fait la connaissance de Reine et de Serre, l'auteur du volume, qui désirait se documenter, reçut de ses nouveaux amis le conseil d'effectuer lui-même le trajet en avion. Parti de Toulouse pour Casablanca, il nous a donné ses impressions de voyage en quelques pages intéressantes. Depuis les événements tragiques dont fut théâtre le Rio de Oro, les passagers de nos lignes aériennes ne peuvent plus dépasser Agadir, mais par faveur spéciale M. J. Kessel fut autorisé à gagner Dakar. A Casablanca, il fit la connaissance du pilote Emile Lecrivain, qui devait le prendre sur son appareil et, en attendant, lui fit faire une tournée des grands ducs à travers les mauvais lieux de la ville, ce qui lui permit de prendre contact avec d'autres aviateurs et de recueillir pour l'intérêt du lecteur de précieuses histoires, comme celle du chef pilote de Saint-Exupéry et de divers tours de force qu'il accomplit. On peut d'ailleurs affirmer que le grand souci des aviateurs est avant tout le transport du courrier. Le lendemain, l'avion prit son vol pour Agadir, que nous racontent quelques bonnes pages. Une innovation récente a été d'embarquer dans l'appareil un indigène chargé de servir d'interprète en cas de besoin. Après la ville de Tiznit, commence la région dissidente où une panne peut avoir de très fâcheux résultats, puis c'est l'escale désolée du cap Juby. De tout le Rio de Oro, région qui a été placée sous le mandat espagnol, le cap Juby se trouve un des rares occupés, et malheureusement c'est par un pénitencier militaire. La tristesse de cet arrêt pour nos aviateurs est rendu avec intensité par l'auteur du volume. Continuant sa route, l'avion gagne Villa Cisniros (600 km.) et, au cours de cette étape, M. Kessel se trouve amené à constater que le sable soulevé par le vent est un obstacle plus désagréable et plus dangereux que les nuages les plus opaques. Heureusement, l'accueil de la colonie espagnole, toute différente de celle du cap Juby, eut vite fait oublier la fatigue et les angoisses du voyage. Les aviateurs gagnent ensuite Port-Etienne, premier poste français de la région et où le casque colonial est absolument indispensable; puis, c'est Saint-Louis du Sénégal, et enfin

Dakar. L'expédition est en somme terminée, trop brièvement sans doute au gré du lecteur, car le livre se lit d'une haleine et l'on peut même dire que c'est une des publications les plus intéressantes de ces derniers mois.

Mme Henriette Celarié, dont on a pu apprécier déjà les divers ouvrages, vient de publier un volume intitulé **Le Paradis sur terre** et concernant la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane. C'est un attachant récit, qui nous transporte dans une des régions les plus belles du globe, malheureusement dévastée de temps à autre par d'horribles cyclones ou des éruptions volcaniques. La ville de Fort-de-France à la Martinique est bâtie en bois et d'un aspect agréable. Quand les navires y font du charbon, ils sont approvisionnés par des femmes des environs qui en portent 40 kg. sur la tête et, demi-nues, sont d'ailleurs d'une beauté sculpturale.

Depuis le fameux « contingentement » concernant le rhum, l'île connaît une ère d'extraordinaire prospérité; car, comme chacun sait, la canne à sucre est l'une des principales productions de la Martinique. En passant, Mme Henriette Celarié nous donne, du marché, une description curieuse et intéressante. Une promenade à Saint-Pierre lui permet de nous faire connaître la pittoresque beauté du pays et quelques traits de mœurs des anciens habitants, les Caraïbes. Elle nous parle également du mont Pelé, dont les éruptions, depuis 1902, firent tant de ravages, ruinant Saint-Pierre dont la prospérité était célèbre et qui, le danger passé, se reprend à vivre. Il y avait là autrefois 28.000 habitants; il y en a aujourd'hui 5.000. La population de l'île est très accueillante, religieuse aussi, et, chose curieuse, ne comporte ni juifs ni protestants : les créoles sont ou très brunes ou délicieusement blondes; la maternité y est de bon ton. On cite même une dame, âgée de trente-six ans, et qui possède trente-trois enfants; d'ailleurs le fait n'est pas exceptionnel. Bien d'autres détails seraient à donner sur cette île heureuse, mais nous devons nous limiter.

On gagne la Guyanne française en passant par l'île de Sainte-Lucie, couleur d'or et d'émeraude et où d'énormes langoustes sont offertes pour 2 fr. 50; par Georgetown, on passe en Guyane anglaise par Paramaribo en Guyane hollan-

daise; et la prospérité de ces colonies rivales, si on lui compare la pauvreté de la nôtre, peut faire honte à l'incurie de notre administration, qui ne s'occupe que de politique. Mme Henriette Celarié nous promène à travers la Guyane française, et notre amour-propre ne se trouve nullement flatté par les constatations qu'elle est amenée à faire. Le pays possède d'immenses richesses naturelles, mais non exploitées, mais par des entreprises particulières. Restent le bagne production du caoutchouc, qui aurait pu être une des sources de revenus de la colonie. Il y a de beaux pâturages dont on ne tire aucun parti; on préfère acheter des bœufs au Vénézuela. Seules, les forêts d'essences remarquables sont exploitées mais par des entreprises particulières. Restent le bagne et ses habitants dont il est longuement parlé, mais pour lesquels nous renvoyons au volume, ainsi que pour la description de Cayenne et de nombreuses choses intéressantes, relatées avec une documentation qui ne peut qu'ajouter à l'intérêt du récit. Nous passons à la Guadeloupe, formée de deux iles, la Guadeloupe proprement dite et la Grande-Terre; la première seule est véritablement pittoresque, Pointe-à-Pitre en est la ville principale. Le volume apporte de précieux détails sur la population, sur ses mœurs et coutumes, sur les circonstances entre autres qui accompagnent le décès d'un indigène, sur la fécondation artificielle de la vanille, qui demande un soin spécial; sur les débuts de l'occupation française; sur les forêts non exploitées et qui peuvent fournir des bois superbes, et enfin sur les cyclones qui ravagent périodiquement ces régions, sans cela privilégiées. La lecture de l'ouvrage est d'un véritable intérêt, ce qui ne surprendra pas les lecteurs habituels de Mme Henriette Celarié, qui possède, dès maintenant, un véritable bagage littéraire.

CHARLES MERKI.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Le Bulletin de l'Etoile (Enseignement de Krishnamurti).

Rien n'est instructif comme la lecture du **Bulletin de l'Etoile.** Ce bulletin contient les réponses faites par Krishnamurti aux questions que lui posent ses disciples. Disciple est

un mot impropre puisqu'il dit et répète qu'il n'a pas de disciples.

Krishnamurti avait reçu dès sa jeunesse le titre d'instructeur du monde. C'était un lourd fardeau. Si lourd qu'il l'a déposé. Il ne se donne même pas comme un maître. Toutefois il s'offre en exemple en précisant que seule compte l'expérience personnelle de chacun et qu'une vérité ne vaut que par celui qui la découvre.

J'ai trouvé la libération et suis entré dans le royaume où se trouve le bonheur éternel et c'est de ce point de vue que je voudrais aider les autres à comprendre. Comme je suis libéré des traditions et des croyances, je voudrais délivrer les autres des croyances, des dogmes, des credos, des religions qui conditionnent la vie. Je parle de ce point de vue seul et non avec le désir d'insinuer une nouvelle doctrine, d'imposer une nouvelle autorité. De même que j'ai échappé à toute limitation, mon désir est de libérer tous les hommes.

Il ne peut y avoir un plus admirable désir et si l'on lit le « Bulletin de l'Etoile » sans aucun parti pris — ce qui est difficile, car personne ne sait se dépouiller de parti pris — on trouve que toutes les paroles de Krishnamurti sont lourdes de sens et chargées de vérité. Assurément, il n'apporte aucun système métaphysique, il n'expose aucune doctrine. Cela est décevant et contrarie nos plus légitimes aspirations de savoir. Mais on peut répondre qu'il se conforme en cela à la conduite des plus grands sages de l'humanité. Le Bouddha et Confucius conseillaient aux hommes de ne pas s'occuper de ce qui arrive après la mort. Il n'y a aucune métaphysique de Jésus. Krishnamurti dit simplement : « Je suis libéré. » Et il enseigne une méthode pour atteindre cette libération, comme le Bouddha enseignait une méthode pour échapper aux renaissances terrestres. Il ne suffit pas, bien entendu, de cette conformité dans la méthode pour conclure à une grandeur égale dans l'enseignement.

Rien ne pouvait provoquer davantage le scepticisme et l'ironie en Occident. Si l'élan causé par Krishnamurti est très grand en Amérique et en Australie, il n'est que très limité en France et ne s'exerce que sur un petit groupe de théosophes et sur quelques rares esprits indépendants. Il se produit

chez nous un phénomène des plus curieux pour tout ce qui se rattache de près ou de loin à la philosophie de l'Orient. Ceux qui ont étudié cette philosophie prétendent en avoir le privilège exclusif. Ils sont seuls à la comprendre et doivent être seuls à l'expliquer. Les autres ne font que la déformer ou la travestir. Krishnamurti leur a paru haïssable, ne serait-ce que par la sonorité de son nom. Ils ont tenté de nier son origine, indiscutablement hindoue. Ils se sont efforcés de considérer ce qu'il écrivait comme un produit de sagesse internationale qui ne méritait pas l'attention des intellectuels.

Je crois qu'il y a une grande injustice à laisser la lecture de Krishnamurti à quelques snobs et à un petit nombre d'esprits éclairés. Le fond de son enseignement risque de rester longtemps méconnu parce que, longtemps encore, on ignorera parmi nous ce que c'est que la libération. Mais le lecteur désintéressé du « Bulletin de l'Etoile » trouvera, presque à toutes les pages, des vérités qui ne sont masquées d'aucune littérature et dont il sera obligé de reconnaître la profondeur.

La révolte est essentielle à la vie. Etre mécontent d'une façon intelligente est un don divin. Vous pouvez dire : Beaucoup de gens dans le monde sont mécontents, mais le mécontentement intelligent est une rare vertu. L'intelligence est le produit de l'expérience accumulée. Si vous vous révoltez avec intelligence, vous croissez réellement.

Krishnamurti ne construit pas un édifice moral pour donner la sécurité aux hommes. Bien au contraire. Il détruit les anciens édifices et même les plus vénérables. Il répète inlassablement — et cette répétition devient même fatigante — qu'il faut détruire les dogmes, les barrières, les autorités. Rien de ce qui a existé et qui nous a donné satisfaction, dans le domaine du matériel, comme dans celui du spirituel, ne doit subsister. L'homme doit briser toutes les cages dans lesquelles il s'est enfermé volontairement pour ne pas voir. Et si quelqu'un pose à Krishnamurti cette question : « Pouvez-vous vous figurer ce qui arrivera quand tout le monde sera délivré de ces barrières? » Il répond : « C'est très peu important. »

Il semble que Krishnamurti considère que le monde est à l'apogée de son désordre et qu'il n'y a pas de plus grand dan-

ger que l'immobilité et la stagnation. Il enseigne qu'il faut renverser tout ce qui avait paru jusqu'à présent être la base solide du monde. Il ne doit plus y avoir de croyances que celles qui sont le résultat d'une expérience personnelle. Ce n'est que par cette expérience que l'homme arrivera à la compréhnsion de la vie et à la libération, c'est-à-dire au bonheur.

On est très loin des apôtres qui enseignent l'ascétisme et prêchent le renoncement. Pour Krishnamurti, la vie est belle et il faut la vivre — en se libérant auparavant de ses chaînes. Il est en contradiction avec la philosophie de l'Inde et il l'avoue :

En Inde, nous considérons le monde comme une ombre de l'Eternel. Nous n'attachons pas une grande importance au physique et nous pensons — à tort — que la vraie compréhension de la vie consiste à faire la conquête du monde spirituel...

L'enseignement de Krishnamurti est saisissant par sa puissance destructive des idées reçues, des morales, des dogmes religieux. La plupart des choses que nous vénérons sont sans importance. Il faut se dégager de leur tyrannie. C'est à chacun à reconnaître ce qui est essentiel de ce qui n'est pas essentiel. Lui-même se refuse à être appelé un Messie. Il veut que chaque homme devienne son propre Messie.

Krishnamurti et ceux qui admirent et répandent sa doctrine pensent que cette doctrine est à l'usage des foules. Mme Annie Besant et M. Leadbeater l'ont même écrit plusieurs fois. J'estime que c'est une grande erreur et mon opinion est le fait de cette expérience personnelle que prône Krishnamurti. Les vérité qu'il répand devraient être réservées à un petit nombre. Dès maintenant, on peut voir les résultats qu'elles ont pratiquement causés parmi ses auditeurs habituels. Ces résultats semblent nettement fâcheux. Puisque aucune tradition spirituelle n'est valable, puisque les philosophies sont des prisons dans lesquelles on s'enferme pour ne pas penser par soi-même, l'auditeur de Krishnamurti s'est hâté de rejeter loin de lui les livres des philosophes et des penseurs. Il porte en lui toute vérité. Il cherchera la libération sans l'aide inu-

tile et méprisable des livres. Bien entendu, il ne la trouvera pas et sa médiocrité naturelle ne fera que s'accroître.

Krishnamurti n'a pas pensé qu'il y a, dans l'esprit du plus ignorant, la conviction secrète qu'il est un maître et il a jeté, avec ses paroles, un prodigieux aliment à la vanité humaine.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Delcassé et Rouvier en 1905-1906, d'après les notes de M. Paléologue, où l'on voit un peu tard ce qui devait arriver en 1914. — *Notre temps :* « Girls », poème de M. Pierre-Alain Dorly. — *Cahiers Léon Bloy* : l'auteur du « Désespéré » n'est pas né à Périgueux. — *La Feuille en Quatre :* « Adieu à Laforgue », poème de M. André Chardine. — Mémento.

La **Revue des Deux Mondes** (15 juin) publie, pour répondre aux mémoires du prince de Bülow en ce qui concerne la démission de Delcassé, des notes que M. Maurice Paléologue a extraites de son journal, entre avril 1905 et novembre 1906.

On y trouve cette appréciation sur le tsar Nicolas II : « peu intelligent, inaccessible ». Dans la suite, quand ce diplomate a représenté la France à Pétersbourg, il n'a pas assez mis en garde son gouvernement contre la faiblesse d'esprit et de caractère de ce souverain, notre allié, mais pusillanime et autocrate incapable d'empêcher la gabegie de régner en maîtresse dans son empire.

Cela n'empêche d'accorder à M. Paléologue, à défaut de qualités supérieures, le mérite d'une mémoire exacte. Nous croyons à la véracité de ce qu'il rapporte, surtout l'ayant écrit au jour le jour.

Or, voici le mot effarant qu'il prête à Delcassé, ministre des Affaires Etrangères, parlant de son Président du Conseil, Maurice Rouvier : « Cet homme vendrait la France pour un coup de Bourse! »

Le 9 mai, à propos du passage du prince de Donnersmark à Paris, M. Paléologue cite cette appréciation de l'ex-mari de la Païva sur Rouvier : « J'ai vu hier M. Rouvier! Voilà un véritable homme d'Etat!... Il a le sens des affaires, lui! »

Ce témoignage suit une conversation de Delcassé avec M. Paléologue. Le ministre accuse ainsi, avec force :

— Je suis amplement informé du langage que tient M. de Donnersmarck; je sais parfaitement ce que cet ancien espion de Bismarck est venu faire à Paris. Il est venu y chercher des concours. Et il en a trouvé. J'en connais même qui se sont offerts à lui... Quelle honte!... Quelle abjection!...

Je découvre alors tout le fond de sa pensée, toute l'amertume et toutes les justes colères qui fermentent dans son âme. Trop agité pour tenir en place, il se lève et marche. D'une voix qui ne se contient plus, il exhale contre le président du Conseil un réquisitoire furieux :

— Ce Rouvier, qui m'approuve chaque fois que je lui parle en face, et qui ne cherche qu'à me poignarder aussitôt que je lui ai tourné le dos... Ce traître qui a osé dire à l'ambassadeur d'Allemagne : *Je me f... de l'Alsace et de la Lorraine. Voulez-vous que je vous sacrifie Delcassé?...* Ah! Les Bourses de Francfort et de Berlin doivent être contentes de lui... Et M. de Donnersmarck non plus ne tarit pas en éloges sur lui. Vous verrez apparaître bientôt ce que ces deux misérables sont en train de manigancer contre moi.

Il s'arrête enfin, épuisé.

A la date du 10 mai, M. Paléologue note une nouvelle citation par Delcassé des mots de Rouvier au prince Radolin, ambassadeur d'Allemagne. Les voici, on remarquera la variante : « Je me f... maintenant de l'Alsace et de la Lorraine... Oublions le passé!... Embrassons-nous! »

Plus tard, 6 juin, Delcassé parle en ces termes à M. Paléologue :

— Rouvier a reçu, dernièrement, un émissaire de Bulow, qui lui a dit : *La Chancellerie allemande sait d'une façon indubitable que Delcassé négocie avec le Gouvernement britannique une alliance militaire et navale. Si cette alliance est conclue, l'Allemagne déclarera immédiatement la guerre à la France... Avant que la flotte anglaise ait pu nous causer de sérieux dommages, nous aurons disloqué les armées françaises et la route de Paris nous sera grande ouverte. D'ailleurs, quelques dommages que la flotte anglaise puisse causer à notre marine et à notre commerce, la France est assez riche pour nous indemniser, lors de la paix...* Cet émissaire, dont j'ignore le nom, est un financier, dûment accrédité par Bulow... En même temps, Rouvier a reçu de Miquel, premier secrétaire de l'ambassade d'Allemagne, une note où sont énumérés tous les griefs de l'empereur Guillaume contre moi...

Pour conclure, Delcassé m'indique une vingtaine de pièces qu'il voudrait relire ce soir, afin d'en mieux étayer demain son argumentation devant le Conseil des ministres. Je les lui apporte une heure plus tard; je n'ai pas manqué d'y introduire la lettre de Paul Cambon, en date du 1er juin.

Comme je m'apprête à y ajouter quelques explications verbales, il me coupe la parole avec un rire sardonique :

— Je viens d'apprendre le nom de cet important émissaire qui a notifié au chef du Gouvernement français les ordres de l'Allemagne; il s'appelle Isaac Elie Léon; c'est un sale petit courtier juif, qui brocante je ne sais quoi dans les coulisses de la Bourse... Ah! M. le comte de Bulow a bien choisi l'ambassadeur extraordinaire qu'il devait accréditer auprès de M. Rouvier!... Un autre détail que je viens aussi d'apprendre : Miquel, en remettant son réquisitoire à M. le président du Conseil, lui a déclaré : *Le chancelier de l'Empire allemand ne veut plus avoir de rapports avec M. Delcassé...* Mon cher Paléologue, voilà une phrase à retenir, une phrase à faire graver sur ma tombe! Je ne souhaite pas une plus belle épitaphe!...

On a nettement l'impression d'un Rouvier coupable. Delcassé, sa victime, exclu du ministère, il le remplace par intérim. M. Paléologue devient le subordonné de Rouvier. Il en note des manifestations. Celle-ci, par exemple, le 9 novembre, Rouvier parlant à Georges Louis, directeur aux Affaires Etrangères :

— J'en ai assez des chicanes et des récriminations allemandes!... Si les gens de Berlin se figurent qu'ils vont m'intimider, ils se trompent. Je ne leur céderai plus rien... Advienne que pourra!

Et il a ponctué d'un terrible juron ces paroles fougueuses.

Ici, Rouvier n'est plus l'homme d'un coup de Bourse — ou bien l'opération faite, il songe à l'intérêt national?

Les notes de M. Paléologue prévoient « l'invasion de la Belgique pour écraser la France », conception de l'état-major de Berlin, tandis que notre plan de mobilisation en 1914 néglige le Nord pour faire face à l'Est! Le 29 novembre 1906, Delcassé lui confie l'opinion d'Edouard VII sur Guillaume II, encore une prophétie!

Il disait tout récemment à l'un de ses intimes, qui me l'a rapporté en confidence : *Par son incroyable vanité, mon neveu donne*

prise à toutes les flagorneries des nationalistes qui l'entourent et qui ne cessent de lui répéter qu'il est le plus grand souverain du monde, qu'il doit imposer au monde la suprématie de l'Allemagne, etc... Mais, comme il est encore plus capon que vaniteux, il tremblera devant ces flagorneurs, quand, sous la pression de l'Etat-major, ils le sommeront de tirer l'épée; il n'aura pas le courage de les mettre à la raison; il leur obéira piteusement. Ce n'est pas de sa propre initiative, ce n'est pas dans un élan belliqueux, c'est par faiblesse qu'il déchaînera la guerre.

§

Notre Temps (14 juin) publie un poème de M. Pierre-Alain Dorly : « Girls », d'un mouvement, d'une couleur, si vrais, d'une grâce si justement appropriée au sujet, que nous le reproduisons ici à la façon d'un souvenir à Jean de Tinan, créateur au *Mercure de France* de la rubrique « Cabaret, Cirques et Concerts » :

Elles apparaissent
demi-nues
derrière des soies brochées.

Blondes, brunes
elles ont
un visage pour toutes,
une ligne unique
sous un rayon puissant
et le même sourire fixe
précis et réglementaire.

Elles dansent la vie
qu'elles rythment,
qu'elles saccadent,
qu'elles bousculent
aussi
en la mâchant
avec des chansons gaies
affreusement tristes.

Infatigables,
se tenant par la taille,
les Girls se ploient,
roulent, se cassent,
leurs jambes n'arrêtent pas,

foulent un air harcelant,
se tendent, retombent,
claquent régulièrement.

Leur pays est un décor.
Elles ont parfois
trop de pays dans un soir
pour se rendre compte du leur;
et puis, il y a la nuit
dans les bras inconnus,
des bouches qui parlent
des langues
qui disent des mots
inconnus, nouveaux,
qui semblent n'avoir jamais été prononcés.

Leur âme
s'accroche au vestiaire
avec les petites robes
multicolores.
Et quand elles n'en ont pas,
le cœur est là,
tout chaud
derrière le petit sein qui saute
avec le rythme
du jazz de leur vie.

§

Les **Cahiers Léon Bloy** (mai-juin) apprennent que le fameux pamphlétaire n'est pas né à Périgueux, comme on l'a cru et selon les papiers officiels :

En dépit des registres de l'état civil, Léon Bloy n'a pas vu le jour dans l'enceinte de la capitale du Périgord.

Que les Périgourdins se rassurent : nous n'avons pas l'intention de leur enlever leur illustre compatriote au moment précis où ils commencent à soupçonner qu'il a existé. Il ne s'agit que d'une question de frontière administrative.

Fénetrau ou Fenestreau, maison natale de Léon Bloy, se trouve, et se trouvait en 1846, en dehors des limites de Périgueux, sur le territoire de la commune de Notre-Dame-de-Sanilhac (1). Mais

(1) Sur l'acte de vente de Fenesteeau, on relève :
« *Désignation*
1° une propriété rurale et suburbaine dite de Fenestreau, *commune de Notre-Dame-de-Sanilhac,* près le faubourg Saint-Georges, composée de

le bourg, et par conséquent, l'église et la mairie de cette commune, est à huit kilomètres de ses confins périgourdins. Aussi, de tout temps, a-t-on toléré que les enfants nés dans ce lointain quartier fussent enregistrés à l'hôtel de ville de Périgueux. Et c'est ainsi que, légalement, Léon Bloy fut adopté par l'antique cité des Pictaves. Mais il n'en est pas moins vrai que les actes d'état civil rédigés dans ces conditions constituent des faux dont l'irrégularité est dissimulée par la mention imprécise du domicile des déclarants. C'est pour cette raison que, dans l'acte de naissance de Léon Bloy, ses parents sont domiciliés *route de Bergerac*, alors qu'en réalité Fénetreau n'a aucune issue sur cette route, mais l'indication exacte du petit domaine de Jean Bloy ou de chemin de Prompsault qui y donne accès eût révélé la supercherie en situant hors de l'administration pétrocorienne l'événement que, par complaisance, elle se chargeait d'enregistrer.

En résumé, Léon Bloy n'est pas né à Périgueux, mais à Notre-Dame-de-Sanilhac.

Nous devons la révélation de ce curieux détail de biographie bloyenne à M. Georges Rocal, qui a bien voulu nous abandonner la priorité de le publier. Nous le prions de trouver ici l'expression de toute notre reconnaissance.

§

La Feuille en Quatre (juin) nous donne un gentil « Adieu à Laforgue », de M. André Chardine qui fixe avec l'exactitude la plus émouvante un moment de la vie commun à bien des lecteurs des *Complaintes* et des *Moralités légendaires* :

Tu n'es pas venu,
et pourtant je t'ai attendu le long de tant de crépuscules atrocement doux
comme ton lac de Constance,
comme ton visage d'enfant de chœur.
Tu sais bien que tu me manques, Laforgue,
que je ne puis me passer de toi.
Il faudrait écarter tout ce ciel et toute la tristesse de la Terre,
peut-être es-tu derrière à attendre et à rêver encore d'une terre

maison d'habitation, écurie, remise, bâtiments d'exploitation, cour, jardin, terres labourables et prairies d'une contenance d'environ deux hectares quinze ares... »

Nous apprenons que l'actuel propriétaire de Fenestreau, M. le lieutenant-colonel C..., va prendre l'heureuse initiative de lui restituer son nom primitif — qui, comme on le sait, avait été changé en « Villa Bel-Air » — et de faire apposer à l'entrée une plaque portant cette mention : « Ici est né Léon Bloy, le 11 juillet 1846. »

lointaine de Thulé où il serait fait mention de ton âme;
ou dans ce nuage qui voyage seul depuis toujours et qu'on ne baptisera pas.
Il y a aussi cette voix de jeune fille incertaine à cause du soir,
peut-être est-ce ta voix qui tremble ainsi
et que j'ai recueillie intacte dans mes horizons.

Hélas, nous nous éloignerons toujours,
bientôt nous n'aurons plus le même âge.
Je regarderai tes livres, j'écouterai le vent,
mais je ne te comprendrai plus,
Laforgue.
Je m'installerai dans la vie par petites journées,
je prendrai la forme des habitudes et de mon corps
et je n'aurai plus honte de mon cœur où coulait un peu de ton sang.
Une fois de plus tu seras bien mort,
ce 20 août 1887,
et je te pleurerai,
ô Laforgue de Montevideo.

Mémento. — *Mercure de Flandre* (mai) : M. Roger Demulder, instituteur, répond, en une soixantaine de pages, à l'accusation de « Sabotage officiel de l'Histoire de France » : « Non ! les instituteurs n'apprennent pas aux enfants de France le mépris et la haine des ancêtres ».

La Revue Universelle (15 juin) : M. Henri Martineau publie pour la première fois les notes de Stendhal concernant « Les deux hommes », une pièce qu'il projetait d'écrire en vers.

La Revue Européenne (juin) : « Gœthe et Tolstoï », par M. Thomas Mann. — « Le Danemark », par M. Ilya Ehrenbourg. — « Une exécution », par M. Ambroise Bierce.

La Bourgogne d'or (juin) : « Encore un mot sur Emile Despax », par M. Camille Pitollet. Il cite une lettre de la belle-sœur du poète où l'on trouve cette déclaration formelle :

Quant à la trêve d'Emile, elle ne fut pas due à la paresse. Elle a un tout autre motif. J'en parlais souvent à mon mari et il me disait que, si son frère n'était pas mort, il eût avant peu repris sa plume. D'ailleurs, sa femme a peut-être encore plusieurs recueils de *notes*, qu'il avait prises dans les derniers temps de son existence... »

La Muse Française (10 juin) : « Musset et Jacquot », lettre inédite du poète à propos d'Eugène de Mirecourt. — Nombreux poèmes de dames. — « Charles de Pomairols », par M. A. Praviel.

La Revue Mondiale (15 juin) : « Travail forcé et travail libre »,

par M. A. Lounatcharsky. — « Les Français à Newport », par M. J. Weelen.

Les Primaires (juin) : un bel extrait d'« Echec au Roi », le dernier roman que M. Camille Cé ait écrit en collaboration avec Gaument, qui vient de mourir. — « De la servitude volontaire à la trahison des clercs », par M. J. Verdier-Fraysse. — « Propos d'un utopien », par M. R. Massac.

Le Génie Français (juin-juillet) : Poèmes de M. Emile Vitta. — « Il était une fois... », par Mme Segond-Weber.

Le Correspondant (10 juin) : Civis : « La dernière mode littéraire : le bolchévisme ».

La Revue de Paris (15 juin) : « Tableaux de 1900 », par M. Albert Flament. — « L'évolution de l'art militaire », par M. le lieutenant-colonel Emile Mayer.

L'Idée libre (mai-juin) : Enquête sur le Freudisme : M. P. Vigné d'Octon.

Nouvel Age (juin) : « Les marchands d'hommes », par M. Francis André. — « Jules Reboul, écrivain ardéchois », par M. Henry Poulaille. — « Poèmes paysans », d'Alsace, par M. Nathan Katz. — « Jules Mousseron, poète de la mine », par M. Léon Bocquet. — « Jules Dalou », par M. Paul Dutray.

La Revue hebdomadaire (13 juin) : « Les débuts du cinéma aux Etats-Unis », par M. Ferri-Pisani.

La Revue de France (15 juin) : « L'expédition de Rome (1849-1850) », d'après des inédits du duc de Reggio. — « Ira-t-on bientôt dans la lune? », par M. Jules Sageret.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

PUBLICATIONS D'ART

Louis Réau : *Histoire Universelle des Arts*. I. *L'Art Antique*, par G. Contenau et V. Chapot, Colin. — Louis Hourticq : *Le Problème de Giorgione*, Hachette. — Louis Hourticq : *Delacroix*, Hachette. — Pierre de Crisenoy : *Fra Angelico*, Bloud et Gay. — G. G. Hoogewerff : *Benozzo Gazzoli*, Alcan. — Lord Derwent : *Goya, an impression of Spain*, Methuen, Londres.

La publication de l'*Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, à laquelle est attaché le nom d'André Michel, était à peine terminée que commençait à paraître chez le même éditeur une *Histoire Universelle des Arts depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours*, sous la direction de M. Louis Réau.

Le premier volume : **L'Art antique. Orient, Grèce et Rome,** dû à MM. G. Contenau et V. Chapot, comprend deux

parties : Egypte et Asie Occidentale anciennes, et la Grèce et Rome. Il doit être suivi de trois autres volumes embrassant l'art préhistorique, l'art primitif, l'art en Europe et en Amérique, enfin l'art musulman et l'Extrême-Orient.

Ce livre, beaucoup moins développé que celui d'André Michel, aura une portée générale bien plus étendue puisqu'il présentera une vue d'ensemble sur les civilisations aussi loin qu'on puisse remonter et résumera les connaissances actuelles sur l'histoire de l'art. Quoiqu'il tende à grouper plus de notions que d'idées, un ouvrage de ce genre prend une valeur d'excitation intellectuelle par l'ordre qu'il établit dans une matière obscure et touffue, par les rapprochements et les points de contact qu'il montre entre les peuples différents, par l'analyse et l'examen des documents, par un effort de composition qui porte sur un nombre considérable de renseignements et de données.

Si l'on considère l'histoire de l'humanité, la durée probable de son passé, sa lutte pour comprendre et pour utiliser les forces du monde extérieur, ce que nous savons se réduit à rien. Ce rien est constitué d'une masse formidable d'œuvres, de monuments, d'objets, à laquelle les recherches des savants ajoutent chaque jour du nouveau.

Leurs investigations, leurs travaux laissent place à des interprétations d'où l'hypothèse n'est jamais absente, à des reconstitutions toujours susceptibles d'être reprises, corrigées, modifiées. L'art grec lui-même, si proche de nous, et qui apparaît comme la plus pleine expression de la beauté conçue par les Méditerranéens, nous le connaissons par des monuments, des statues, des œuvres de céramique : quand nous voulons situer, attribuer les plus belles pièces que nous possédions, nous sommes réduits à des approximations. Chaque génération refond les jugements de la génération précédente.

Par la multitude des faits qu'elle évoque, des images qu'elle contient, l'*Histoire Universelle des Arts* de M. Louis Réau permet de se faire une représentation très vaste et souvent très nette du passé. Bien que maniable et peu encombrante, elle s'annonce comme un ouvrage prodigieusement riche en renseignements et il convient d'en signaler l'intérêt à tous les

amis des livres qui se loueront de l'avoir fait entrer dans leur bibliothèque.

A réfléchir, le passé est une création de l'esprit humain. Nous possédons des ustensiles, des œuvres, des documents à l'aide desquels nous construisons un monde fictif où règnent les légendes, les faits controuvés, les interprétations abusives et les rapprochements erronés. Nous nous fions aux souvenirs, aux témoignages de ceux qui nous paraissent des contemporains et ils nous transmettent des dires qui n'ont jamais été contrôlés. Dès qu'un chercheur serre une question, il réduit à néant des allégations que les chroniqueurs se sont repassées de l'un à l'autre sans qu'aucun les ait discutées. Les documents les plus authentiques contiennent souvent des erreurs conscientes : les autobiographies fourmillent d'explications tendancieuses et plus d'une correspondance ne laisse apparaître que des états d'âme passagers sur lesquels il est imprudent de s'appuyer pour pénétrer la psychologie de l'auteur.

Aussi le livre que M. Louis Hourticq vient de donner sur **Le Problème de Giorgione** dépasse-t-il la personne du célèbre peintre du *Concert Champêtre*. C'est presque toute l'histoire de l'art qui est intéressée. On ne sait presque rien sur Giorgione, qui est mort jeune. Le prénom même sous lequel il est connu est italianisé; les documents de l'époque l'appellent Zorzo ou Zorzon. Sur la foi de Vasari, toujours sujet à critique, on l'a regardé comme le premier des peintres de l'Italie du Nord qui ait été résolument moderne. En France, l'inventaire de Le Brun, en 1683, comptait sept peintures de Giorgione dans les Galeries du Roi. Le Louvre actuel lui en maintient deux, le *Concert champêtre* et la *Vierge aux saints*. Or le premier est de Titien et le second de Sébastien del Piombo.

Au cours de son livre, M. Louis Hourticq est amené à contester pas mal d'attributions traditionnelles. Il entreprend un examen approfondi des œuvres données à Giorgione et il nous fait partager son opinion que leur facture, leur composition ne correspondent pas à ce qu'on peut penser de sa manière. « Giorgione, dit-il, jouit du double privilège d'être le plus admiré des peintres et le plus inconnu. »

Passant du XVIe au XIXe siècle, M. Hourticq a écrit l'introduction d'un livre consacré à **Delacroix** et qui contient 243 reproductions de ses œuvres classées par ordre de date, de 1821 à 1862. Autour de Giorgione, tout était mystère. Sur Delacroix, les documents surabondent. Le travail de M. Hourticq, qui est loin d'avoir l'importance de celui sur Giorgione, consigne en 13 pages compactes une suite de faits et d'idées qui aide à comprendre et la personnalité et l'œuvre du peintre.

L'amateur, chez M. Hourticq, est toujours présent derrière l'érudit. Il avoue à l'occasion que telle œuvre de Raphaël comme le *Saint Michel* ne le passionne pas ou que la *Bataille de Taillebourg* de Delacroix apparaît « comme une vaste et bruyante enluminure, un peu bariolée ». Il est bon qu'un écrivain d'art dise sa pensée, même quand elle est peu favorable aux maîtres qu'il aime. Cela est nécessaire pour rétablir la balance à leur profit en rejetant dans l'ombre des essais ou des demi-réussites, alors qu'il convient de les juger sur le meilleur de leur production. M. Hourticq insiste sur le lyrisme de Delacroix, sur son exaltation, sur la lutte de sa sensibilité contre un métier rebelle. Delacroix avait eu une éducation surtout littéraire. Alors que les artistes d'ancien régime dessinaient avant d'écrire, il avait terminé ses humanités quand il vint à la peinture. Il se forma moins à l'atelier que devant les chefs-d'œuvre des maîtres. Chez lui la pensée allait plus vite que la main. D'autres, comme ces disparus d'hier, Renoir, Rodin, Bourdelle, furent des artisans en qui se développa une âme d'artiste : toutes leurs idées se soumettaient au métier. Lorsque le métier n'est qu'un instrument acquis tardivement, le travail matériel suit la réflexion au lieu de la guider. C'est une tragédie d'une ampleur inégalable que celle d'un artiste de la taille de Delacroix qui veut obtenir du métier plus qu'il ne peut donner.

M. Hourticq apporte une autre indication très juste :

> La manière de Delacroix, qui est la manière vénitienne, se justifie dans les galeries dorées.

En effet, Delacroix, si moderne de sentiment, d'expression, si romantique, travaille en vue d'une architecture de palais,

aux murs, aux plafonds divisés en compartiments et dont la décoration doit être complétée par des peintures. Par là, il est bien loin de Courbet ou des paysagistes de l'école de Fontainebleau, qui regardent le tableau en lui-même, en faisant abstraction du milieu où il sera placé.

Quand on traverse les Alpes pour la première fois, on s'attend à rencontrer à chaque pas en Italie des tableaux de Vinci ou de Titien semblables aux plus beaux dont s'honore le Louvre. Et ce qui vous réserve le plaisir le plus vif, ce sont les fresques, depuis celles de Giotto, de Fra Angelico et de Gozzoli jusqu'à celles de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine et de Raphaël dans les Chambres du Vatican.

La « Bibliothèque Catholique illustrée », dont il faut signaler l'effort de grande vulgarisation, vient de s'enrichir d'un ouvrage de M. Pierre de Crisenoy sur **Fra Angelico,** d'une lecture agréable et rempli d'illustrations qui associent les harmonieux paysages de la Toscane et de l'Ombrie aux fresques du couvent de San Marco de Florence et de la chapelle Nicolas V du Vatican.

Dans un livre de la collection « Art et esthétique », accompagné de reproductions et de la traduction de nombreux documents, M. Hoogewerff nous dit que **Benozzo Gozzoli** s'en tient aux moyens d'expression de ses devanciers et qu'il reste attaché à la tradition de son métier, au lieu de le perfectionner comme un Signorelli dans la peinture ou un Verochio dans la sculpture. Et l'attrait de ce peintre vient de ce qui chez lui est encore naïf, de la simplicité de sa composition, de la fraîcheur et de la délicatesse de ses nuances dont certains de nos contemporains n'ont eu qu'à s'inspirer pour aboutir à un art tout à fait moderne.

Il a été de mode de nier l'intérêt du sujet en peinture comme en littérature. Et, s'il est vrai que le sujet ne vaut que par la façon dont il est traité, il ajoute à la séduction de l'œuvre d'art. On ferait un voyage plein de charme dans les musées en visitant les œuvres qui parlent à l'esprit, à l'imagination.

Entre tous les peintres, Goya demeure un homme unique par son génie comme par son existence, qui ne s'explique que parce qu'il est venu à une époque exceptionnelle, dans

un pays où rien n'est comme ailleurs. Sous ce titre : **Goya, an impression of Spain,** Lord Derwent, après une esquisse biographique, jette un aperçu sur sa production si riche, si pittoresque, et tente de caractériser sa manière. Goya, pour lui, incarne l'Espagne. On ne le comparerait pas à une chaîne de montagnes, mais à un pays de collines varié de lignes et pourtant âpre et dur. Goya est vaste, aussi vaste qu'un pays et il est, comme le peuple espagnol, beau et difficile à saisir dans son allure parfaitement naturelle. L'Espagne n'a jamais cessé de l'aimer et certains de ceux qui possèdent ses œuvres les cachent jalousement. On admire sa technique. Et on s'émerveille de voir en lui un fils de l'Espagne, original et passionné, et un peintre inégalable de la vie de cour et de la vie populaire espagnoles.

MICHEL PUY.

CHRONIQUE DE GLOZEL

L'ordonnance de non-lieu du tribunal de Cusset. — Dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1930, nous écrivions en annonçant que le procès de Glozel était retiré au Tribunal de Moulins : « Ainsi M. Viple qui fit sienne « avec frénésie » (selon le mot de Me Garçon devant le Tribunal de Clermont) l'incroyable plainte en escroquerie contre X, ne pourra plus charger le procureur de venger la déconvenue de l'archéologue. »

Par contre, au tribunal de Cusset, le dossier a été étudié — et complété — par des magistrats qui n'avaient jamais été mêlés aux polémiques passionnées soulevées par les découvertes de Glozel.

C'est en toute objectivité et avec sérénité que M. Besson, procureur de la République, après avoir scrupuleusement étudié les pièces de l'accusation et leur réfutation par la défense, a rédigé le réquisitoire ci-dessous :

TRIBUNAL DE CUSSET

PARQUET

—

RÉQUISITOIRE DÉFINITIF

(Non-lieu)

Le Procureur de la République près le tribunal de première instance de Cusset;

Vu les pièces de la procédure suivie contre Fradin Emile, cultivateur, demeurant à Glozel, commune de Ferrières-sur-Sichon, inculpé d'escroquerie;

Expose :

Dans la matinée du 1er mars 1924, Fradin Emile, en labourant un champ situé à Glozel, dans la vallée encaissée de Vareille, au lieu dit Duranthon, ramenait avec le soc de sa charrue une tablette en terre cuite et l'un de ses bœufs s'enfonçait dans une excavation;

Intrigué, le jeune homme fit des fouilles, mit à jour une fosse ovale et découvrit un certain nombre de briques dont quelques-unes auraient porté des signes ou des empreintes;

La nouvelle de ces trouvailles attira quelques visiteurs et le 9 juillet de la même année, M. Clément, instituteur à la Guillermie, délégué de la Société d'émulation du Bourbonnais, se rendit à Glozel. Il emporta chez lui, pour les étudier, des débris de poterie, une empreinte de main, ainsi qu'une dalle de la fosse;

Les fouilles véritables et systématiques ne furent entreprises qu'à partir de l'arrivée du docteur Morlet, au mois de mai 1925, qui ne tarda pas à se séparer de M. Clément, à la suite de discussions d'ordre scientifique;

Le docteur Morlet, devenu par la suite le directeur des recherches effectuées à Glozel, publia une série d'études qui attirèrent dans cette localité de nombreux journalistes et savants, lesquels prirent partie pour ou contre l'authenticité de ce gisement archéologique;

Au mois de novembre 1927, une commission internationale vint opérer des fouilles et publia un rapport défavorable à Glozel;

Se basant sur ce document, la Société préhistorique de France, par l'organe de son président, le docteur Regnault, déposa une plainte contre inconnu pour escroquerie en se portant partie civile et le 25 février 1928, les agents de la police mobile, sur commission rogatoire du Juge d'instruction de Moulins, se livrèrent dans la demeure de Fradin à une perquisition au cours de laquelle furent saisis, dans la pièce servant de musée, plusieurs objets qui furent soumis à l'expertise de M. Bayle, directeur du service de l'identité judiciaire de la Préfecture de Police de la Seine, régulièrement commis à cet effet;

Ce dernier sollicita l'adjonction de deux spécialistes en raison de la nature des recherches auxquelles il devait se livrer. M. Maheu, docteur ès sciences naturelles, chef du laboratoire de micrographie à la Faculté de pharmacie de Paris, et M. Randoin, agrégé de l'Université, assistant de géologie et de minéralogie au Collège de France, furent désignés par ordonnance du Juge d'instruction;

Ces trois experts accomplirent ensemble toutes les expériences, mais seul un premier rapport concernant les tablettes à inscriptions était déposé au moment de la disparition tragique de M. Bayle. Un second rapport, dont les résultats avaient été discutés et arrêtés avant le décès, fut remis quelques mois après par MM. Maheu et Randoin;

Les conclusions de ces deux documents sont formelles. Les objets examinés sont, pour la plus grande partie, d'origine récente. Sur quelques autres, les experts n'ont pu se prononcer en toute certitude.

Avant de procéder à leurs expériences, ceux-ci avaient pris soin de photographier les pièces qui leur étaient confiées pour éviter toute discussion sur leur identité. Il n'est donc pas douteux qu'ils ont eu entre les mains celles mêmes qui ont été trouvées au cours des fouilles pratiquées par le docteur Morlet et dont cet archéologue avait donné dans ses diverses publications une description détaillée;

Ces rapports, dont il est difficile cependant de contester la valeur scientifique, n'ont pas mis fin à une discussion que des susceptibilités personnelles ont trop souvent rendue passionnée. Et des savants notoires ont repris et réfuté tous les arguments invoqués;

Le tribunal, dans l'hypothèse où il serait saisi du délit d'escroquerie imputé au jeune Fradin, aurait donc à trancher, avant toute recherche de culpabilité, la question de l'authenticité ou de la non-authenticité du gisement de Glozel;

Un débat devrait s'instituer sur ce point devant cette juridiction, auquel on demanderait, en définitive, de résoudre un problème d'ordre scientifique délicat, au sujet duquel les savants les plus notoires se divisent ou restent indécis;

En admettant établie la fausseté du gisement de Glozel, une condamnation ne pourrait être prononcée que si des preuves décisives étaient apportées contre le faussaire. Or, en l'espèce, si la prévention a réuni des probabilités et des vraisemblances, aucun fait précis n'a pu être retenu à l'encontre du prévenu;

Enfin, les éléments constitutifs du délit d'escroquerie ne paraissent pas réunis. Les manœuvres frauduleuses, en particulier, font défaut, car si la publicité effectuée par les journaux a attiré à Glozel de nombreuses personnes, elle n'a pas été l'œuvre de Fradin.

En réalité, la majorité des visiteurs est venue moins pour examiner les documents préhistoriques, que pour voir des objets au sujet desquels des controverses ardentes avaient lieu. Cela est si vrai que les visites ont augmenté avec l'incertitude sur l'authenticité du

gisement, et que la publication du rapport de M. Bayle, reproduit dans de nombreux périodiques et notamment *L'Illustration,* a été une réclame efficace pour le musée de Glozel. Cette affluence de touristes n'était pas sans causer des dérangements nombreux aux membres de la famille Fradin; c'est pourquoi le droit d'entrée de 4 francs perçu peut être normalement considéré comme une simple rémunération du temps perdu par eux;

Il est à noter qu'aucun objet provenant des fouilles n'a été négocié et que le préjudice subi par les visiteurs, à supposer qu'il y en ait un, consisterait dans l'acquittement volontaire et en connaissance de cause par eux d'un droit d'entrée;

Attendu qu'il ne résulte pas de l'information charges suffisantes contre Fradin Emile, de s'être à Glozel, commune de Ferrières-sur-Sichon, depuis temps non prescrit, en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence de fausses entreprises, fait remettre diverses sommes d'argent et d'avoir par ce moyen escroqué partie de la fortune d'autrui;

Vu l'article 128 du code d'instruction criminelle;

Requiert qu'il plaise à Monsieur le Juge d'Instruction déclarer n'y avoir lieu à suivre en l'état contre Fradin Emile, du chef d'escroquerie, ordonner le dépôt de la procédure au Greffe du tribunal pour y être reprise au cas de survenance de charges nouvelles et ordonner la remise à Fradin Emile des divers objets et documents saisis à son domicile comme pièces à conviction;

Fait au Parquet à Cusset le 25 juin 1931.

Le Procureur de la République,

Signé : BESSON.

ORDONNANCE

Nous LAIDET Jean, Juge d'instruction de l'arrondissement de Cusset;

Vu le réquisitoire de M. le Procureur de la République;

Vu les pièces de la procédure suivie contre FRADIN Emile, cultivateur à Glozel, commune de Ferrières-sur-Sichon (Allier), inculpé d'escroquerie;

Partie civile : Société Préhistorique de France.

Attendu qu'il ne résulte pas de l'information, charges suffisantes contre le sus-nommé de s'être à Glozel, commune de Ferrières-sur-Sichon, depuis temps non prescrit, en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence de fausses entreprises, fait remettre diverses sommes d'argent et d'avoir par ce moyen escroqué partie de la fortune d'autrui;

Déclarons qu'il n'y a pas lieu de suivre, ordonnons le dépôt de la procédure au greffe du tribunal pour y être reprise en cas de survenance de charges nouvelles et ordonnons la remise à FRADIN Emile des divers objets et documents saisis à son domicile comme pièces à conviction;

Fait en la Chambre d'instruction à Cusset le 26-6-1931.

Le Juge d'instruction,
signé : LAIDET.

« Il est tout à fait remarquable de constater, écrit le *Progrès de l'Allier,* que dans son réquisitoire le procureur ne fait aucun cas du rapport de la Commission Internationale. Il le cite et c'est tout. Dans l'offensive contre Glozel, ce document ne compte pas et c'est bien l'avis de toutes les personnes qui connaissent l'affaire. »

Quant aux rapports Bayle, tout le monde sait actuellement ce qu'il faut en penser et le procureur de Cusset plus que tout autre. Mais un magistrat pouvait-il le dire dans un acte officiel?

D'ailleurs, la phrase qui termine les paragraphes qui les concernent est formelle : « Et des savants notoires ont repris et réfuté *tous* les arguments invoqués » [dans lesdits rapports].

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Gonzague de Reynold : *Conquête du Nord,* Paris, Gallimard. — Louis Loze : *Le Doubs* (Les « Cahiers Romands », n° 12); Lausanne, Payot et Cie. — Léon Bopp : *Est-il sage, est-il fou?,* Paris, Gallimard. — Jacques Chenevière : *Les aveux complets,* Paris, Calmann-Lévy. — Marcel Andrys: *En prise directe,* Paris, Albin Michel.

Une fois encore, M. Gonzagne de Reynold revient à la poésie. A vrai dire, il ne l'avait jamais quittée : elle demeure présente dans tout ce qu'il nous donne. Mais, depuis 1924, année où parut l'*Age de Fer,* nous ne l'avions plus entendu marteler ses larges strophes dont le rythme et la sonorité évoquent des escadrons au trot : cliquetis des gourmettes, heurt des fers sur le pavé des rues, choc des fourreaux contre les étriers.

Le titre de son nouvel ouvrage, **Conquête du Nord,** est encore martial, comme l'étaient les *Lauriers de l'Armure* et les *Bannières flammées.* Les mètres réguliers y dominent; on

y trouve aussi des vers libres, voire des versets claudéliens. Il y a même de la prose, dans la dédicace, qui est une sorte d'épitre familière, mais familière avec noblesse, adressée à Paul Valéry. Cette lettre reprend un thème que Reynold affectionna au temps de sa jeunesse et qu'il semblait avoir abandonné. Le poète de la *Cité sur la Montagne* dit à celui du *Cimetière marin :* « Jamais je ne me suis senti aussi barbare qu'auprès de vous ». Et il insiste :

La race à laquelle j'appartiens est gauche et lourde, soucieuse et appliquée, triste et timide... Parce que nous sommes faits, nous, barbares, de deux contradictions que nous ne parvenons pas à unifier : la matière et le rêve; et parce que la matière est trop dure, et parce que le rêve est trop vague, le rêve ne peut pas donner sa forme à la matière. Vous nous avez découragés, et nous sommes jaloux. Pourtant, nous vous honorons comme un sage, nous vous écoutons comme un poète et nous vous érigeons un autel comme à un dieu. Parce que vous êtes la parole, et que la parole est la première.

M. de Reynold se calomnie. Si rudes qu'aient pu se montrer ses ancêtres, je le crois, lui, assez policé. Il y a quatre ou cinq lustres, il se comparait à ces lansquenets suisses qui (écrasés par l'ombre des monts, se rappelant les plaines d'Italie qu'ils avaient dévastées, sentant renaître en eux des désirs de pillage et de viol) se ruaient de nouveau sur les belles terres où la vigne croît, où fleurissent les femmes. Voudrait-il, aujourd'hui, nous faire croire que, désespérant de jamais asservir à sa force cette indomptable flamme de la sagesse latine, il est remonté vers le Nord, pour se perdre, Barbare humilié, dans la forêt Hercynienne?

Suivons-le donc dans son pèlerinage. Sa Muse l'accompagne. Quels propos lui tiendra-t-il à l'instant du départ? Ecoutons :

Au seuil du Nord qui nous attire
en conquérants spirituels,
tu portes les dieux de l'empire
et moi la pierre de l'autel;
le vent qui souffle sur les crêtes
n'arrachera point de ma tête
le laurier qu'a noué ta main.

Ce fragment de l'*Ode héroïque* et l'ode tout entière ne font pas entendre un accent trop sauvage. D'ailleurs, *Conquête du Nord* ne saurait être la retraite, le repli stratégique d'un vandale repoussé : c'est bien plutôt — le dernier poème en témoigne — ce *Triomphe Romain* que M. de Reynold prophétisait déjà dans les premières années de notre siècle et qu'il semble aujourd'hui un peu las d'avoir si longtemps attendu. Si obstiné qu'il soit à se vouloir une ascendance nordique, le poète ne se range pas du côté des Barbares. Et s'il s'écrie :

Non! je n'ai plus d'espoir en l'avenir du monde :
l'Europe est un vaisseau qui s'enfonce sous l'onde,

il continue à clamer sa foi en l'Eglise de Rome. Sa doctrine, à de certains moments, paraîtra peut-être moins ferme, moins rigide que naguère. On le verra hésiter entre deux climats, chanceler presque en écoutant les appels contraires que lui apportent Borée et le Notus. Ce débat n'est pas sans grandeur. Que Reynold célèbre les chênes et les sapins de son pays, les saisons, la tempête, la montagne ou la plaine, il se montre plus troublé — et donc plus émouvant — que dans ses précédents recueils. Je me garderai bien de l'en blâmer. Je louerai même les pièces élégiaques, dans lesquelles un homme « comme les autres » laisse parler son cœur. A leur propos, un souvenir me revient. En 1913, alors que je débutais dans les lettres par des vers que je regarde aujourd'hui comme un péché de jeunesse, Reynold, qui est mon aîné, tout en m'encourageant avec une « gentillesse » dont il ne s'est jamais départi, me disait : « Vous êtes un peu trop sentimental pour mon goût. » Sans doute avait-il raison, mais je tiens à l'assurer, en 1931, que, pour mon goût à moi, les plus « sentimentaux » de ses derniers poèmes sont une agréable surprise.

§

C'est en un poème en prose, géographique et descriptif, que M. Louis Loze nous raconte **Le Doubs**. Fleuve incertain, à l'allure hésitante, frontière qui sépare et chemin qui unit, le Doubs, *Dubius,* naît en France et y retourne après un détour dans les terres du Jura helvétique. Il « pénètre jusqu'aux marches du Nord et ensuite se replie ». Notre auteur en a

suivi le cours, de sa source jusqu'au lieu où ses eaux se confondent avec celles de la Saône. On l'envie d'avoir trouvé, en notre temps de voyages rapides, le loisir de ce lent vagabondage. Les images qu'il en rapporte sont d'un dessin précis et d'une couleur juste. L'amour de la nature pour elle-même en avive la fraîcheur. Elles ne font oublier ni le Rhône de Ramuz ni celui de Piachaud. Elles l'évoquent par opposition et M. Loze n'a pu se défendre de marquer ce contraste : « De l'Alpe à la Mer, ensoleillé et, dès sa source, latin, le Rhône nous emmène, d'une course simple et sur un large rythme, à la Provence et au Midi... Mais le Doubs : il coule à travers la désolation infinie des plateaux jurassiens, les hautes cluses où il réveille des siècles d'ombre. » Faut-il regretter que l'homme paraisse à peine sur les bords de l'Incertain, alors que, du Valais à la Crau, il est toujours présent aux rives rhodaniennes? M. Loze l'a voulu ainsi et, sans doute, le faut-il approuver, car le sentiment de mélancolie auquel il nous dispose exprime, pour les régions traversées par le Doubs, la vérité, qui est — humainement — assez triste, puisqu'elle se résume dans le mot : désertion.

§

Voici maintenant des romanciers.

Avec *Le crime d'Alexandre Lenoir,* M. Léon Bopp avait fait — et gagné — une audacieuse gageure : intéresser le lecteur à la confession, en cinq cents pages ou presque, d'un « moraliste », que sa philosophie menait tout doucement au meurtre. Encouragé par ce succès, il récidive. Je crains bien que, cette fois, il n'ait perdu. Il a voulu écrire le roman d'un savant, Georges Ravel, professeur de psychologie à la Faculté des Lettres de Genève. Ce fut, je crois, son erreur première : la psychologie et la morale, considérées comme objets de science, présentent trop de caractères communs pour que Ravel ne ressemble pas comme un frère à Lenoir, non peut-être par les traits essentiels, mais par tout ce qui dérive de sa profession, des méthodes qu'il emploie, des résultats qu'il en tire. Dès l'abord, cette similitude indispose l'esprit le moins prévenu. Deuxième erreur, deuxième répétition fâcheuse : c'est encore sur un crime que M. Léon Bopp pré-

tend aiguiller notre curiosité. Pour Alexandre Lenoir, il s'agissait d'expliquer par ses aveux comment, pourquoi il était devenu assassin. Georges Ravel, lui, n'a tué personne. La question qu'il se pose est de savoir si Claire Prieur, soupçonnée d'avoir fait disparaître un banquier, son protecteur, est innocente ou coupable. Un bon roman psychologique — ou même policier — pouvait donner de l'intérêt à ce problème. Pas un instant, je l'avoue, la jeune femme n'a éveillé ma sympathie ou seulement ma curiosité. Faut-il marquer ici un troisième mauvais point? M. Bopp répondrait sans doute que Claire est un prétexte, qu'il n'a pas cherché à la rendre émouvante, que le héros de l'histoire, c'est Ravel. D'accord. Par le titre même de son livre, l'auteur nous invite à dire ce que nous pensons de ce professeur, auxiliaire bénévole de la justice, qui cherche, par des moyens « scientifiques », la clef d'un fait-divers. **Est-il sage, est-il fou ?** demande M. Léon Bopp. Franchement, il est surtout bien ennuyeux. Et cela, c'est terrible. Le mérite intellectuel de l'écrivain n'est pas en cause : il possède, je n'en doute point, des vues neuves et hardies sur les ressources que peuvent offrir, en criminologie et dans mille autres domaines, certaines expériences, certains procédés d'investigation. Son seul tort fut d'ajouter à l'exposé de ses idées un romanesque parasite. On doit faire à son ouvrage le reproche que certains confrères adressaient, dit-il, aux « monographies psychologiques » de Ravel : « de trop sentir le laboratoire et pas assez la vie concrète ». M. Bopp justifie la boutade de cet éditeur qui se flatte, assure-t-on, de « casser les reins » au roman.

Une remarque encore. Dans *Alexandre Lenoir,* l'emploi du *je,* la forme du journal rendaient certaines longueurs acceptables et l'ensemble plausible. Dans l'aventure de Ravel, l'allure impersonnelle du récit en accuse la sécheresse et le côté pédant. Elle met en relief des faiblesses de style que l'esthétique du roman ne me semble pas pouvoir tolérer, comme celle qui consiste à désigner le protagoniste par les mots : *notre héros, notre savant, notre original.*

Ce n'est pas chez M. Jacques Chenevière que l'on pourrait déplorer de telles négligences. Il sait son métier de conteur. Pour qui rêve de composer un jour des nouvelles et des ro-

mans, l'art des vers n'est pas un mauvais apprentissage. L'auteur des **Aveux complets** a passé par cette école. Comme il n'était pas seulement un rimeur, mais un poète, il en a conservé, avec le bénéfice d'une écriture plus souple (qu'elle procure à tous ses disciples), la fraîcheur d'âme que la Poésie dispense aux seuls élus. De là, peut-être, cette sympathie fraternelle qui lui permet de confesser des jeunes filles, cette sympathie clairvoyante avec laquelle il répète et prolonge — sans les alourdir, sans en déflorer le mystère — les confidences reçues.

Les Aveux complets se composent de trois nouvelles. Dans la première, une étudiante s'accuse d'avoir commis les vols mystérieux qui, depuis quelque temps, mettent son école en émoi. Son jeune professeur, François Fontaine, l'écoute et promet le silence, mais il n'arrive pas à comprendre pourquoi Sybil a volé. Plusieurs années plus tard, il la retrouve, mariée. Et il apprend d'elle que c'était seulement pour attirer son attention, à lui, que, naïve amoureuse, elle avait inventé cette histoire. Comme il est naturel, le mâle ne songe qu'à rattraper l'occasion perdue. Sybil cède, mais il n'y aura entre eux qu'une triste passade sans lendemain, car elle n'aime plus et, pour elle, cet abandon trop longtemps différé tue jusqu'au souvenir. Dans la *Porte refermée,* un autre homme découvre, sept ans après, pourquoi, certain soir, en Provence, une vierge, entrée dans sa chambre, s'est offerte à lui : elle voulait épargner à un camarade d'enfance le traquenard, sournoisement préparé par sa sœur (à elle) et par leurs deux familles, d'un mariage sans amour. Là, encore, la rencontre furtive ne s'est jamais renouvelée. Marthe, quand elle se résigne enfin à expliquer son acte, garde jalousement le secret sur les pensées, les désirs, les actes qui, depuis lors, ont pu traverser son existence campagnarde. *Daphné* est une petite Anglaise que ses parents trouvent laide. Dans un train, le regard d'un inconnu lui donne à croire que ce n'est peut-être pas vrai. Voyant qu'il s'intéresse à elle, l'ingénue, qui est « bien faite » et qui le sait, s'arrange, avec des ruses innocentes, pour qu'il la surprenne, nue, dormant — ou faisant semblant — dans le canot qu'elle prend chaque matin pour aller tirer sa coupe au large de Montreux.

Il y a dans ces trois récits une grâce qui échappe à l'analyse. Le titre même du livre se révèle heureusement trompeur. Les aveux ne sont pas complets. Toujours, ils s'enveloppent de réticences. C'est en cela, sans doute, que s'affirme l'art de M. Chenevière. Charme ambigu, tour à tour mélancolique et souriant, à quoi s'ajoute une sensualité d'autant plus troublante qu'elle est mieux contenue.

M. Marcel Andrys, dont le premier roman, *Proie des Femmes,* enleva l'an dernier le prix Courteline, s'applique, cette année, à faire le procès de l'automobile, en montrant les ravages qu'elle exerce sur les mœurs de nos contemporains. Cela paraît assez simple. Encore fallait-il y penser. **En prise directe** est un pamphlet romanesque, d'allure vive et de verve assez drue. On y voit l'auto, déesse des temps modernes, conditionner, si j'ose dire, l'amour, le mariage, le divorce, le vol et la prostitution. Lecture divertissante, mais où l'esprit ne trouve pas toujours son compte. L'auteur devrait se méfier de sa facilité. Elle l'incline à un certain conformisme qu'il aurait tort de confondre avec l'expression du réel. Elle le conduit à dessiner, d'un trait un peu gros, des personnages bien simplets. On lui souhaite de résister plus fermement à l'attrait de ces métaphores prétendues modernes, qui paraissaient charmantes au temps d'*Ouvert la nuit,* mais s'avèrent aujourd'hui bien éculées, à telle enseigne que Paul Morand les a bannies de ses derniers ouvrages. On l'adjure aussi de renoncer aux phrases trop longues, surchargées d'épithètes et bourrées de relatifs. Voltaire ignorait l'auto, mais si jamais quelqu'un écrivit « en prise directe », c'est assurément lui : que M. Marcel Andrys relise donc ses lettres et ses contes. On voudrait, enfin, lui suggérer ceci : Courteline, dont le parrainage favorisa ses débuts de romancier, est un maître avouable, mais Clément Vautel...

RENÉ DE WECK.

LETTRES ITALIENNES

Giovanni Gentile : *La Filosofia dell'Arte*, Treves, Milan. — G. A. Borgese : *Il senso della Letteratura italiana*, Treves, Milan. — Umberto Cosmo : *Vita di Dante*, Laterza, Bari. — Paolo Treves : *La Filosofia Politica di Tommaso Campanella*, Laterza, Bari.

La **Filosofia dell'Arte** de Giovanni Gentile est ce que l'on

appelle en italien *un osso duro,* et l'auteur a pris soin d'avertir qu'il n'avait pas écrit pour les critiques de la *troisième page* des journaux, laquelle, en Italie, est réservée à la littérature et aux arts. Certes, cette *Philosophie de l'Art* n'a rien de commun avec l'ouvrage de Taine, qui ne contenait pas du tout de philosophie; et d'art, si peu que rien. C'est un livre qui restera dans l'histoire de l'esthétique, même si ses conclusions ne connaissent pas une fortune que Giovanni Gentile est d'ailleurs loin de rechercher. Il est trop philosophe pour cela. La belle investigation, la spéculation pure l'intéressent seules.

Pour faire une suffisante critique de cette nouvelle *Philosophie de l'Art,* il faudrait être spécialement philosophe; et ensuite récrire un livre d'un volume au moins égal, c'est-à-dire qu'il faudrait opposer un système complet à celui-là. Il m'est bien impossible de le tenter. Je me limite forcément à un examen pour ainsi dire extérieur.

Tout le livre apparaît comme une vigoureuse réfutation de l'esthétique de Benedetto Croce, la première à vrai dire qui soit faite d'une façon systématique et vraiment philosophique. Mais le curieux est que cette lutte se déroule dans le champ clos de l'idéalisme, et que les précédents adversaires de Croce le seraient bien plus encore de Giovanni Gentile. Ainsi Papini publia tout de suite dans le *Frontespizio* un article très dur. A vrai dire, ne faisait-il que reprendre des lapsus. En tout cas, le coup est inattendu. Giovanni Gentile excommunie Benedetto Croce de l'idéalisme intégral. Il le rejette, quoi que celui-ci en ait, dans la secte de l'empirisme d'où ne saurait sortir aucune valable philosophie. Chemin faisant, il le raille de n'être que *le philosophe des quatre paroles,* allusion aux quatre parties de son corps de doctrine. Après avoir démoli la théorie de l'intuition, si caractéristique de l'esthétique de Croce, il déplore que pour beaucoup de gens elle soit toute l'esthétique.

Cependant, cette polémique directe ne prend qu'une faible partie de l'ouvrage de Giovanni Gentile. On peut même juger qu'il s'est proposé non de faire un traité d'esthétique, mais de placer le problème de l'art dans sa propre philosophie; car il est certain que, dans cet exposé rigoureux et qui ne

redoute pas les répétitions, la philosophie générale domine sur l'esthétique. Il part des points fondamentaux de l'idéalisme : la vie n'est que pensée, et la liberté n'existe que parce que l'esprit est infini. Et il met tous les problèmes esthétiques à l'épreuve de cette pierre de touche : immédiateté de la poésie, beau de nature, inactualité de l'art, la valeur du sentiment et de l'amour relativement à l'art, la diversité d'essence entre la faculté critique et la faculté de création. Il examine aussi la question si débattue de la morale et de l'art, sans arriver, il me semble, à fixer convenablement la relation entre esthétique et éthique. Parfois, il se rencontre d'une façon inattendue avec les adversaires empiristes de Croce : il n'y a ni poètes ni poésie, mais des moments poétiques. Nous avions déjà lu cela bien des fois dans la *Voce* de Prezzolini.

Il reste à se demander quel écho aura, dans la pratique, ce terrible manifeste idéaliste. La très faible *Philosophie de l'Art,* de Taine, a eu une influence déplorable, c'est entendu, mais considérable, sur trois ou quatre générations d'artistes. Or tout donne à penser que ce n'est pas à l'école de Giovanni Gentile que vont se mettre les artistes contemporains, mais certainement à celle des empiristes; et nous nous apercevrons avant dix ans de la grande influence esthétique d'ouvrages tels que la *Nature du Monde Physique* d'A. S. Eddington, dont l'esprit est à l'opposite des théories idéalistes.

Giovanni Gentile peut très bien arguer que ce sont deux ordres de choses tout à fait différents, que sa thèse peut être philosophiquement juste sans apporter rien d'utilisable à la création artistique. Sans doute. Mais il ne semble pas toutefois mettre l'empirisme définitivement hors de combat; et son chapitre *Impossibilité de poser le problème de l'art du point de vue empirique* fournit bien plutôt des arguments contre le déterminisme de Spinoza qu'il ne démontre cette incapacité esthétique des empiristes.

Le plus grave, ce sont les erreurs d'interprétation que fait Giovanni Gentile sur certaines œuvres littéraires et artistiques. Il dit entre autres que celui qui, comme Carducci, et quelle que soit sa poésie, ne sent pas monter de son âme le *Canto dell'Amore,* n'est pas poète. L'exemple ne peut être

plus mal choisi. Ce *Chant de l'Amour* n'est qu'une mascarade sentimentale de la haine; et malgré le dissentiment politique actuel, il ne se trouverait plus personne en Italie pour inviter le citoyen Ratti à boire un verre chez le mastroquet.

Il est encore plus décevant que, vers la fin de son livre, Giovanni Gentile tombe dans certaines contingences qui jurent avec son idéalisme. Ne ressort-il pas cette vulgarité que l'artiste contribue à la formation de la conscience nationale! Quelle déchéance philosophique et esthétique! Rousseau qui était Genevois, Grimm qui était Prussien, Galiani qui était Napolitain, Verhaeren qui était Belge, Ramuz qui est Vaudois ont écrit dans le meilleur français sans que personne, en France, n'ait aucunement lié ce fait à la politique. Aujourd'hui, il n'y a plus chez nous qu'un tout petit nombre de comitards jacobins, et frénétiquement pacifistes, bien entendu, qui fassent de la langue un objet de spéculation nationaliste. Les gens raisonnables laissent Bruxelles aux Belges et Genève aux Suisses. Mais peut-être me suis-je laissé trop aller à la critique de minces détails.

Le premier numéro de *Pégaso,* daté du 1er janvier 1929, mais qui sortit quelques jours auparavant, contenait un article de Papini qui fit grand bruit, et dont j'ai parlé en son temps : *Su questa letteratura,* examen très synthétique de l'esprit de la littérature italienne. Avec la fougue et l'acuité qui lui sont naturelles, Papini y combattait l'influence de l'idéalisme pur, marquait la profonde différence d'esprit qu'il y a entre la littérature française et l'italienne, et constatait la pauvreté de celle-ci au théâtre ainsi que dans le roman. Les réfutations et les mises au point furent nombreuses. Au mois de mars de la même année, G.-A. Borgese faisait ainsi à Zurich une conférence intitulée **Il senso della Letteratura italiana,** qu'il répétait ensuite à Genève et à Varsovie et qu'il publiait dans la *Nuova Antologia* avec certaines corrections. Peu de temps après, Henri de Ziegler en publiait une traduction dans la *Revue de Genève,* morte depuis.

G.-A. Borgese vient de publier cet essai en volume. Aussi bien est-il d'une grande importance, malgré son petit nombre de pages. Ce n'est pas une œuvre de polémique; la pensée

de l'auteur s'y développe en toute indépendance, parallèlement plutôt qu'en contraste avec les idées de Papini.

G.-A. Borgese reconnaît ce triple caractère à la littérature italienne : majesté, magnificence, grandeur. L'art italien, ajoute-t-il, *semble constamment disposé à sacrifier n'importe quel autre résultat à l'espérance du sublime.* Définition plus habile qu'il y paraît. Dès les premières pages, Borgese prend ses précautions. L'art italien est donc transcendant et sacré. Deux figures le dominent : celle du Juge et celle de la Vierge, art de Dante et de Pétrarque, de Michel-Ange et de Raphaël. Et cette construction se retrouve jusque chez Manzoni. En d'autres termes, l'artiste italien cherche à hausser le fait particulier jusqu'à l'absolu; et cet effort de synthèse produit naturellement le pessimisme. Vue certes très ingénieuse qui explique quelques traits des lettres italiennes : leur tenue aristocratique, presque ésotérique, et, leur peu d'abondance dans le roman et dans la production dramatique. Mais tout de même, de telles synthèses sont trop audacieuses pour être entièrement justes, et le raisonnement de G.-A. Borgese n'explique d'une façon qui nous satisfasse entièrement ni l'esprit de Machiavel, ni l'hyperidéalisme de Leopardi. Les caractères permanents de la littérature italienne doivent avoir des raisons bien plus profondes, un *a priori* très difficile à dégager. Ces grands faits d'humanité ont une part d'inexplicable. L'art, par ailleurs, est pleine liberté, et il est osé de vouloir plier chaque cas à une tradition continue. A l'égard de cette tradition, un dualisme bien curieux occupe chaque esprit créateur; c'est tour à tour la soumission et la révolte, sans qu'il soit aisé de fixer précisément la part de l'une et de l'autre. Dans la plupart des cas, la révolte l'emporterait, et souvent à l'insu même de l'artiste. Ainsi G.-A. Borgese note combien a été exagérée l'influence des lettres antiques sur la littérature italienne. Dante, malgré son enthousiasme pour Virgile, a commencé par s'affranchir esthétiquement et dans l'esprit et dans la forme; et l'on peut dire que la littérature italienne est dans l'ensemble plus romantique que classique, si l'on donne à ces termes une valeur métaphorique et non historique. D'autre part, il est bien certain que les caractères de la tradition ne sont pas immuables, et rien ne dit

qu'ils ne se transformeront pas bientôt profondément. G.-A. Borgese le pressent, et il appelle un art futur qui ne sera pas futuriste. Il veut seulement que cet art italien de demain n'oublie pas son origine sacrée, et demeure la transfiguration de l'homme en même temps que la figuration de Dieu.

Il y aurait cependant un autre profond caractère de la littérature italienne sur lequel G.-A. Borgese a peu insisté. Elle est objective; ou si l'on n'admet pas en ce sens l'impropriété philosophique de ce terme, elle apparaît très étroitement mêlée à l'histoire; et Giovanni Gentile le dit expressément dans sa *Philosophie de l'Art.* C'est le contraire pour la littérature française. L'œuvre d'un de nos classiques peut et doit être étudiée directement, dans son esthétique propre, et sans histoire. Le plus étonnant est que les as de notre critique, le titre de prince leur irait mal, en sont incapables. Ils sont allés à ce procédé anecdotique qui est la négation même de toute critique. L'étude de la vie de Racine aura certes une magnifique importance humaine; mais aucun de ces faits biographiques ne nous aidera le moins du monde pour juger de l'esthétique de *Phèdre.*

Il n'en est pas de même pour la *Divine Comédie,* où l'on retrouve l'histoire dans chaque vers; et c'est une réflexion que l'on peut faire, ou refaire, en lisant la **Vita di Dante** d'Umberto Cosmo. C'est pourquoi la philosophie et la critique italiennes se sont toujours rigoureusement tenues à l'histoire. *O Italiani, io v'incito alle storie!* a crié Foscolo. D'où l'explication, sinon la justification, du storicisme de Croce et de son école. Malheureusement, ni d'un côté ni de l'autre n'ont été obtenus de pleins résultats. Nous ne sommes pas encore arrivés à trouver tout à fait le lien qu'il y a entre l'esthétique et la psychologie. La méthode anecdotique française veut expliquer l'œuvre par l'homme, mais le plus souvent elle ne va pas jusqu'à l'œuvre. Tandis que Croce et ses disciples partent de l'expression pour expliquer les actes; mais cette explication reste aussi la plupart du temps artificielle.

Or, Umberto Cosmo est très évidemment un disciple de Croce. D'où les qualités et les défauts de sa *Vie de Dante.* Ce n'est pas une étude synthétique, comme celle de Gallarati

Scotti; et encore moins une œuvre complète comme celle de Zingarelli. Il a repris des points de détail. Ne pouvant pas, vu la brièveté de son livre, faire un exposé discursif, il procède souvent par allusions; c'est pourquoi il faut déjà être assez au fait de la littérature dantesque pour le suivre. Pour cette raison, une critique d'ensemble est difficile. Ce serait en somme celle de la méthode, et je n'y reviens pas. Je ne reprocherai pas non plus à Umberto Cosmo de n'être pas toujours d'accord avec Bassermann, c'est son droit; ni d'avoir négligé certains points qui sont parmi les chevaux de bataille de l'érudition dantesque, par exemple les *Canzoni della Pietra*. Il reste assez de détails bien débattus qui peuvent nous satisfaire. Par exemple, il démontre bien que l'influence dominicaine a été, sur Dante, prépondérante; et qu'il n'a dû que peu de chose au franciscanisme, et d'un ordre entièrement sentimental. D'ailleurs le fameux chant XI du *Paradis*, où est faite l'apologie de saint François, est, sauf les douze premiers vers, un des plus faibles de la *Divine Comédie*. Umberto Cosmo relève aussi non sans courage les erreurs politiques de Dante. Dante n'avait pas l'intelligence politique. De ce contre-sens est sortie sa poésie, cette ardeur à poursuivre une réalité qui lui échappait et qu'il finit par créer hors du monde.

Malheureusement, tous les gens qui veulent faire de la politique sans en comprendre les nécessités n'ont pas, comme Dante, un autre génie pour nous en consoler. Ils n'ont même pas, comme Tommaso Campanella, l'ardeur mystique qui explique, sinon justifie, toutes les utopies. Voilà un fameux précurseur, et le livre que Paolo Treves vient de lui consacrer, **La Filosofia Politica di Tommaso Campanella,** pourrait avoir implicitement une portée satirique, si l'auteur eût osé contrevenir aux bonnes règles de l'austérité scientifique. Car ce sera le plus profond sujet d'étonnement pour nos descendants : ces derniers trente ans, qui ont vu les événements les plus graves de l'Histoire, ont été les plus dénués en hommes politiques. A peine s'il est possible d'en compter un, qui a été enterré sans discours, sans Panthéon, sans cortèges militaires, et sans cabotinage. Les masses ignorent aujourd'hui jusqu'à son nom. Cela suffit, à qui réfléchit, pour

condamner l'immanentisme. Certes, les événements par eux-mêmes sont bien impuissants à susciter des hommes de valeur; et si, comme le disait Napoléon, c'est l'esprit qui gouverne le monde, il ne faut plus nous étonner des catastrophes que nous avons vu s'abattre sur nous.

Pour Campanella, tout était simple : il mettait Dieu dans l'Histoire. « La Politica, scienza data da Dio agli uomini. » Il était donc contre Machiavel et contre tout positivisme. Et réduite à ces termes, la position de cet utopiste ne manquait pas de force. Si, en politique, une société veut être idéaliste, et en dehors de tout positivisme brutal, il faut que les citoyens aillent à une loi consentie au nom de la foi religieuse. C'est le fondement des véritables démocraties, celui de la démocratie helvétique.

Au contraire, la nation qui veut se payer le luxe d'être athée doit avoir une aristocratie très hiérarchique. Sinon, c'est l'anarchie. A la vérité, Tommaso Campanella, qui était dans la tradition démocratique des dominicains auxquels il appartenait, avait bien la présomption d'un prophète, mais elle était toute spéculative, d'où les contradictions où il est tombé. Il ne suivit pas la voie droite et pratique d'un autre religieux de son ordre, Jérôme Savonarole.

Paolo Treves, qui s'est sagement limité à l'étude de la politique de Campanella, l'a fort judicieusement nuancée. Il montre notamment que la *Città del Sole,* si elle est la plus connue, n'est pas l'œuvre de Campanella qui contient le meilleur de sa pensée. On pourrait reprocher à son étude une allure trop raisonnablement scientifique. Comme commentaire à la philosophie de Campanella, nous eussions aimé une belle reconstruction aventureuse. Chacun est libre de la faire et peut la faire en se servant des matériaux de ce livre solide et comme documentation et comme pensée.

PAUL GUITON.

LETTRES CHINOISES

Vincenz Hundhausen : *Die Laute;* Pekinger Verlag, Peking. — *Sinica,* Frankfurt-a.-M. — Prince d'Altora Colonna de Stigliano : *Les Soviets en Chine;* Desclée de Brouwer et Cie. — A. Duboscq : *La Chine et le Pacifique;* A. Fayard et Cie.

La science allemande, si nous n'y prenons garde, va

bientôt, en sinologie, dépasser de loin nos efforts. Elle n'aura pas grand mal, car les publications françaises sur la Chine se font bien rares. Elle est d'ailleurs décidée à s'occuper de la Chine vivante et de son activité réelle et immortelle dans tous les champs où ce pays s'est illustré et manifeste toujours son existence.

Le Dr Vincenz Hundhausen continue la série de ses traductions de grands chefs-d'œuvre littéraires. Après *Die Westzimmer,* que je traduisais en même temps sous le titre l'*Amoureuse Oriole* (Flammarion 1927), il publie **Die Laute** « La Guitare », traduction du *Pipalsi,* pièce lyrique représentée pour la première fois en 1367. Le succès fut immense... et dure encore.

Le *Pipatsi* a été traduit en français en 1841 par M. Bazin, peut-être avec moins de poésie qu'en cette nouvelle version allemande : volume introuvable aujourd'hui. L'œuvre de M. Hundhausen, en dehors de ses qualités propres et de sa parfaite présentation, sera donc utile et agréable à tout ami des lettres. Les illustrations originales reproduites sont délicieuses.

Sinica, bulletin périodique du *China Institut* de Francfort, continue ses remarquables publications.

Grâce à Sinica, nous pouvons savoir (N° 1 de 1931) que le Dr Emil Trinkler, de Berlin, a fait au Turkestan chinois des fouilles archéologiques fort habilement conduites si l'on en juge par ses trouvailles. Il s'agit de pièces bouddhiques, de style gréco-hindou, remontant au début de l'ère chrétienne.

Un peintre chinois de grand talent, M. Léou Raé-sou expose (N° II) les liens inévitables qui rattachent au passé les Ecoles modernes de peinture en Chine. Car s'il est de bon ton de dédaigner le moderne, il y a cependant de grands talents et les « Vieux Chevaux » dans une rivière, sous un arbre, de M. Léou Raé-sou, ont un style très différent du passé et cependant très remarquable.

M. W. Y. Ting met au point ce que l'on connaît sur les formes successives de l'écriture chinoise, si l'on peut donner un seul nom à notre fixation des sons et à leur fixation directe de la pensée, sans passer par le son.

Le Dr Erwin Rousselle commence dans le n° II une étude poursuivie dans le N° III et qui rendra bien vivante la visite des temples boudhiques existants. Il expose les symboles et idées représentés par les statues qui ornent ces temples en si grand nombre, et qui commencent à orner nos musées et nos salons... et les orneraient bien plus encore si la plupart de ce que les missionnaires appellent encore des idoles (épithète donnée aussi à nos statues d'église par les mahométans) n'étaient pas de taille gigantesque. L'érudition étendue, mais toujours pratique et vivante, de l'auteur donne à cette étude un caractère de réalisme qui fait de la sinologie une science vivante, liée à toutes les autres sciences, à la philosophie, à l'histoire, à la psychologie, à l'art, et n'en fait pas une chapelle étroite où tout est mystère.

Le Prince d'Attora Colonna de Stigliano (c'est tout pour le moment) publie en français, mais en Belgique, un petit volume sur **Les Soviets en Chine**. Il a voyagé pendant six ans dans la Chine méridionale et centrale. Donc récit d'un témoin, mais d'un témoin qui commence par établir « le substratum de l'âme chinoise » sur l'orgueil immense, la face, la superstition, le manque de sincérité, de désintéressement et d'esprit de sacrifice. Le voyageur en Europe et en Amérique, ne parlant pas la langue, en contact seulement avec des gens inférieurs qui vivent de lui, n'a-t-il pas une impression analogue? Combien de fois n'ai-je pas souffert, à l'étranger, d'entendre parler de la France par ceux qui en venaient, sans nous connaître : les Folies-Bergère, le Moulin-rouge, le pillage des taxes d'étranger, des 10 %, des 3 %, les notes exagérées, les superstitions, l'ignorance...

L'auteur, malgré ce faux point de départ, montre bien cependant les terribles et pitoyables effets de la Révolution en Chine : lutte de l'autocratie pour le droit sans contrôle de tondre le travailleur : lutte du travailleur pour garder ses gains; lutte des trompeurs russes qui soudoient et excitent le mécontentement inhérent à l'existence même; lutte des faux démocrates qui s'emparent du pouvoir absolu (et du droit de tondre) en prétendant aider le troupeau à se défendre... Une influence astrale singulière semble affoler tous

les cerveaux humains et les précipiter vers une des grandes catastrophes universelles qui ont bouleversé l'univers.

André Duboscq, dans son récent ouvrage **La Chine et le Pacifique**, continue de faire le point dans cet océan agité.

Il montre avec clarté les conflits d'intérêts et d'ambition dont la Chine est le centre. Le Japon veut accroître son commerce pour faire vivre une population trop nombreuse (70 millions dans les îles, et 20 à 30 ailleurs; avec accroissement de près de 2 millions par an). La Chine est normalement son fief. Les Etats-Unis, détournés d'une Europe qu'ils ont vidée d'or et de biens en trois ans de neutralité, cherchent à exploiter la Chine. Ils doivent en éliminer le Japon mieux placé qu'eux. Pour éliminer le Japon, un excellent outil : la Russie. La Chine, habile, s'appuie sur les Etats-Unis pour faire reculer le Japon; sur le Japon pour faire reculer la Russie; sur la Russie et le Japon pour faire reculer les Etats-Unis tout en leur empruntant leur appui contre l'Europe émasculée, mais vivante encore. L'intérêt de l'Europe serait évidemment que les Soviets fussent écrasés, et la Russie ouverte de nouveau à notre civilisation (c'est-à-dire à notre commerce). L'intérêt des Etats-Unis serait que, les Soviets écrasés, le Japon, même vainqueur, soit vidé par des achats de guerre aux Etats-Unis et affaibli au point d'être éliminé. L'intérêt de la Chine est certes que Russie et Japon s'écrasent l'un l'autre. La mine est donc prête : qui mettra la mèche, et dans combien de temps? Le Japon, lui, préfère voir écraser la Russie par l'Europe et déguster les marrons. Souhaitons que ces conflits d'intérêts soient résolus par l'intérêt bien entendu.

Mémento. — Des renseignements précis, qui me sont parvenus par un intime de la famille Song, le clan qui dirige la Chine en ce moment, m'obligent à rectifier les erreurs de détail qui m'avaient été donnés sur les prénoms de ces personnages historiques.

Les trois sœurs Song avaient reçu une partie de leur prénom en commun : le mot *ling* qui, selon que l'on ajoute ou retranche quelques traits, veut dire « clochette » ou « âge » (dans le sens de âge de pierre, de l'or, etc.) ou ère. Leurs prénoms sont en réalité Ere-de-l'amour, *Ngaè-ling;* Ere-de-la-gloire, *Tsring-ling;* et Ere-de-la-beauté *Mei-ling*. Leur frère se nomme *Tse-oènn*, Littérature-des-

Sages. Il a fait des études aux Etats-Unis, comme M. Song Tchroun-fang qui publia d'intéressantes œuvres en français. Mais M. Song Tse-oènn n'a écrit aucun livre jusqu'ici.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

VARIÉTÉS

Prix de français en Alsace. — Le Quatorze-Juillet, fécond en solennités, ramène la distribution des prix de français en Alsace. De la cérémonie de l'an dernier, pittoresque entre toutes, j'ai conservé des souvenirs et des impressions vivaces que je voudrais tenter de retracer au moment même où elle se renouvelle cette année.

...Un village charmant de bonhomie. Sur la petite place, une estrade de bois blanc, bordée, en espalier, et couverte, en berceau, de branchages de sapin. Et sur cette estrade, encombrée de monde, à craquer, un gai soleil du matin, pas trop vif, fait briller, au gré des nuages, les broderies d'argent de l'uniforme d'un sous-préfet ou les feuillages d'or du képi d'un général — les broderies d'abord, le képi ensuite : le protocole est observé — et illumine les dos pourpres de cent gros volumes empilés sur des nappes fraîches, à raies rouges, non loin de deux fabuleux *kougelhopfs* de commune riche, tels que je n'en avais jamais vu (deux kougelhopfs blancs, tachés de roux) et d'une file de sveltes bouteilles pleines d'un vin doré.

Devant l'estrade, la touchant presque, une foule unanime et enthousiaste : d'abord un ou deux rangs de pompiers aux bonnes faces rubicondes et, en tête de la compagnie, un officier à barbiche, bien sanglé, sabre nu, l'air, en 1930, de sortir tout droit d'une image d'Epinal de 1860; et puis des religieuses, qui, les mains cachées dans leurs grandes manches, doivent mourir de chaleur sous leurs guimpes et leurs larges cornettes à calotte noire; et puis une musique aux cuivres cossus, et puis des maîtres et des maîtresses d'école, résolus à rester graves mais sûrement fiévreux; et puis la masse bourdonnante des enfants, leurs élèves, les fillettes en blanc, une écharpe tricolore leur barrant le buste, les garçons coiffés crânement du bonnet de police bleu horizon, et tous : bambins, maîtres, bonnes sœurs, pompiers, et les villageois,

par derrière, debout sur la pointe des pieds, ou pressés à leurs fenêtres, tête contre tête, tous les yeux braqués sur l'estrade et son assemblée, comme si ce spectacle allait être unique dans leur vie.

On devinerait vite qu'on est en Alsace, rien qu'à quelques détails de la scène : les coiffes des sœurs de Ribeauvillé, le grand nœud de soie noire d'une jeune Bas-Rhinoise qu'on a vue passer au fond de l'estrade, bouteille et verres en mains et, en outre, quelque chose de commun à toutes ces physionomies, une certaine qualité de teint, un certain regard aussi, une certaine façon de rire... et une certaine façon de parler, donc! Nous sommes, exactement, dans un village de l'arrondissement de Sélestat, appelé Scherwiller, situé au pied de la montagne et d'un burg en ruine, dont la silhouette anguleuse le signale de loin. C'est un délicieux village de lithographie romantique, avec ses hauts toits entuilés et brunis, ses échauguettes, ses fenêtres encadrées de bois sculpté et ornées de pots de géranium... Un nid de cigogne, comme il convient, trône sur le faîte de l'église : voilà la cigogne elle-même qui vient s'y nicher : et le clair petit cours d'eau qui tourne à travers le village se fait escorter du chemin vicinal, des arbres qui le bordent et des maisons mêmes, des vieilles maisons à pans de bois, jusqu'au petit pont en dos d'âne, là-bas — un pont de paysagiste du bon vieux temps — que nous avons traversé tout à l'heure, dans un cortège à la bonne franquette, tandis que la musique — pour moi aussi, humble assistant, — attaquait la *Marseillaise*.

Le pittoresque rustique est déconsidéré de nos jours. Il n'est pas de peintres ni d'écrivains qui ne le honnissent. En Alsace aussi on lui a déclaré la guerre. Je ne me sens pas fier en vous présentant un coin de village où le pittoresque local est au complet. Il n'y manque, de fait, je crois bien, que l'enfant de chœur d'Alphonse Daudet, vous savez bien, celui qui, — dans un conte d'Alsace, précisément, — sort de l'église, pendant la messe, pour aller quérir de la braise chez le boulanger d'en face.

Mais ce n'est pas l'amour du pittoresque qui nous a réunis ici. C'est une distribution de prix de français. On sait, je crois, qu'une Française de cœur, patriote inquiète, Mme Lang-

weil, a institué, il y a quelques années, au moment où l'autonomisme prenait corps, des prix annuels pour les meilleurs élèves — en français — des écoles primaires alsaciennes et, en outre, pour leurs instituteurs. Chaque année, au Quatorze-Juillet, elle préside elle-même la distribution de ces prix dans trois ou quatre bourgades de son choix et, ce jour-là, dans ces communes privilégiées, tous les élèves, même les moins zélés, reçoivent un volume et d'autres cadeaux : c'est la fête pour tous, des petits qui vont se produire, aux notables grisonnants, qui ont revêtu, pour la circonstance, la redingote des grands jours, et qui tiennent dans leurs mains un peu tremblantes le chapeau-claque aplati, dont la soie chatoie au soleil. Songez donc! cette chance inespérée pour le village, une aubaine qui ne reviendra plus de longtemps, toute cette liesse, tant de beau monde sur cette estrade, que le charpentier, le menuisier ont construite sans accepter un sou en échange, et ces belles dames de Paris, en grande toilette : on a le droit d'être fier, nom d'une pipe!

Si c'est une « première » exceptionnelle pour tous ces braves gens, c'en est une aussi pour moi-même. Et ce que je voudrais préciser, c'est qu'une cérémonie scolaire de cette qualité, où chacun met un peu de son cœur, ne peut plus guère, en 1930, s'imaginer ailleurs qu'en Alsace, dans une petite ville ou un village d'Alsace, comme ici, Scherwiller dans le vignoble. Une distribution de prix dans une école quelconque de l'intérieur, c'est une corvée, avouons-le, pour la plupart des assistants. Il y manque cette flamme qui anime ici tous les visages. Même dans un préau de lycée, à Strasbourg ou à Colmar, la distribution annuelle des prix ne doit pas avoir le charme ni la saveur d'une fête comme celle-ci, à la fois simple et touchante, où, dans un décor à la Théophile Schuler, des fillettes en costume, sujets de choix, bien stylés par les bonnes sœurs, font des compliments sincères à M. le sous-préfet en s'inclinant très bas devant lui comme devant l'autel et où tous les enfants vont chanter, déclamer, jouer et rivaliser d'entrain en l'honneur du français, langue nationale!

Et comme notre plaisir s'accroît encore si nous nous reportons, ce qui ne peut manquer, à l'époque d'avant la guerre

— où la population ne pavoisait pas de bon gré, ni dans les villes, ni dans les villages, pour fêter le gouvernement du Kaiser, où elle n'aurait pas songé à s'associer à l'administration scolaire, où les maîtres d'école ne se seraient pas souciés de préparer d'eux-mêmes, dans une modeste commune, un programme de « matinée » patriotique, où aucun général n'eût daigné présider une réunion populaire et remettre des livres, avec quelques cordiales paroles, à des bambins du terroir... et où, d'ailleurs, il n'y avait pas de distributions de prix! Non, l'Alsace d'avant 1914 ne connaissait quasiment rien de ce que j'ai sous les yeux en ce moment — sinon l'Alsace française du temps même de la guerre, l'Alsace toute menue des cercles de Dannemarie, de Thann, de Massevaux, où les cérémonies officielles, scolaires ou non, se répétaient souvent en l'honneur des grands chefs de l'armée, des ministres ou encore des souverains alliés, venus inspecter ou saluer un bataillon de *chasseralpins*, ou décorer quelques « anciens », devant la vieille fontaine ronde aux arabesques de fer forgé, et les pigeons de sa margelle. Je retrouve ici, subitement, à plus de dix ans de distance, un peu de cette joie du retour qui exaltait alors tout Alsacien accourant pour la première fois dans ce coin privilégié de sa province natale. Et par delà ce tableau 1914-1918, j'en devine encore un autre, une scène imaginaire de l'Alsace d'avant 70, française tout entière, celle-là, paisible, sans l'ombre d'un grave conflit politique et pleine de pantalons rouges — l'Alsace allègre et confiante de l'Ami Fritz, de Suzel, de l'illustre docteur Mathéus... et de nos propres parents.

...Hier matin, nous étions sur le territoire des Mines domaniales de potasse, où, par les soins d'un directeur à baguette — les magiciens de notre temps sortent de Polytechnique — tout un village, dans la clairière d'une forêt, a jailli du sol, avec sa salle d'asile et sa salle des fêtes, avec ses coquettes maisons rose, crème, pistache, aux toits de tuiles brunes et au colombage ponceau ou bleu de roi... Un village de rêve d'enfant... ou de conte de fées — et, précisément, les rues de cette nouvelle « cité » s'appellent rue du Petit-Poucet, rue du Chaperon-Rouge, rue des Fées, etc., etc.: les Fées en-dessus, la mine en-dessous, quel parfum de poésie sur un gisement de

sylvinite! Et là, déjà, dans ce hameau de Dame Tartine, les écoles nous avaient donné une étonnante représentation matinale, corsée d'un ballet de « libellules »!. L'après-midi, à Guebwiller, même révélation et même triomphe : les enfants, cette fois, figurent les personnages des vieux contes et des vieilles chansons de France : M. de Marlbrough, les bonnes gens d'Avignon, Barbe-Bleue et la Mère l'Oye en personne. Pour ma part, je n'avais jamais senti aussi vivement toute la vertu française qui se cache jusque dans le moindre vers de leur ritournelle, dans la plus naïve de leurs locutions, dans leurs rimes, leurs liaisons, leurs interjections mêmes — comme dans les boucles de leurs perruques, les cornes de leurs bonnets, leurs cottes retroussées, et leur façon de poser hardiment le poing sur la hanche... que sais-je encore? Jamais, en tout cas, je n'avais si bien compris le patriotisme du Chat Botté — mon favori pourtant. Ce sont les Chats de sa trempe, les Jolis Tambours, les Peau-d'Ane en robe couleur de jour, qui incarnent la France le plus galamment et le plus efficacement dans l'esprit des fillettes de Guebwiller et les enhardissent peu à peu à s'exprimer en français avec gentillesse et, souvent, sans accent. Que ne ferait-on pas dans une école alsacienne (1) pour plaire au Prince Charmant ou à Cendrillon, leur répondre, parler d'eux, les représenter et les faire applaudir? Honneur à tous les Riquets à la Houppe et à toutes les Mères Michel!

...Et maintenant, ici, à Scherwiller, écoutons Corneille, je veux dire les deux bambins qui, juchés sur un minuscule tréteau, jouent (oh en veston! et avec quel charmant naturel!), la scène fameuse d'*Horace* : « Que vouliez-vous qu'il fit contre trois? — Qu'il mourût! » A cette réplique célèbre, lancée par le jeune acteur avec tant de vivacité qu'il manque de renverser sa chaise, je ne dis pas que les villageois massés sur la place aient tous frémi de lyrisme — mais un Alsacien tel que moi, je veux dire revenu pour quelques jours au pays et inquiet de ce qu'on y pense, éprouve à entendre ces pa-

(1) Le scrupule de l'élève en classe fait l'autorité des maîtres; de là le profond contentement de ceux qui, venus de l'intérieur, enseignent dans les écoles alsaciennes et ne demandent qu'à y enseigner toujours : fervents annexés à rebours, dont la satisfaction compense un peu l'amertume de tant de « revenants » désabusés!

roles sacrées prononcées, ici, en public, par des enfants sans tradition, un plaisir autrement vif qu'à n'importe quelle représentation cornélienne de la Comédie. Et je me répète qu'on ne se rend guère compte — à l'intérieur, du moins — de tout ce que les instituteurs et les institutrices (j'y comprends les religieuses, cela va de soi) ont fait en Alsace, depuis dix ans, pour l'avancement du français et, partant, pour le bien général. Ils ont obtenu des résultats qui tiennent du prodige.

Tout, cependant, n'est pas contenu dans Scherwiller. Et l'après-midi, à une lieue de là, à Dambach-la-ville, la dernière de ces cérémonies des 13 et 14 juillet renforce encore mes impressions du jour et de la veille... peut-être parce que la place est plus grande, qu'il y a plus de monde, que l'Hôtel-de-Ville à crochets et à haut pignon date du seizième siècle, et que le nouveau préfet, à peine installé dans sa préfecture, M. Roland Marcel, semble être accouru tout droit de la Bibliothèque Nationale pour venir présider cette quatrième distribution de livres de prix, au cœur des vignes, et prononcer un discours, plein de sensibilité, que les gamines elles-mêmes écouteront sans en perdre un mot.

Elles sont charmantes, ces enfants de Dambach; presque toutes jolies, à tout le moins fines de traits, avec des yeux brillants : type de physionomie mutine, éveillée, qui n'a plus rien de rustique, qui est, déjà, très aimablement citadin. Elles portent toutes les cheveux courts, cette mode leur assure une sorte de *chic* et de netteté dont plus d'une, peut-être, n'aurait pu s'enorgueillir au temps des chignons; toutes, aussi, sont habillées avec un goût et une coquetterie qu'on n'aurait guère eu l'occasion de remarquer du temps des *Schwowe* et où l'on voit que la leçon française n'a pas été perdue, depuis dix ans, pour leurs attentives mamans.

C'est, d'ailleurs, le triomphe des écolières, cet après-midi, à Dambach. Elles révèlent un esprit juste et enjoué dans leur manière de dialoguer une sorte d'hymne à la Régie, qui fait la joie de toute l'assistance : les religieuses elles-mêmes rient comme leurs élèves. Un peu de malice ne fait pas de mal, voyons, et puis c'est si français! Naguère, avant 1918, eût-on

ri comme cela, sur la place publique, de quelque faiblesse de l'Etat, d'accord avec le *Bezirkspraesident* et les *Gendarmen?* On peut « s'en payer » maintenant, et, en fin de programme, chanter tous d'une même âme — voix d'hommes, voix d'enfants — avec cet art de l'ensemble qui distingue toutes les chorales du pays, cette *Prière pour la Patrie*, dont l'idée, parmi ces braves gens, ne serait venue à personne quand on appartenait au *Vaterland*, il y a 15, 20 ou 40 ans! Quelle communion, dès que cette *Prière* s'élève, entre ceux qui la chantent et ceux qui l'écoutent!

Il est dit que tout, jusqu'au bout, sera sujet de plaisir ou de rêve, d'émotion ou de réconfort. Ici, à Dambach, il y a tant de livres à donner que chacun de nous va servir à les passer aux lauréats, avec un petit mot d'éloge ou de commentaire. Ainsi, je remets pour ma part, à des gamins intimidés dont les yeux s'animent mais dont les lèvres restent closes, les ouvrages qui ont enchanté ma propre enfance : récits ou romans d'Alexandre Dumas, de Jules Verne, de Mme de Ségur, de Stahl, de Dickens, d'Andersen... Ah, il est bien question maintenant de Haut-Rhin et de Bas-Rhin, de classes, de *laïus* officiels! Avant de me séparer des livres adorables qu'on me confie pour un instant, l'un après l'autre, j'en parcours vite quelques lignes, à la dérobée, une tête de chapitre, une demi-page... et me voilà de nouveau en route, plein de songes, comme jadis, pour l'*Ile mystérieuse*, avec « les Naufragés de l'Air », ou pour le *Jardin du Paradis*, avec le « Vent du Sud », ou pour le Pays du Roi des Souris, avec le *Casse-Noisette* du parrain Drosselmeyer... Quelles expéditions! Et comment ai-je pu rester des années sans refaire ces Voyages extraordinaires? Certainement, dès ma rentrée à Paris, je n'aurai rien de plus pressé que de me replonger dans ces merveilles... En attendant, je garde peut-être un peu trop longtemps sur mes genoux *David Copperfield*, ou les *Aventures de Jean-Paul Choppart*, devant le petit garçon ou la petite fille qui guette son volume, qui l'a mérité et qui se demande, avec inquiétude, si je ne vais pas avoir bientôt fini de le lire. Je me résigne avec peine à le lui céder. Mais quoi, j'ai eu ma part d'extase! Ah, décidément, les enfants, les bons élèves ne sont pas seuls récompensés aujourd'hui! Quelle chance! Tout se passe

comme si j'avais reçu, moi aussi, quoique sans raison — peut-être en souvenir du Chat botté — mon prix de français...

CARLOS FISCHER.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

P.-M. Bikov : *Les Derniers Jours des Romanov*, Payot.

Vers la fin de 1921, P. Bikov, ancien président du Soviet de l'Oural à Ekaterinbourg, publia dans un recueil bolcheviste : « La Révolution ouvrière en Oural », un article intitulé : « Les derniers jours du dernier Tzar ». Le recueil fut, presque aussitôt après son apparition, confisqué par les autorités bolchevi-ques, mais Bikov, reprenant son travail, en augmenta beaucoup l'étendue et il fut publié sous cette nouvelle forme en 1930 par les Editions d'Etat des Soviets. Il est donc en quelque sorte leur relation officielle. Le prince G. Sidamon-Eristov vient d'en faire paraître une traduction sous le titre: **Les derniers jours des Romanov**.

Dans leur partie commune, le livre de 1930 et l'article de 1921 ne se distinguent que « par quelques détails ». Pour compléter son article, Bikov a eu recours presque exclusivement aux travaux antérieurs (qui presque tous ont paru en dehors de Russie) et surtout à l'Enquête sur l'assassinat de la famille impériale russe, de Sokoloff. Il en confirme donc l'exactitude; il n'y a guère ajouté que des renseignements sur les délibérations et les actes des autorités soviétiques. Les notes, tant de Bikov que du traducteur, permettent, en général, de se rendre compte des sources du récit. Là où il peut être contrôlé, Bikov donne l'impression d'un narrateur assez exact et qui n'a guère cherché à romancer.

Quand Nicolas II abdiqua, il comptait avoir le droit de se rendre à l'étranger, et le Gouvernement provisoire désirait le lui permettre, mais la haine des socialistes ne permit pas de réaliser cette intention. L'ex-tzar et sa famille furent donc d'abord gardés avec de grands égards à Tzarskoïe Selo. En août 1917, le Gouvernement provisoire ayant résolu de prendre des mesures énergiques contre les bolchéviks, fit transférer la famille impériale en Sibérie, à Tobolsk, où elle fut gardée respectueusement; l'administration locale était encore aux mains

de la bourgeoisie; il eût été facile d'en profiter pour faire évader la famille impériale, et des monarchistes y travaillèrent, mais faute d'entente, rien ne fut réalisé. Les bolcheviks s'étant emparés du gouvernement, le Soviet de l'Oural, composé d'ouvriers qui haïssaient les Romanov, décida des mesures pour rendre impossible leur évasion. Avec l'autorisation du Comité exécutif central de Moscou, Nicolas et sa famille furent transférés à Ekaterinbourg et enfermés dans la maison de l'ingénieur Ipatiev, bâtie sur un tertre qui domine la ville : à l'aisance et à la liberté relatives de Tobolsk fut substituée une étroite captivité; si l'empereur parlait à une des sentinelles, il obtenait « pour toute réponse le silence ou une grossièreté... La tenue et l'extérieur de ces hommes étaient indécents; ils étaient grossiers, débraillés, la cigarette aux lèvres; leurs gestes et leurs manières inspiraient la crainte et le dégoût ». (Déposition du valet de chambre Tchemodourov.) Il était défendu aux détenus de paraître aux fenêtres; un jour, Tatiana ayant avancé la tête hors de l'une d'elles, la sentinelle tira instantanément.

En juillet, le Soviet régional, « remarquant une certaine faiblesse de la garde », nomma I. M. Yourovski « commandant » de la maison d'Ipatiev.

Il se trouva, dit Bikov, que les effets des Romanov n'avaient été fouillés ni lors de l'arrestation à Tzarskoïe Selo, ni à Tobolsk. On demanda d'ouvrir immédiatement les valises à main. Nicolas le fit sans mot dire. Alexandra déclara qu'elle ne permettait pas de fouiller dans ses affaires. Une dispute s'éleva avec le commandant. Nicolas, agité, se mit à arpenter la chambre, et dit : « Diable, jusqu'à ce jour, nous rencontrions partout des êtres polis et bien élevés... tandis que maintenant... » On fit comprendre à Romanov qu'il devait se souvenir d'une chose : il n'était plus à Tzarskoïe Selo, mais à Ekaterinbourg. S'il se conduisait d'une manière provocante, on l'isolerait de sa famille, et s'il récidivait, on le condamnerait aux travaux forcés. Alexandra et Nicolas sentirent qu'on ne plaisantait pas. Ils obéirent aux ordres du commandant de la maison...

Après avoir établi une surveillance énergique autour des Romanov, le Soviet régional s'occupa du sort ultérieur de la famille. Il se prononça à l'unanimité pour l'exécution de Nicolas. Néanmoins, la majorité ne voulait pas prendre une telle responsabilité sans en avoir préalablement conféré avec le Centre. On décida

donc d'envoyer de nouveau Golochtchekine à Moscou... Il y rencontra chez Sverdlov, entre autres, le représentant du Comité central du parti « socialiste-révolutionnaire de gauche », M. Spiridonov, qui insista pour que les Romanov fussent livrés aux socialistes révolutionnaires. Le président du Vzik (Comité exécutif central panrusse) était d'avis de faire publiquement le procès de Nicolas; on convoquerait à cette époque la 5e Assemblée des Soviets... On comptait y obtenir la décision de traduire les Romanov en justice à Ekaterinbourg. Mais on voyait cette ville déjà sérieusement menacée par l'approche des Tchécoslovaques... On proposa à Golochtchekine d'y retourner pour préparer vers la fin de juillet la session du tribunal qui jugerait les Romanov.

Dès que Golochtchekine fut arrivé de Moscou, vers le 12 juillet, il exposa au soviet régional le point de vue sous lequel le pouvoir central envisageait l'exécution des Romanov. Le soviet, estimant que le front était déjà trop proche, décida qu'il n'était plus possible d'organiser le procès. Les Tchèques avaient déjà tourné Ekaterinbourg; on pouvait s'attendre à la prise de la ville dans trois jours. Le soviet décida en conséquence de fusiller les Romanov sans attendre leur jugement. L'exécution et le soin de faire disparaître les corps furent confiés au « commandant » de la maison avec l'aide de quelques ouvriers dignes de confiance.

Le 16 juillet, ceux qui avaient été désignés pour exécuter la sentence se réunirent dans la chambre du « commandant »... Les chambres de l'étage supérieur, où habitait la famille, avaient été reconnues incommodes pour l'exécution de l'arrêt. On décida donc de faire descendre la famille dans une des pièces du sous-sol. Jusqu'au moment de l'exécution, les Romanov ne connurent pas l'arrêt du soviet. Le même jour, vers minuit, on leur proposa de s'habiller et de descendre au sous-sol; pour ne pas éveiller leurs soupçons, on leur expliqua que cette mesure était prise contre une agression supposée des gardes blancs. A cet effet, même les autres habitants de la maison d'Ipatiev furent eux-mêmes invités à descendre. Le jeune Siednev, âgé de onze ans, avait été la veille éloigné de cette maison...

Quand tous furent réunis dans la chambre désignée, le « commandant » donna lecture de l'arrêt de mort, en ajoutant que les espérances des Romanov étaient vaines, qu'ils devaient tous mourir... Cette nouvelle surprenante frappa de stupeur les condamnés et seul l'ex-tzar eut le temps de demander : « Alors, on ne nous conduit nulle part? » On en finit avec les condamnés à coups de revolver. A l'exécution assistaient seulement quatre personnes qui tiraient elles-mêmes sur les condamnés.

Les corps des onze exécutés furent transportés à huit verstes de là, et « détruits le lendemain ». Le 18 juillet, Sverdlov communiqua au Vzik le télégramme annonçant l'exécution. Après examen, le Vzik approuva le Soviet de l'Oural, Sverdlov alla alors au Conseil des Commissaires qui examinait un projet, et chuchota quelques mots à Lénine, qui dit : « Le camarade Sverdlov demande la parole pour donner une information. » — « Je dois vous faire part, commença Sverdlov de son ton égal comme d'habitude, de l'information qui nous est parvenue d'Ekaterinbourg; suivant la décision du soviet régional, on a exécuté Nicolas; il voulait fuir. Les Tchécoslovaques s'approchaient de la ville. Le Présidium du Vzik a décidé d'approuver cette mesure. » Silence général. « Passons maintenant à la lecture du projet par article », proposa Lénine, et la séance continua.

Le grand-duc Michel, frère de Nicolas, avait déjà été massacré. Il était détenu à Perm. Les ouvriers de cette ville exigeaient sa mort. Un groupe de cinq hommes se forma pour « agir en grand secret et à ses risques et périls ». Munis de faux documents, ils allèrent le réveiller dans la nuit du 12 au 13 juin, l'emmenèrent avec son domestique dans des voitures à 6 kil. de la ville et les exécutèrent tous les deux. « Afin d'égarer les recherches, l'un des participants avertit par téléphone la milice et la Tchéka que des inconnus » avaient emmené Michel. On organisa la poursuite. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'on apprit la vérité.

Le 20 mai, on avait amené à Alapaïevsk (près d'Ekaterinbourg) huit autres Romanov. Ils y furent d'abord relégués. Le 21 juin, à raison de la « fuite » de Michel, on les emprisonna. Après le massacre de Nicolas :

> Les dirigeants de l'organisation d'Alapaïevsk, tenant compte enfin des « exigences des masses », décidèrent de faire exécuter les Romanov. La décision fut exécutée dans la nuit du 17 au 18 juillet 1918 et les corps des fusillés furent descendus dans un profond puits de mine...

A aucun moment, Bikov ne prête aux bolcheviks des velléités de justice, de clémence et d'humanité; ce sont des sentiments

bourgeois, dont les communistes russes ont remplacé la culture par celle de la haine de classe.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Maurice Dumolin : *Le Château d'Oiron*, avec 31 gravures et 3 plans; Laurent. 7 50

Pierre Malo : *Palmes et burnous. Algérie. Tunisie;* Messein. 12 »

Criminologie

Jim Tully : *Ombres d'hommes*, version française de Titayna des Révélations de Jim Tully sur les prisons américaines; Querelle. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Cardinal Lépicier : *Le monde invisible. Le Spiritisme en face de la théologie catholique;* Desclée de Brouwer. » »

Finance

Raymond Philippe : *Le drame financier de 1924-1928;* Nouv. Revue franç. 10 »

Histoire

Jeanne Bouvier : *Les femmes pendant la Révolution, leur action politique, sociale, économique, militaire, leur courage devant l'échafaud;* Figuière. 15 »

Georges Radet : *Alexandre le Grand;* L'Artisan du Livre 40 »

Littérature

Pierre Abraham : *Créatures chez Balzac.* Avec un texte inédit de Balzac; Nouv. Revue franç. 18 »

Paul Archambault : *Plaidoyer pour l'inquiétude;* Edit. Spès. 12 »

Pierre Arrou : *Les logis de Léon Bloy.* Avec 8 croquis de l'auteur; Edit. Crès. » »

Octave Aubry : *L'Impératrice Eugénie;* Fayard. 15 »

Luc Ayral : *L'art de l'action;* Messein. » »

Charles Baudelaire : *L'Art romantique*, préface, annoté et commenté par Ernest Raynaud; Garnier. 9 »

Robert Brasillach : *Présence de Virgile;* Revue française. 15 »

Alphonse Daudet : *La Doulou. La Vie.* Extraits des Carnets inédits de l'auteur. Avant-propos d'André Ebner, dernier secrétaire de l'auteur. Avec 4 h. t.; Fasquelle. » »

Omer Englebert : *Minouche;* Libr. Valois. 15 »

E. T. A. Hoffmann : *Kreisleriana*, traduit de l'allemand par Albert Béguin. Préface d'André Schaeffner; Fourcade. 15 »

H. Klugmann et M. Dumesnil de Grammont : *De Luther à Wagner*, essai de psychologie ethnique. Préface de J.-C. Breton. I : *Introduction. Luther. Durer et Holbein. Leibnitz. Frédéric II. Kant: Fichte. Hegel. Klopstock. Le Romantisme. L'illuminisme Beethoven.* II : *Gœthe. Schiller. Schopenhauer, Bismarck. Momsen. Wagner. Conclusions;* Libr. Vrin. Les 2 vol. 40 »

Pierre Lasserre : *Mise au point ;* L'Artisan du Livre. 15 »

M. G. Lewis : *Le Moine*, raconté

par Antonin Artaud; Denoël et Steele. 20 »

Gabriel Mourey : *Le Livre des fêtes françaises*. Nombr. illustr. en noir et en couleurs; Libr. de France. » »

Théophraste Renaudot : *Le buveur d'eau de la Foire Saint-Germain;* Mauret, Angers. 10 »

M. et R. de Rigné : *La Cité vivante. Œuvres de Supplien Costecèque (Innocent XIV). Encyclique de S. S. Innocent XIV sur la morale conjugale, 29 juin 1941;* Renaissance universelle. » »

Salluste le Philosophe : *Des dieux et du monde*, traduction nouvelle avec prolégomènes et notes par Mario Meunier; Edit. Véga. 18 »

René Schwob : *Ni Grec ni juif ;* Plon. 15 »

Alexandre Stolypine : *L'homme du dernier Tzar : Stolypine*, Souvenirs; Redier. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Madeleine Clemenceau-Jacquemaire: *Les hommes de mauvaise volonté;* Edit. des Portiques. 12 »

Documents officiels publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères. *La politique extérieure de l'Allemagne 1870-1914*. Tome XIV : *18 décembre 1897-30 août 1898*. Traduit par J. Molitor; Costes. 80 »

H. J. P. A. Kiersch : *Le Kaiser et la responsabilité de la guerre ;* Nouv. Edit. Argo. 10 »

Joseph Pilsudski : *Mes premiers combats, souvenirs rédigés dans la forteresse de Magdebourg*. Avec un portrait et 3 cartes. Traduit du polonais par Ch. Jèze et J. A. Teslar ; Gebethner et Wolff. 24 »

Philosophie

Albert Bayet : *Histoire de la morale en France*. II : *La morale païenne à l'époque gallo-romaine;* Alcan. 70 »

Lucien Lévy-Bruhl : *Le surnaturel et le naturel dans la mentalité primitive;* Alcan. 60 »

Maurice Solovine : *Héraclide d'Ephèse*, doctrines philosophiques traduites intégralement et précédées d'une introduction; Alcan. 12 »

Poésie

Paul André : *Rêve et réalité;* Messein. 6 »

Augustine Benetti-Lourdez : *Au fil de l'eau*. Préface du poète Emile Ripert; Aubanel, Avignon. 20 »

Raymond Colleye : *Avril*. Frontispice de G. Lamotte. Dessin de J. Lechevallier; Edit. S. E. P. I. 50 »

Marius Fournier : *La Vierge, notre espérance et notre amour;* Desclée de Brouwer. » »

Raoul Gaubert Saint-Martial : *Ab remuntio;* Messein. 12 »

Lucienne Gaumont : *Réflexes;* Didier et Richard, Grenoble. » »

Wselovod Gebrovski : *Désordres et révélations;* Messein. 12 »

Philadelphe de Gerde : *Eds Crids (ses Harangues)*, texte en langue d'oc et traduction en regard; Privat, Toulouse, et Didier, Paris.

Louis Gueuning : *Matines;* Edit. Bier-Lussot, Arlon. » »

Benjamin Huc : *Peintures et pastels d'amour;* Figuière. 12 »

Alexandre Mathiau : *Soliloques de Brousse*, avec des croquis de l'auteur; Peyronnet. 12 »

Louise Perrenot : *Madinina;* Presses universitaires. » »

Bertrande Rouzès : *D'un rêve à l'autre;* Messein. 12 »

Un vieux commandeur : *Les bambous*, fables de La Fontaine travesties en patois martiniquais. Avec une notice littéraire et une traduction française par Louis Jaham-Desrivaux; Peyronnet. 15 »

Politique

Max Hermant : *Les paradoxes économiques de l'Allemagne moderne, 1918-1931;* Colin. 20 »
Pierre Vienot : *Incertitudes allemandes. La crise de la civilisation bourgeoise en Allemagne ;* Valois. » »

Questions coloniales

Jean Ajalbert : *L'Indochine par les Français;* Nouv. Revue franç. 21 »

Questions médicales

Docteur Louis Caubet : *La névrose de Baudelaire,* essai de critique médico-psychologique; Impr. de l'Université, Bordeaux. » »
Docteur Grégoire Maranon : *L'évolution de la sexualité et les états intersexuels,* traduit de l'espagnol par le docteur Sanjurjo d'Arellano; Nouv. Revue franç. 24 »
Docteur Salvator Sarfati : *Essai médico-psychologique sur le Marquis de Sade;* imp. Bosc et Riou, Lyon. » »

Questions militaires et maritimes

André Maurois : *Lyautey;* Plon. 15 »

Questions religieuses

Nicolas Berdiaeff : *De la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens,* traduit du russe par I. P. et H. M.; Edit. Je Sers. » »
Paul Doncœur S. J. : *Qui a brûlé Jeanne d'Arc?* Flammarion. 5 50

Roman

Dominique André : *Le baiser froid;* Edit. des Portiques. 12 »
Marcel Andrys : *En prise directe;* Albin Michel. 15 »
Georges Barbarin : *Armie;* Flammarion. 12 »
Marcel Berger : *Sybil aux serpents;* Flammarion. 12 »
Henry Bordeaux : *Les ondes amoureuses;* Plon. 15 »
Emmanuel Bourcier : *La guerre du Tonkin;* Edit. de France. 15 »
Francis Carco : *Bob et Bobette s'amusent,* nouv. édit. revue et augmentée; Albin Michel. 15 »
Basil Carey : *L'or de la montagne,* traduction de F. Laroche; Edit. Crès. 12 »
Renée Dalin : *Les Portes;* La Caravelle. 12 »
René Dardenne : *Les Maubourg-Latour. Pour l'amour de la terre;* La Caravelle. 12 »
Roger Deleplanque : *Un crime au Quai d'Orsay;* Redier. 15 »
Henri Duvernois : *Jeanne;* Flammarion. 12 »
Nadéjda Gorodetzky : *Les mains vides,* traduit du russe. Préface d'Alexandre Kouprine; Edit. Saint-Michel. » »
René Guetta : *L'Ile sans rives*; Edit. de France. 15 »
J. Kessel : *Le coup de grâce;* Edit. de France. 15 »
Jean Lorrain : *Propos d'âmes simples;* Albin Michel. 12 »
Charles Plisnier : *Histoire Sainte;* Edit. du Tambourin. 12 »
Joseph Roth : *Job, roman d'un simple juif,* traduit de l'allemand par Charles Reber; Valois. » »
Antoine de Saint-Exupéry : *Vol de nuit.* Préface d'André Gide ; Nouv. Revue franç. 12 »
Hervé Seignobosc : *Plus loin ;* Nouv. Revue franç. 15 »
Ray Strachey : *Le vent de Dieu,* traduit de l'anglais par Louis Gillet; Perrin. 12 »
Jean-Louis Vaudoyer : *Laure et Laurence ;* Plon. 15 »
Edgar Wallace : *Les deux épingles;* Jeheber, Genève. 15 »

Sciences

André Job : *Formes chimiques de transition,* œuvres posthumes recueillies par Jean Perrin et Georges Urbain; Soc. d'éditions scientifiques. 95 »

Sociologie

Ch. Mochet : *La paix chimique ou la guerre impossible;* Publications parisiennes. » »

Théâtre

Théo Martin : *Le Roi Sibar,* poème en 3 actes; Revue des Indépendants. » »

Varia

F. d'Andigné : *Mon beau Paris,* Allocutions et discours; Figuière. 12 »

Jean Monval : *La Comédie française,* historique. Avec de nombr. illustr.; Laurens. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraire. — Mort de Charles Callet. — La commémoration Paul Verlaine. — A la mémoire d'Emile Verhaeren. — Un monument à Paul Adam. — En l'honneur de P.-N. Roinard. — Réponse à M. Jules Romains. — Une lettre de M. Rouveyre. — Encore la question des millénaires, bimillénaires, etc. — A propos de la « Naissance du Cubisme ». Les belles enseignes. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le grand prix de Littérature de l'Académie française a été attribué à M. Raymond Escholier et le grand prix du Roman à M. Henri Pourrat, pour l'ensemble de leurs œuvres.

§

Mort de Charles Callet. — Le 26 juin, un écrivain dont il est souvent question dans la correspondance du poète Léon Deubel s'est éteint à Paris, à l'âge de 75 ans. Charles Callet avait en effet appartenu au groupe dont, avec Deubel, faisaient partie Louis Pergaud, Michel Puy, Roger Frêne, etc., et il avait avec eux, quelques années avant la grande guerre, fondé successivement de petites revues, la *Nouvelle Athènes, l'Ile Sonnante,* que consultent encore aujourd'hui ceux qui s'intéressent à cette période de notre histoire littéraire. Humaniste distingué, auteur de deux ouvrages inspirés par l'amour de la beauté antique, *Contes anciens* et *Myrrhine,* Charles Callet laisse à ses amis le souvenir d'une belle intelligence, d'une conscience élevée, d'un très noble caractère. — L. M.

§

La Commémoration Paul Verlaine a réuni au Luxembourg, le dimanche 28 juin, les « Amis de Verlaine », que préside avec sollicitude M. Gustave Kahn. Soleil radieux sur la pelouse où s'érige le monument de Rodo, ombre protectrice des grands arbres pour la nombreuse assistance, furtives apparitions de merles, de pigeons et de petits oiseaux troublés dans leurs habitudes, pas trop effarouchés cependant. Après une allocution de M. Gustave Kahn, M. Bourny, régisseur général de la Comédie-Française, a dit de Verlaine *Les Grotesques*. Puis M. Jean Royère a prononcé un fort beau discours. On entendit ensuite Mlle Henriette Bareau lire un poème de M. André Flament. M. Maurice Donneau, de la Comédie-Française, dit un poème de M. A.-Ferdinand Herold, et M. Marcel Chabot un poème de lui-même. M. Bourny reparut pour interpréter un poème de M. Gustave Kahn. Des poésies de Verlaine furent encore dites par Mme Valsamaki, MM. Pierre Lecomte et René Vidalin, de la Comédie-Française. La fête se termina par le déjeuner traditionnel, sous la présidence de M. Charles Le Goffic, et qui fut servi au Café Soufflet. Le nouvel académicien, dans un discours charmant et très écouté, a évoqué le souvenir des temps lointains où il fit la connaissance de Verlaine. Avant lui, M. Fontainas avait pris la parole pour prévenir des erreurs possibles d'interprétation de documents publiés naguère en Belgique.

§

A la mémoire d'Emile Verhaeren. — Le samedi 4 juillet a eu lieu, à Saint-Cloud, l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Verhaeren, sur la façade de la maison où il demeurait, presque au sommet de la colline, 5, rue de Montretout, aujourd'hui rue Emile-Verhaeren.

C'est une haute stèle de marbre blanc scellée au mur de briques et qui porte, au-dessous d'un vigoureux médaillon du poète par le sculpteur Georges Tribout, cette inscription :

EMILE VERHAEREN
Né le 21 Mai 1855
à Saint-Amand (Belgique)
a habité cette maison durant
les dernières années de sa vie
jusqu'au jour de sa mort
le 27 novembre 1916.

Des plantes vertes, des palmes, des drapeaux aux couleurs belges et françaises encadraient le monument.

C'est à l'Académie de Versailles et à la ville de Saint-Cloud qu'est due cette pieuse initiative à laquelle les amis et admirateurs du poète avaient répondu en très grand nombre. La cérémonie d'inauguration fut précédée d'une réception à l'Hôtel de Ville. Parmi les personnalités officielles présentes on remarquait : Mme la baronne de Gaiffier d'Hestroy, représentant l'ambassadeur de Belgique, encore convalescent, MM. le baron Guillaume, conseiller de l'Ambassade, le général Dubois, attaché militaire, le capitaine Le Bigot, représentant le président de la République, Bonnefous, député de Seine-et-Oise. etc...

Le maire de Saint-Cloud, M. Noguès, et le président de l'Académie de Versailles, M. Brière, prononcèrent tout d'abord de brèves allocutions pour saluer l'Ambassadrice et rappeler que Verhaeren avait vécu seize ans, de 1900 à 1916, sur les coteaux de Saint-Cloud, qu'il s'y plaisait beaucoup et que le parc avait inspiré quelques-unes de ses œuvres.

Puis on se dirigea vers la rue Emile-Verhaeren où, tandis qu'on dévoilait le monument, M. Marcel Batilliat en fit, au nom du Comité, remise à la ville comme un double témoignage d'admiration envers le génie d'un grand poète et de notre affection envers un pays frère du nôtre, un pays auquel la France est attachée par un lien éternel :

L'œuvre d'Emile Verhaeren, dit M. Batilliat, nous apparaît aujourd'hui dans toute sa majestueuse unité, et pour parler comme lui, dans toute sa « multiple splendeur ». — Jamais aucun poète ne sut mieux que celui-ci dégager l'âme de sa terre et de sa race; jamais aucun pays n'a possédé de poète plus digne que celui-ci du titre de poète national.

M. Marcel Batilliat termina son discours par un émouvant souvenir à Mme Verhaeren, « la digne associée de ses joies, de son labeur et de sa gloire, celle qui ne lui a survécu que pour se vouer à son souvenir. Elle devait être ici au milieu de nous qui l'attendions. La mort les a réunis quelques jours trop tôt... »

M. Gaston Rageot, au nom de la Société des Gens de Lettres, rappelant qu'Emile Verhaeren était entré dans cette société le 2 juin 1913, avec le parrainage de Georges Lecomte, Henri de Régnier, Maeterlinck et Haraucourt, rendit hommage au grand poète belge au nom de tous les écrivains français :

Un jour, dit-il, dans ce parc de Saint-Cloud, je me promenais avec Verhaeren et quelques amis; le printemps commençait à poindre, avec le premier frisson des arbres. On avait beaucoup discouru d'esthétique et de morale et, résumant toutes ces pensées, Verhaeren prononça : « Le bonheur, c'est d'aimer tout. Le génie, c'est de se donner à tout. » Ainsi fit-il avec la passion frénétique qui était en lui... Il a aimé l'Amour, — non

pas la « fauve passion » dont parlait Verlaine, — mais la grande fidélité qui, au cours des années, découvre plus de beauté dans la compagne vieillissante. Il a aimé enfin sa patrie, la race à laquelle il appartenait et qui fut belle un jour de n'être plus elle-même qu'un lambeau...

M. Albert Mockel, au nom de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, apporta la mémoire de Verhaeren le témoignage éloquent des écrivains belges qui sont aussi des écrivains français et exprima leur gratitude de voir la France glorifier un des leurs, attestant ainsi, une fois de plus, la fraternité des deux pays. Il salua, en l'auteur des *Villes Tentaculaires*, le poète héroïque de l'énergie :

Les idées qui peuplent ses livres, Verhaeren les a cherchées par le monde. Mais la vivante sève de son œuvre, elle sort des entrailles de la Terre maternelle. Peintre et poète, c'est de la Terre, comme Antée, qu'il tire inépuisablement ses forces, car elle est la Maïa aux milles formes. Mille fois triomphante et vaincue, et toujours obstinée et toujours renaissante, elle lui révèle cette énergie qu'il nous enseigne à son tour, l'énergie dont il fut lui-même un exemple par sa fière existence d'artiste et d'homme libre, héroïquement fidèle à l'effort de créer... Un feu spirituel se consumait en lui, multiple et dévorant. Lui-même n'a-t-il pas comparé son grand cœur à un brasier dont se tordent les flammes?... Foyer bienfaisant dont nous nous approchons avec une gratitude mêlée de respect et de timidité, comme de pauvres gens conviés à la table d'un riche. Eblouissant foyer, brûlant d'une telle lumière qu'il ne fut point voilé par les mains de la mort...

M. José Germain, au nom de la Société des anciens combattants, évoqua plus particulièrement le poète des dernières années, le Verhaeren « paladin de la douleur qui, jusqu'au delà des océans, fit entendre la voix de sa patrie déchirée »; M. Eugène Le Mouël, président de la Société des Poètes français, retraça sa carrière poétique et lut quelques-uns de ses plus beaux vers; M. Denys Amiel, vice-président de la Société des Auteurs et Compositeurs, chanta le dramaturge du *Cloître, d'Hélène de Sparte,* et de *Philippe II.* Parlant des *Aubes*, il montra que toute l'œuvre de Verhaeren « cherche l'aube rédemptrice, dont les hommes, tout compte fait, ne sont peut-être pas dignes de voir luire un jour l'apaisante fraîcheur »...

La cérémonie, qu'avait favorisée une après-midi ensoleillée, se termina par quelques mots de remerciements de M. Thomas Braun, un des plus anciens amis de Verhaeren et par l'audition de poèmes que récitèrent Mme Colonna Romano et M. Louis Bourny.

Puis, sous la conduite de M. Fernand Crommelynck, qui habite 5, rue Emile-Verhaeren, on visita la maison où le poète médita le dernier de ses grands ouvrages, celui qui ne parut qu'après sa mort tragique : *Les Ailes rouges de la guerre.*

Une plaquette commémorative de la cérémonie paraîtra aux Editions du *Mercure de France* à la rentrée. — L. DX.

§

Un monument à Paul Adam a été inauguré le 2 juillet, avenue du Président-Wilson, dans les jardins du Trocadéro. Ce monument, œuvre du sculpteur Paul Landowski, présente Paul Adam debout, et, dira tout à l'heure M. Camille Mauclair, « concentre les symboles essentiels qui inspirèrent le génie de l'animateur, l'apôtre passionné de la latinité ». Une large pelouse, de grands arbres; le lieu est paisible malgré la proximité de voies turbulentes, et la parole des orateurs dominera les rumeurs de la cité. Beaucoup de personnalités officielles. La plupart des anciens amis de celui qu'on glorifie sont là. Caractéristique du temps : peu ou point de « jeunes » pour cet hommage à un aîné immédiat qui fut pourtant serviable et aima ses cadets.

M. Camille Mauclair parle le premier, au nom du comité et des amis personnels, et fait la remise du monument à la Ville. M. François-Latour, nouveau président du conseil municipal, dit que Paris, fier de la part que Paul Adam lui a réservée dans son œuvre, apporte à sa mémoire « le tribut de sa reconnaissance et l'hommage de sa durable admiration ». M. Gaston Rageot, président de la Société des Gens de Lettres, a su dresser en peu de mots l'œuvre considérable de l'écrivain et en dégage l'homme. « Son œuvre est réconfortante et donne foi dans l'homme... A mesure qu'il s'éloigne de nous, nous nous rapprochons de lui, car ce naturaliste visionnaire fut aussi un prophète. » M. Georges Lecomte ne redira pas les paroles qu'en 1920, président de la Société des Gens de Lettres, il prononça lors de la mort de Paul Adam; il parlera en romancier du grand romancier qu'on honore aujourd'hui. Et son discours est remarquable. Le général Weygand, le dernier, prend place à la tribune. Il déplore que le général Mangin ne soit plus là pour évoquer la figure de son ami : « Comme il vous eût bien parlé de Paul Adam, lui qui l'aimait et avait le goût inné de tout ce qui est grand! » Le général Weygand se limite à considérer ce qu'on peut appeler l'œuvre militaire de l'écrivain, où il voit non seulement une « compréhension aiguë de la psychologie du combattant », mais aussi de l'armée, qui est le « personnage principal de ses drames. »

§

En l'honneur de P.-N. Roinard. — Le dimanche 28 juin, la cérémonie d'inauguration du chêne commémoratif planté au Parc

Monceau par les soins de M. Eugène Figuière, en l'honneur du poète P.-N. Roinard, a eu lieu sous la présidence de M. J.-H. Rosny aîné, président de l'Académie Goncourt et président d'honneur de la société des Amis de Roinard.

Devant une nombreuse assistance de poètes et d'artistes, des discours célébrant l'œuvre du disparu, sa fière indépendance et sa vie douloureuse, uniquement consacrée à la poésie, ont été prononcés par M. Paul Pourot, au nom de la société des Amis de Roinard, — par M. Offner, conseiller municipal de Paris, au nom de M. Eugène Figuière, — par M. Paul Brulat, au nom de la Société des Gens de Lettres, par M. René Fauchois, au nom de la Société des Ecrivains Normands, — par M. Victor-Emile Michelet, au nom de la Société des Poètes Français, — par M. Banville d'Hostel, au nom de la Fédération internationale des lettres, des arts et des sciences, — enfin par M. J. H. Rosny.

Quelques poèmes, choisis dans l'œuvre de l'auteur de la *Mort du Rêve* et des *Miroirs*, furent ensuite déclamés par Mlle Schmidt, de l'Odéon, et M. Henri Chassin.

Cette fête de l'amitié et du souvenir se termina par un défilé devant l'arbre qui symbolise si bien l'œuvre du puissant poète.

§

Réponse à M. Jules Romains.

Paris, le 1er juillet 1931.

Mon cher Directeur.

Je ne puis être accusé d'« animosité » contre M. Jules Romains, n'ayant pas l'honneur de le connaître. Je regrette simplement d'être obligé d'appeler *mystification* un ensemble de travaux « scientifiques », qui sont restés stagnants depuis l'époque où M. Romains leur consacrait « dix ou quinze heures par jour ».

Une découverte du genre de la vision extra-rétinienne, indépendamment du tapage provoqué, aurait dû donner lieu à de multiples recherches. Il est bien étonnant que M. Romains n'ait pas eu plus à cœur de faire poursuivre la vérification d'un phénomène « aussi révolutionnaire », dont il aurait à juste titre revendiqué la glorieuse paternité. Et ce n'est pas l'ouvrage de Leïla Holterhoff Heyn — unique référence invoquée — qui aura fait avancer la question d'un pas (1). Je n'ai aucun scrupule — fussé-je « le plus sec de

(1) Le sujet aurait dû être choisi parmi les énucléés des deux yeux; or Mme Heyn présentait seulement une atrophie, qui ne l'empêchait pas de « circuler à bicyclette dans les rues d'une ville »! Il faudrait critiquer longuement l'absence de certificats médicaux comparatifs, l'optimisme nécessaire au cours du « traitement », le pourcentage des erreurs, la devi-

cœur et le plus cynique des hommes » — à maintenir le mot *mystification,* estimant M. Romains trop avisé pour le croire dupe.

Tout au contraire, je me sentirais enclin à l'approuver d'avoir détourné cette activité sans issue au profit d'une action pacifiste, éminemment sympathique, et d'une production littéraire de valeur: l'auteur de *Knock* figure en bonne place dans *l'Art contemporain, sa raison d'être, ses manifestations* (par Marcel et André Boll, avril 1931).

M. Romains m'accordera-t-il que, pour être consacré auteur dramatique de talent, il suffit de faire représenter deux ou trois pièces chaque année, mais qu'il faut vingt ans d'efforts ininterrompus pour prétendre au titre de physiologiste?

Veuillez agréer, etc...

MARCEL BOLL.

§

Une lettre de M. Rouveyre.

Barbizon, 2 juillet 1931.

Mon cher Directeur,

Un portrait que j'ai publié dans le *Mercure* en 1910 montrait déjà, en plus de ce que M. Jules Romains était alors, ce qu'il deviendrait.

Mon impression lorsqu'il se présenta, sur mon désir, devant moi, et simplement à le considérer personnellement, ne fut guère différente de celle que j'ai eue ces années dernières à voir ses pièces. Si bien que logiquement il peut se trouver aussi honoré de mon témoignage sur celles-ci que de mon témoignage de jadis sur luimême. Mais son excessive humilité antérieure s'est muée en comique arrogance. Les deux aspects de ma critique sont pourtant bien solidaires, et le cas au fond identique.

En 1910, lorsqu'il apprit que je désirais le présenter, il ne tint plus en place :

> Je reçois votre lettre ici, c'est-à-dire à Brest, où je suis professeur de philosophie. Cette circonstance rend votre projet moins aisé.
>
> Cependant, je me sens si vivement honoré et si profondément touché par l'offre que vous me faites; je tiendrais à si haut prix la consécration de mes traits périssables par votre dessin, que je vous propose ceci : j'avancerais de quelques semaines un voyage à Paris que je comptais faire en juin, de manière à être là-bas le 5 mai. Serait-ce trop tard?

J'ai « consacré » cet auteur à nouveau; et il est fort ingrat de ne m'en plus savoir gré. Ma bienveillance d'autrefois lui est restée

nation, les tricheries, même involontaires, la médiocrité des observations psychologiques, l'étrange contradiction des résultats... Tout cela s'apparente à la pire littérature métapsychique.

et lui reste, et je lui en ai donné la preuve en écrivant sur ses pièces des critiques qui n'étaient point de complaisance.

Je vous prie d'agréer, mon cher Directeur, etc...

ANDRÉ ROUVEYRE.

§

Encore la question des millénaires, bi-millénaires, etc.

Monsieur le Directeur,

Je prends connaissance de l'étude de M. Foat. Mon honorable contradicteur, dans de fantaisistes développements émaillés de beaux graphiques, parle longuement de « question sémantique », d'« usages doubles », de « logomachie », de « diverses façons de calculer », de « puissance déductrice des mots », de « logique fallacieuse », etc. C'est très joli, mais son raisonnement ou plutôt ses divers raisonnements me paraissent reposer sur une confusion des adjectifs numéraux *cardinaux* et des adjectifs numéraux *ordinaux*. D'après le dictionnaire Larousse, les premiers marquent le nombre, la quantité, les seconds l'ordre, le rang : il en résulte que ceux-ci numérotent le commencement d'un terme à échoir, ceux-là indiquent la fin d'un terme échu; ce sont des unités définitives.

Les pages d'un livre, par exemple, sont numérotées à partir de 1; on dit par abréviation page 1, page 2, page 3, etc., au lieu de dire page première, deuxième, troisième, etc.; c'est une locution courante et même académique, il n'y a pas, il ne peut y avoir de page 0. Les kilomètres sont indiqués autrement, ajoute M. Foat; c'est entendu, mais il s'agit ici d'une distance parcourue, définitivement déterminée, et la borne kilométrique précise bien un terme échu. Du reste le 1er kilomètre (adjectif ordinal) est celui qui commence au point de départ pour finir à la borne 1 (adjectif cardinal), et ainsi de suite. Il n'y a pas de kilomètre 0, pas plus que d'an 0, cela n'aurait aucun sens, zéro n'existant pas comme adjectif ordinal. De même pour la mesure du temps : à minuit commence la première heure, on compte 0 heure 1 minute, 0 heure 2 minutes, 0 heures 60 minutes; puis c'est la 2e heure, avec 1 heure 1 minute, 1 heure 2 minutes, 1 heure 60 minutes, etc. Le zéro représente l'absence d'unité entière; c'est un signe conventionnel, un symbole, rien de plus. Ces notions font partie de l'arithmétique élémentaire.

Revenons aux années. On a appelé l'année qui commence immédiatement après la naissance du Sauveur, l'an 1; l'an 1, c'est l'an premier, ou unième, l'an 2 l'an deuxième, l'an 1930 l'an mil neuf cent trentième après J.-C. Tout le monde sait cela.

Un enfant, à qui l'on demande son âge, répond par exemple : « J'ai 9 ans (sous-entendu : révolus), je suis dans ma 10e année. » Voici apparaître le nombre 10, mais ici 10 est adjectif numéral ordinal, alors que 9 était numéral cardinal. Cet enfant pourrait dire tout aussi bien: «Je suis dans mon an 10 (entendez : dixième).» Quand il s'agit d'un numéro d'ordre, comme pour les années, ce numéro se met au commencement et non à la fin, puisqu'il identifie l'année qui commence à courir.

Pour les années de l'ère ancienne, on les compte à « rebrousse-poil », pour ainsi dire, comme je l'ai déjà expliqué. L'an 1 ou 1er avant J.-C. «commence»,à quelques jours près mais,théoriquement tout au moins, immédiatement avant la naissance du Messie, soit par exemple fin décembre de l'an — 1, pour « finir » le 1er janvier (en arrière) de cet an — 1, et ainsi de suite, en remontant toujours vers l'origine des temps; le compte se fait ainsi d'une manière inverse comparativement aux années de l'ère postérieure à la naissance de J.-C.

La naissance du Christ est un événement historique considérable, dont la date a été arrêtée, un peu arbitrairement peut-être, mais d'une façon définitive, pour servir de point de départ, en sens inverse, aux deux ères ancienne et nouvelle. Compter un « an zéro » pour relier les deux ères, ce serait admettre que le fait matériel de la naissance a duré un an (!!!!)

« L'expression *l'an un*, estime M. Foat, n'est pas identique avec le chiffre 1, tel que nous devons en user arithmétiquement pour les séries d'années. » Vraiment! mais c'est précisément la thèse que je soutiens, et c'est en partant de ce principe, posé par M. Foat lui-même, que nous allons arriver ensemble à la solution cherchée.

Il n'y a pas lieu, en l'état, de tenir compte de l'erreur de 4 ans commise à l'origine de notre ère, ni des 11 jours amputés lors de la réforme grégorienne, ni des changements apportés au commencement de l'année, laquelle a son début tantôt au 1er janvier, tantôt vers Pâques, puis de nouveau au 1er janvier; mais on doit toujours en principe arriver à la même conclusion. Il n'y a pas à jouer sur les mots, il n'est pas deux poids et deux mesures, ni deux manières de raisonner.

On peut considérer l'ère nouvelle qui sera révolue en octobre prochain, comme un livre composé de 1930 feuillets complets ou années révolues, plus 9 douzièmes de feuillet ou 9 mois, et l'ère ancienne écoulée depuis la naissance de Virgile jusqu'au 1er jour de l'ère chrétienne comme un autre livre de 69 feuillets complets ou années entières, plus 3 douzièmes de feuillet ou 3 mois. Il faut

2.000 feuillets complets pour faire un bi-millénaire, tout étant compté terme échu.

En conséquence, 1930 étant la 1930e année de l'ère nouvelle et l'an 70 avant J.-C. étant la 70e année de l'ère ancienne, on a l'identité :

69 ans + 3 mois + 1930 ans + 9 mois = 2.000 ans

Octobre 1931 est donc bien la date du bi-millénaire cherché.

C. Q. F. D.

Veuillez agréer, etc. ÉMILE VIDAL.

P.-S. — Une petite erreur s'est glissée dans mon étude précédente : c'est 11 jours et non 13 jours qu'on a dû retrancher lors de la réforme de 1582. — E. V.

§

A propos de la « Naissance du Cubisme ».

« Lumen », Saint-Clair, par Le Lavandou (Var).

Le 1er juillet 1931.

Monsieur le Directeur,

Je trouve dans l'article de Mme Fernande Olivier sur « La Naissance du Cubisme » (*Mercure de France* n° 792, du 15 juin 1931, pp. 578-579) quelques lignes consacrées à mon père, M. Serge Stchoukine. Cette caractéristique, malgré sa brièveté, contient une série d'affirmations que je ne saurais qualifier autrement que d'injurieuses.

La personnalité de M. S. Stchoukine et le rôle important qu'il a joué dans la propagation de l'art français à l'étranger sont trop bien connus dans les milieux qui s'intéressent à la peinture moderne pour qu'il soit nécessaire d'y insister.

L'ancienne collection Stchoukine, nationalisée à Moscou par les Soviets et réunie à la collection Morosoff, forme un musée splendide qui représente admirablement aux confins de l'Europe les grandes traditions de la peinture française.

Je ne connais pas Mme Olivier et je ne sais si c'est par ignorance ou par manque de tact moral qu'elle a cru devoir tracer une caricature, aussi grossière, d'un homme, actuellement vieillard octogénaire, dont la seule « faute » consiste à avoir consacré la plus grande partie de sa vie à servir la cause de l'art français.

Je vous serais infiniment obligé de bien vouloir insérer ma lettre dans le prochain numéro de votre honoré journal.

Recevez, Monsieur, etc...

IVAN STCHOUKINE.

§

Les belles enseignes. — A Lourdes, 81, boulevard de la Grotte : *Au Vatican, bijouterie religieuse.*

§

Le Sottisier universel

Gastounet l'a emporté à Tournefeuille. Il va l'effeuiller, dans son parc républicain, la bague au doigt. Après tout, il y trouvera le mot: « aimer »! Et aussi le mot : « baiser! » Avec ces deux substantifs, on fait bien du chemin, quand on est d'Aigues-Vives. — J.-J. BROUSSON, *Nouvelles Littéraires,* 25 juin.

UNE FÊTE DE L'ÉTÉ? — Voici le moment où des fêtes d'été s'organisent... Nous avons les feux de la Saint-Jean... Ce qui se concevrait mieux, aux jours les plus longs de l'année, c'est, disent ses adeptes, une cérémonie triomphale et magnifique... Elle célébrerait pour leurs bienfaits ces instants fugitifs de l'équinoxe où la lumière atteint pour nos yeux éblouis son étonnante perfection. — *Le Temps,* 25 juin.

UNE FAUSSE PESTE. — Elle se signale d'abord par une fièvre très vive, qui fait monter le thermomètre jusqu'à 40° quand ce n'est pas 41°, hauteur où il demeure souvent plusieurs jours ou même plus longtemps, dans cette dernière alternative avec des rémissions généralement brèves. — Dr H. BOUQUET, *Le Temps,* 25 juin.

La princesse Juliana, qui assistait, avant-hier soir, au *Mariage de Figaro,* a pris un plaisir extrême à l'œuvre de Marivaux et a donné, à diverses reprises, le signal des applaudissements. — *Comœdia,* 24 juin.

Saint Filibert — son nom s'écrivait jadis avec un F — est né en Novempopulomanie, en Gascogne, comme vous savez, à Eauze, dans le Gers. — *L'Intransigeant,* 27 juin.

BOXE. *Le gala de l'American Legion.* — Jeudi soir, au Cirque d'Hiver, avec un programme magnifique, a lieu le gala organisé par M. Khaëtt au bénéfice de l'American Legion. Trois grands combats y figurent. Al. Brown contre Verbist, challenger du champion de Belgique poids plume; Young Perez contre Tommy Brown; Bensa contre Miki Gell et enfin, Baiguerra contre Mullings. — *Le Journal,* 29 avril.

Consultez le bulletin météorologique de M. Gabriel Guilbert, et méfiez-vous, même si le chef des services météorologiques annonce un calme plat, car il n'y a rien de plus traître qu'un anticyclone masqué par un beau temps probable... — G. DE LA FOUCHARDIÈRE, *L'Œuvre,* 23 juin.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1931.